

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

Journal (fiction)
suivi de
Angoisses et amours dans les journaux intimes
de Franz Kafka et de Sylvia Plath (analyse).

par
GUILLAUME MADORE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
en vue de l'obtention de
LA MAÎTRISE ÈS ARTS
(Études françaises, cheminement littérature et création)

Sherbrooke
18 décembre 2017

COMPOSITION DU JURY

Journal (fiction)
suivi de
*Angoisses et amours dans les journaux intimes
de Franz Kafka et de Sylvia Plath* (analyse).

par
GUILLAUME MADORE

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

SARAH ROCHEVILLE, professeure agrégée (directrice de recherche)

Département des lettres et communications
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

NICOLE CÔTÉ, professeure titulaire
Département des lettres et communications
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

NATHALIE WATTEYNE, professeure titulaire
Département des lettres et communications
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

REMERCIEMENTS

Merci à Sarah Rocheville pour son travail sans relâche et sa foi dans un projet, qui, sans ses précieux conseils, ne serait que l'ombre de ce qu'il est.

Merci à Nathalie Watteyne de m'avoir initié aux genres du journal intime et de la correspondance.

Merci à Nicole Côté pour les suggestions de lectures, qui ont alimenté mes réflexions.

Sur une note plus personnelle

Merci à mes parents, Danielle et Gaétan, pour leur amour inconditionnel et pour leurs mots qui sont toujours d'une justesse incroyable.

Merci à mes frères, Sébastien et Vincent, dont la force et la sagesse m'inspirent.

Merci à Noémie pour son soutien indéfectible et son aide à concrétiser mes rêves plus grands que nature.

RÉSUMÉ

Ce mémoire est constitué de deux parties. La première est consacrée à l'écriture d'un journal intime. J'y partage l'essentiel de mon quotidien vécu entre 2009 et 2015. En proie à une relation de couple malsaine et à un travail aliénant, je relate les événements marquants de mon quotidien de manière autofictionnelle.

La seconde partie se concentre sur les représentations de l'angoisse dans les journaux intimes de Franz Kafka et de Sylvia Plath. À partir des entrées où le sentiment d'angoisse est exprimé explicitement, j'analyse les motifs perturbateurs du quotidien des deux écrivains. Le premier chapitre, intitulé « Franz Kafka », propose une courte biographie de Kafka, puis reprend des moments clés de la vie de l'auteur, particulièrement lorsque qu'ils sont traversés d'une angoisse certaine et d'un désir de mourir, nourris le plus souvent par la vie de couple. Le deuxième chapitre, « Sylvia Plath », commence aussi par une courte biographie de Plath et porte sur l'angoisse suscitée par les relations intersubjectives. Je m'intéresse ici aux questions d'adéquation aux normes sociales et de reconnaissance de soi. Un troisième chapitre crée une parenté entre les deux auteurs et approfondit la réflexion philosophique liée à l'angoisse, la quotidienneté et la mort.

La conclusion du mémoire prend la forme d'un essai réflexif. J'y mène une réflexion sur l'écriture diaristique et sur les dangers qu'elle peut poser pour le moi. Je fais un retour sur les difficultés rencontrées lors de la rédaction du volet création, notamment celle d'écrire avec justesse « l'après-coup » de l'intime de manière autofictionnelle tout en respectant la sincérité inhérente au genre du journal intime.

Table des matières

REMERCIEMENTS	3
RÉSUMÉ.....	4
Introduction	6
2. Partie création : <i>Journal</i>	11
2009.....	12
2010.....	49
2011.....	55
2012.....	56
2013.....	63
2014.....	81
2015.....	87
2. Partie réflexive :angoisses et amours dans les journaux intimes de Franz Kafka et de Sylvia Plath.....	92
2.1 Franz Kafka	93
2.1.1. <i>angoisses et amours</i>	99
2.1.2. Felice et la possibilité d'un mariage	101
2.1.3. <i>Deuxième temps de l'amour - Julie Wohryzek</i>	107
2.1.3. <i>Milena Jesenská et le journal en procès</i>	113
2.2. Sylvia Plath.....	116
2.2.1. <i>La quête de soi</i>	124
2.2.2. <i>L'absence du père</i>	127
2.2.3. <i>L'écriture comme autoengendrement</i>	132
2.2.4. <i>La tentative de suicide</i>	137
2.2.5. <i>Le combat pour la reconnaissance</i>	141
2.2.6. <i>Le suicide</i>	149
2.3. Lieux communs	151
2.3.1. <i>À propos du journal intime</i>	151
2.3.2. <i>Le journal intime et la censure</i>	153
2.3.3. <i>Le journal d'un point de vue formel</i>	157
2.3.4. <i>L'introspection et le langage</i>	159
2.3.5. <i>L'angoisse face à la mort</i>	164
2.3.6. <i>La crainte de la mort et le moi</i>	166
2.4. Conclusion de la partie réflexive	172
Conclusion	175
3.1. Écrire en me jetant contre le rien qui m'habite	183
4. Bibliographie	187

Introduction

L'angoisse est au cœur des réflexions philosophiques et psychanalytiques du début du 20^e siècle. Alors que les philosophes et les psychanalystes tentent de mieux cerner ce que serait le « moi » et ce qui le définit, l'angoisse apparaît comme un élément constitutif du développement individuel associé à la modernité. Dès 1916, dans son *Introduction à la psychanalyse*, Sigmund Freud tente d'en établir le rôle et, une dizaine d'années plus tard, dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), il propose que l'angoisse chez l'individu serait « la réaction à [une] situation de danger [dont] le sujet peut [...] échapper si le moi fait quelque chose pour éviter la situation ou s'y soustraire.^{1 2} » Au même moment, le philosophe allemand Martin Heidegger publie ses réflexions liées à l'angoisse dans *Être et temps*³ (1927). Ce serait par l'angoisse que le *Dasein* (l'être-là) s'éprouve afin de réaliser ses « possibilités les plus propres. »

La littérature n'échappe pas au questionnement et à l'expérience de l'angoisse. Lorsque Sylvia Plath répond à son correspondant Eddie Cohen, elle en fait mention. Craignant une nouvelle guerre, après les atrocités de la Deuxième Guerre mondiale, elle lui répond : « Je crois que j'ai d'abord peur pour moi-même, c'est ce vieil instinct primitif de survie. C'en est arrivé à un point où je vis chaque instant avec une intensité terrible⁴. » Elle semble être en proie à l'angoisse, par le sentiment de danger latent qu'elle éprouve.

L'angoisse se manifesterait par une *participation* du « moi » afin d'éviter l'inconnu, qui revêt un aspect menaçant. Lorsque le diariste prend la plume et pose un regard sur lui-même, sur l'éventail de son quotidien, il se met en participation de manière fantasmée, en simulant et en

¹ S. FREUD. *Inhibition, symptôme et angoisse*, traduit de l'allemand par M. Tort, Coll. « Bibliothèque de psychanalyse », Presses universitaires de France, [1951] 1981, p. 52.

² Freud situe aussi le « moi » comme lieu de l'angoisse. S. FREUD. *Inhibition, symptôme et angoisse*, traduit de l'allemand par M. Tort, Coll. « Bibliothèque de psychanalyse », Presses universitaires de France, 1951 [1981], p. 9.

³ Kierkegaard avait déjà, en 1844, proposé de semblables considérations dans *Le Concept de l'angoisse*. « Le possible de la liberté s'annonce dans l'angoisse. » (KIERKEGAARD, Sören. *Miettes philosophiques, Le concept de l'angoisse, traité du désespoir*, traduit par K. Ferlov et J.-J. Gateau, Coll. « Tel », Gallimard, Paris, [1990] 2015, 501 p.) Néanmoins, Kierkegaard rattache l'angoisse au péché (la faute), ce qui ne sera pas le cas chez Heidegger dans *Être et temps*. La faute demeure présente, dans la mesure où elle est attribuable à ce que l'être s'engage vers des « possibilités qui lui sont impropres » découlant d'impératifs sociaux, mais elle n'est aucunement liée au péché. La traduction d'*Être et temps* étudiée est celle de François Vézina, publiée dans « La bibliothèque de philosophie » aux éditions Gallimard.

⁴ S. PLATH. *Œuvres*, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p.850.

questionnant le réel. Il retranscrit, avec peu de distance, les événements marquants de sa journée, afin d'en saisir le sens. Il peut aussi le faire par portée commémorative.

Toutefois, la possibilité de s'observer de manière fictive n'apparaît pas sans risque. L'introspection, voire la remise en question de soi, semble être une source d'angoisse, comme le confie Franz Kafka dans son *Journal* :

Faire des prédictions, se modeler sur des exemples, éprouver cette angoisse bien déterminée, tout cela est ridicule. Ce sont là des constructions qui, même au sein de l'imagination où elles sont seules à dominer, ne parviennent qu'à peine à la surface vivante, mais doivent être toujours noyées d'un seul coup. Qui donc possède la main enchantée capable d'entrer dans la machinerie sans être déchirée par mille couteaux et semée à tous les vents ?⁵

L'angoisse serait un comportement attendu, par son caractère « bien déterminé, » après une série de réflexions éprouvantes. La tenue d'un journal intime est vouée à la retranscription du quotidien, mais elle conserve aussi les traces du *quotidien fictif*. La pratique donne vie aux craintes qui se situent dans l'imaginaire du diariste, qui « doivent être toujours noyées d'un seul coup » afin de les chasser. La mise en scène du moi apparaît importante pour cibler les sources d'angoisse quotidiennes, réelles ou fantasmées. La forme du journal offre la possibilité de les exprimer sans subir – sur le coup du moins - le jugement d'autrui.

La première partie de mon mémoire est consacrée à la tenue d'un journal intime. Intitulée *Journal*, cette création met en scène les avancées de mon quotidien. Je me suis inspiré des carnets de Franz Kafka et de Sylvia Plath pour rédiger ce volet. N'ayant jamais pratiqué l'écriture diaristique avant ce projet, j'ai voulu recréer ce qu'*aurait été* mon propre journal intime, si je l'avais écrit aux dates mentionnées. J'ai voulu situer la sincérité au cœur du projet, malgré le décalage. Ainsi, j'ai écrit certaines entrées dans un présent fictif comme il me semble que je l'aurais fait dans mes cahiers (afin de conserver la proximité). J'ai souhaité entendre un présent « décanté » (*c'est cela que j'ai vécu au présent*) et non pas d'un passé-composé (*cela a été*). Le

⁵ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 318.

texte demeure une autofiction. Le but est de me rapprocher de l'angoisse constitutive que peut ressentir le diariste au moment où il rédige ses entrées.

La deuxième partie du mémoire présente une analyse consacrée aux entrées du *Journal* de Franz Kafka et des *Journaux* de Sylvia Plath. J'y observe comment l'angoisse s'exprime dans ces entrées. Tous deux ressentent une angoisse constitutive au moment d'exposer leurs relations amoureuses. Chez Kafka, le mariage – ou la promesse d'une union – revêt un caractère particulier. C'est par l'entremise de la correspondance, dans un premier temps, qu'il communique avec chacune de ses dulcinées. La relation prend forme dans le monde des lettres et est caractérisée par l'échange épistolaire, sans toutefois s'y limiter. Son *Journal* témoigne d'une importante remise en question, tout comme de l'émergence d'un profond sentiment de faute provenant de la relation avec Felice. La correspondance promet le rapprochement avec l'Autre, tandis que le *Journal* est le lieu où Kafka, demeurant dans l'univers des lettres, consigne ses joies, tout comme ses angoisses et ses craintes liées à cette même relation. J'ai donc choisi de limiter le corpus étudié aux journaux intimes. Les sujets abordés dans les *Journaux* vont et viennent de manière aléatoire, sans se restreindre à un objectif bien précis. Le diariste ne tente pas de plaire à une instance extérieure. L'écriture de l'intime, sans distance, permet de recréer un espace qui comprend les moments importants pour soi, par soi. Chez Sylvia Plath, l'expression de l'intime a une importance tout aussi vitale. Les *Journaux* de Plath, comme ceux de Kafka, illustrent cette angoisse par une volonté de vivre pour et par la littérature, mais son apport diffère par le besoin d'être acceptée et reconnue en tant qu'écrivaine. Le désir de reconnaissance de soi prend forme par la volonté d'acquérir une légitimité auctoriale difficilement atteignable. Le milieu des lettres (tout comme les instances avec un pouvoir de consécration) est majoritairement constitué d'hommes dans l'Après-guerre américain. Il lui est difficile d'atteindre le statut (social, intellectuel, artistique) qu'elle désire et qui est nécessaire à son épanouissement.

Le moi, entendu comme une mouvance constance, s'éprouve face au quotidien et aux autres, qui lui fournissent tous deux les bases nécessaires à l'élaboration d'une individualité. Lorsque Kafka écrit : « Un peu plus de calme. Combien c'était nécessaire. À peine ai-je un peu plus de calme que le calme est trop grand. Comme si je ne trouvais le vrai sentiment de moi-

même que dans un malheur insupportable. Cela doit d'ailleurs être bien ainsi⁶. » Il est en proie à une angoisse déchirante, suscitée par le calme et l'inactivité. L'action, par le « malheur insupportable » le situe dans le monde, lui permet de se définir et de s'éprouver, ce qui, selon Martucelli, lui est nécessaire : « L'individu est saisi au travers d'une tension permanente. Il est censé devenir une « réalité » unitaire alors qu'il n'est conçu dans sa « substance » même qu'en train de se faire et de se défaire constamment⁷. » Je propose d'interpréter les moments des journaux intimes qui illustrent cette mise en tension, chez Franz Kafka et chez Sylvia Plath. Les relations avec les Autres sont tributaires d'une telle angoisse d'être, mais sous quelles formes s'exprime-t-elle lors de l'écriture d'entrées quotidiennes ? Si l'angoisse prend forme dans l'intime afin de permettre au moi de se définir, de justifier un ensemble de décisions quotidiennes, quel danger latent pousse le diariste à s'exprimer ? Serait-ce la mort ? La négation du moi ?

Afin de répondre à ces questions, il m'apparaît inévitable d'étudier la notion d'identité qui transparaît au sein du journal intime. Mon approche se veut combinée. Elle est constituée d'une perspective philosophique, inspirée des œuvres d'Edgar Morin (*L'homme et la mort*), de Maurice Blanchot (*L'espace littéraire, Le livre à venir*) et de Martin Heidegger (*Être et temps*) et d'une perspective axée sur la littérature du « moi », comprenant les œuvres de Danilo Martucelli (*Grammaires de l'individu*) et de Georges Gusdorf (*Lignes de vie*). Il me semble indiqué d'analyser les entrées des journaux intimes qui illustrent l'angoisse en fonction des relations (ou du besoin de proximité) avec l'Autre et de la crainte de la mort à venir, qui agirait en tant que négation de l'accomplissement de soi. Cette seconde partie se termine sur une réflexion consacrée aux « lieux communs » qui unissent les auteurs, soit le journal intime, les questions d'angoisse et de reconnaissance de soi. Elle s'inspire d'abord d'une lecture formelle axée sur la forme du journal intime. Les réflexions de Georges Gusdorf (*Les écritures du moi : Lignes de vie I*) et de Philippe Lejeune (*Les brouillons de soi I et 2, Le journal intime : histoire et anthologie*⁸) viennent enrichir ma compréhension du moi qui s'éprouve dans l'angoisse.

⁶ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 522.

⁷ D. MARTUCELLI. *Grammaires de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Paris, Gallimard, 2002, p. 385.

⁸ Cet ouvrage est en collaboration avec Catherine Bogaert.

La conclusion du mémoire propose un essai réflexif. Je me questionne sur la pertinence, pour le moi, de tenir ou non un journal intime et des conséquences que cela pourrait engendrer. D'une part, le journal intime permet de poser un regard rétrospectif sur soi, mais, de l'autre, cette introspection s'avère parfois bénéfique, parfois néfaste. Je mène une réflexion sur les difficultés rencontrées lors de la rédaction de mon volet création. Mon premier projet d'écriture s'est avéré insatisfaisant, par son manque de sincérité et par la volonté de fictionnaliser un genre qui, de manière implicite, désire se rapprocher du réel. J'ai cherché à écrire un journal intime romancé, dans lequel je m'inspirais de ma vie. La distance entre l'immédiateté du ressenti et la fiction « fictive » a nui considérablement à la crédibilité du projet. Je tente, dans cette partie de l'essai, d'avancer des réflexions qui permettront (ou non) d'apporter une explication à cette inadéquation que l'on pouvait ressentir au moment de la lecture.

2. Partie création :

Journal

2009

12 Janvier 2009

Je dois tout consigner par écrit. Je n'ai plus de repères. Déjà quatre emplois en moins d'un an. Mes relations avec F. sont difficiles. Elle refuse de passer du temps avec ma famille. Nous sommes reclus entre les quatre murs de ma chambre, sinon chez elle lorsque sa mère s'absente. La mienne, chaque soir, cogne à la porte de ma chambre qui est infranchissable depuis plus de deux ans. Elle nous invite à les rejoindre, mais F. s'y oppose toujours, parfois de manière vive.

F. aimerait que nous ayons notre propre appartement, nos propres choses. Une vie à deux. « Être avec ta famille, ça me rappelle la mienne. Celle qui ne reviendra jamais. » Divorce difficile entre son père et sa mère. Guerre d'avocats, insultes par l'entremise des enfants et j'en passe. Il y a deux ou trois mois, elle m'a demandé en mariage. J'ai refusé, prétextant que nous sommes trop jeunes, mais c'est un mensonge. J'étouffe. Nous passons tout notre temps ensemble, dès que je quitte le travail jusqu'à ce que je la reconduise chez elle, tard la nuit. Nous suivons toujours la même routine, resto-télé-dodo. J'aimerais vivre autrement, voir d'autres gens, mais je ne sais comment le lui dire. Tout ce qui n'est pas « nous » est rejeté. Je n'ai pratiquement plus d'amis. En fait, je n'en ai plus. L. m'a abandonné. Selon elle, je suis « trop pessimiste, trop noir. » Elle préfère conserver ses bons souvenirs de moi. Elle n'a pas tort. Le manque de sommeil m'aigrit. Mes seuls moments de liberté sont la nuit, vers une ou deux heures du matin. J'en profiterai pour rédiger mon journal. Écrire quelques lignes ici et là avant d'aller dormir. Confinées en moi-même, mes pensées sont troubles, empêchent tout repos. Le journal devrait m'aider à trouver le sommeil plus rapidement. Je parviendrai peut-être à me fixer, à me retrouver. À me libérer des serres qui se referment sur moi.

13 janvier 2009

Moment étrange à mon cubicule. Rolande, en début d'après-midi, m'a partagé des rumeurs qui circulent à mon propos. Avant d'aborder le sujet, elle m'a demandé gentiment : « Tout va bien ? » Je lui ai souri et je lui ai expliqué où j'en étais dans mon travail. Elle m'a interrompu, ce qui est plutôt rare : « Non, je ne parle pas de ton travail. Tout va bien dans ta vie personnelle ? Ton bureau est en désordre. » Je n'ai pas compris où elle voulait en venir. J'ai bredouillé quelque chose de peu convaincant, qui a dû ressembler à : « C'est toujours un peu le bordel dans mon

bureau. » Elle a continué : « Tu sais, beaucoup de gens ont étudié en psychologie ici. Ton fouillis en inquiète plusieurs. » Je lui ai expliqué que ce n'est que temporaire, qu'une fois mon projet fini, tout rentrerait dans l'ordre. En quinze à vingt minutes, j'ai eu le temps de tout ranger. J'en suis perplexe, mais je dois avouer que je suis tout de même heureux qu'on se soucie de moi. C'est si rare, la sollicitude.

19 janvier 2009

Mon agente de placement m'a parlé aujourd'hui d'un nouvel emploi, à ma grande surprise. J'ai complètement oublié (peut-être de manière volontaire) que je devrai me trouver un nouvel emploi d'ici la fin du mois. On ne me « renouvellera » pas au *Centre*. Un « Wilbur » a remporté le « concours » et ils n'ont plus besoin de moi. Marie-Joëlle à la rescousse... Ses nouveaux clients sont issus d'un département « dynamique ». La gestionnaire et la directrice ont lu mon *curriculum vitae* avec un vif intérêt – à un point tel qu'elles ne ressentent pas la nécessité de me faire passer une entrevue ! Elles sont déjà persuadées de mon efficacité. Deux emplois dans la fonction publique et hop ! on oublie les entrevues. Quelle expérience ! Mais, j'en suis tout de même flatté. Je devrais y travailler d'ici peu, elles ont un urgent besoin de personnel.

20 janvier 2009

Je quitte le *Centre national de prévention du crime* avec un pincement au cœur. Mes collègues ont organisé un dîner de départ dans un petit pub à deux coins de rue du bureau. Les téléviseurs, qui habituellement jouent en boucle des émissions sportives, diffusent la cérémonie du discours d'inauguration de Barack Obama. Tous se sont tus pour l'écouter. Louise, ma directrice, rêvait depuis longtemps à ce moment. Elle s'est levée de table dès qu'il a fini son allocution, en frappant son verre de l'un de ses ustensiles pour imposer le silence. Inspirée par le discours du président, elle m'a souhaité d'accomplir de grandes choses, d'être transporté par la vague d'optimisme et de « m'épanouir » dans mes futurs emplois. Ma gestionnaire l'a imitée, mes collègues ont acquiescé bruyamment. On m'a ensuite remis une carte d'adieux, accompagnée d'une carte-cadeau d'une cinquantaine de dollars. Des gens exceptionnels. Dommage que j'aie seulement travaillé deux mois et demi avec eux. « M'épanouir ailleurs », c'est un idéal. Mon intuition me murmure que ce sera tout le contraire, mais bon. Qui vivra verra.

En entrant au bureau, j'ai fait un peu de ménage. R. m'a prévenu en après-midi que mes nouveaux employeurs l'ont contactée (sans me consulter) pour écourter mon contrat de trois jours. Elle a accepté à regret, croyant que cela serait bénéfique pour moi. Je commencerai donc demain, en beau milieu de semaine. Le nouvel emploi paie trois dollars de l'heure de moins. Les ressources humaines m'ont avisé par courriel que ma diminution de salaire serait applicable dès demain. Mon agente m'a aussi contacté pour me faire parvenir un nom de « personne ressource » et un numéro de téléphone. Je ne sais pas pour quel ministère je travaillerai. Après deux heures de travail, j'ai rempli mon sac à dos de mes objets personnels. La majorité de mes collègues est passée à mon bureau pour me remercier. Rolande m'a pris dans ses bras et m'a dit : « Retourne aux études... Tu pourras te trouver de meilleurs postes. Pas seulement pour le salaire, mais quelque chose de digne de toi. »

21 janvier 2009

On ne m'a pas expliqué en quoi consiste mon nouvel emploi. Apeuré, j'ai appelé M-J., qui m'a envoyé une « feuille de tâches » à titre indicatif. Je l'ai conservée précieusement. En haut de la page, un joli titre en caractère gras avec la mention « SOUTIEN ADMINISTRATIF/COMMIS, CR-04 PERSONNEL TEMPORAIRE/AGENCE » pèse lourd sur un descriptif plus ou moins prometteur : « Soutenir le directeur et gérer sa ligne téléphonique, accueillir les visiteurs, planifier des rencontres, effectuer des procès-verbaux, écrire des communiqués, etc.. » En bref, je *devrais* être une référence pour le personnel du bureau. Ça semble bien, mais je ne peux taire mon intuition. Le sommeil n'arrive toujours pas.

22 janvier 2009

F. n'a pas voulu dormir à la maison. Nous avons bravé une soixantaine de centimètres de neige, sans succès. Il devait être une heure du matin, nous ne sommes pas allés bien loin. La voiture s'est coincée dans un banc de neige qu'a créé la déneigeuse devant mon entrée. Il était impossible de revenir et nous ne pouvions la laisser là, l'avant aurait bloqué la circulation. Mon frère, S., m'a vu pelleter comme un forcené. Il est sorti pour me donner un coup de main. Après environ une demi-heure, nous avons décoincé la voiture. F. a insisté pour partir, mais nous ne pouvions aller nulle part. Seule solution : demander à mon père s'il pouvait la reconduire avec son camion. Je l'ai réveillé au beau milieu de la nuit. J'étais embarrassé, je me suis excusé à plusieurs reprises,

mais je ne semblais pas le déranger. Il m'a répondu : « Si ça peut t'apporter un peu de paix d'esprit, pourquoi pas ? » Nous avons reconduit F. chez elle, en silence. J'avais trop honte pour dire quoi que ce soit et mon père était trop fatigué pour faire de la conversation. Les conditions routières étaient affreuses, surtout sur la 315. Une demi-heure de route pour se rendre de l'Angégardien jusqu'à Buckingham. Tant de risques inutiles, pour des caprices. Arrivés à la maison, j'ai voulu expliquer à mon père pourquoi F. désirait partir, mais les mots m'ont manqué. Je ne peux pas expliquer ce que je ne comprends pas moi-même. F. est hantée par des cauchemars. Au bout de quelques heures, elle se réveille en sueurs. Inconsolable, elle exige alors de partir.

10 février 2009

J'imagine que je suis du genre naïf ou qu'on m'a pris par les sentiments – pour une fois, on me « reconnaissait à ma juste valeur ! » –, mais pourquoi n'ai-je pas douté? La fierté? Le désir d'une reconnaissance que je n'ai jamais eue? Plus jamais je ne serai aussi sot. PLUS JAMAIS. À l'avenir, la vigilance est de mise. Ma naïveté me causera des ennuis. Je suis persuadé qu'on s'est moqué de moi. Une version parodique des discussions d'embauche me traverse l'esprit : « Qui est cet homme dont le nom possède des consonances nobles et exotiques? C'est d'une perfection innée. Il me semble incapable de médiocrité ! Et cette expérience de travail! Quel talent! Donnons-lui dès maintenant un emploi, sans même lui adresser la parole! »

Quelle amère déception! Je m'imaginais réserver des salles de conférences pour les réunions, traiter des demandes de remboursement de frais de voyage – les besoins de la direction ont changé. Je dois faire preuve de *flexibilité*, comme ils le disent. Je suis vissé à une chaise à la réception et je déverrouille une porte vitrée devant moi à l'aide d'une télécommande. Je « sécurise les lieux » (« en limitant la circulation », comme le soutient fièrement Marielle en me postillonnant au visage). Il y a peu de visiteurs. Peu n'est pas le mot – il n'y en a eu qu'un depuis mon arrivée. Un, en trois semaines. Ah ! J'entre aussi des demandes d'accès à l'information dans une banque de données. Après l'avant-midi (parfois une ou deux heures de travail), je n'ai plus rien à faire. Je reçois aussi le courrier des employés de l'étage, mais interdiction formelle de le distribuer. Quelqu'un d'autre le fera! Mon cher, ne fais absolument rien, hormis accueillir les gens et retranscrire les demandes. Durant tes moments de liberté, profite-en pour marcher jusqu'au photocopieur. Ça te dégourdira les jambes...

12 février 2009

Mon esprit se perd sur le Web et se crée des besoins lorsque je ne joue pas à *Tetris*. F., comme d'habitude, me suggère de changer d'emploi avant d'être malade d'ennui. Marielle est de plus en plus déplaisante. Ces derniers temps, elle hausse le ton devant des « irrégularités » qu'elle perçoit dans mon travail et en parle avec Jeanne, ma gestionnaire, sans me consulter. Quelle perte de temps.

Brève dispute avec F. en soirée. Elle m'a reproché de lui acheter trop de cadeaux ; j'ai bien ri, mais il semble que ce n'était pas une blague.

16 février 2009

Je n'ai encore rien fait au travail aujourd'hui, hormis des photocopies. Je ne comprends toujours pas le « besoin urgent de personnel » qu'ils avaient. Ça me rend irritable. Je dois attendre que quelqu'un décide de mon utilité et ce *quelqu'un* croit bon que je demeure à mon bureau jusqu'à 16 h 30 dans l'oisiveté. Je brûle d'exprimer mon dédain (qui me consume peu à peu par son intensité). Je n'entends parler que de retraite et de paiements d'hypothèque. Autrement, les conversations avec mes collègues sont plutôt rares. On me dit presque aussi souvent : « Ta prédecesseure n'a pas tenu le coup longtemps, elle était à peu près de ton âge » que « Bonjour ! » M. est peut-être la cause de son départ. Je fais des efforts pour ne pas réagir à son examen incessant de mon travail et ses railleries. L'ancienne réceptionniste avait dû comprendre, elle aussi, qu'elle n'était pas des leurs. Les employés ont ici laissé tombé tout espoir, ils s'enlisent dans des discours rassurants jusqu'à leur supposée « liberté » à 55 ans. Je n'ai pas envie de rester bien longtemps dans une atmosphère pareille.

Je désire créer quelque chose. Je veux vivre, voyager, voir le monde. Je ne peux m'effacer dans les méandres de la bureaucratie. N'oublie jamais que tu n'es dans ce bureau que de manière temporaire, mais tu devrais tout de même fuir à toutes jambes avant que ton corps ne suinte le désespoir par tous ses pores.

Lecture du journal de Franz Kafka. Belle découverte, par pur hasard. La forme de mes entrées ressemble aux siennes, mais il y a une certaine intensité dans les propos de K. qui n'est pas

présente dans les miens. Quelque que chose de plus vrai, de plus immédiat dans son ressenti – je m’identifie au contenu (difficultés avec l’aspect bureaucratique, relations amoureuses difficiles, etc.) ; mon journal m’est parfois étranger. Difficile à expliquer. J’aime bien la forme hybride du sien, il peut à la fois y raconter son quotidien et présenter certains fragments littéraires ou des observations de voyages. Je vais m’en inspirer.

20 février 2009

Jeanne a organisé une rencontre pour expliquer les échéanciers d’un nouveau projet dans la petite salle de réunion emplies d’affiches *motivotionnelles*. On y voit des paysages clichés, entourés d’une épaisse bordure noire avec des slogans comme « Persévérance : ne jamais cesser d’essayer, le dur labeur portera ses fruits. » Il y en a trois ou quatre sur les murs, chacune arbore des phrases plus déprimantes les unes que les autres. J. a annoncé durant la rencontre qu’il y aurait des heures supplémentaires à venir, mais je ne serai pas sollicité. Mon non verbal m’a trahi. J. m’a regardé et a dit : « En voilà un qui semble heureux ! » Elle a continué de parler de la logistique du projet, mais je ne l’écoutais plus. J’en ai profité pour rédiger un haïku pendant qu’elle s’éternisait, je le crois plutôt réussi :

Voile cette moue

Le temps ne passera pas

Plus rapidement

Il y a eu un rapide tour de table, M. a insisté à plusieurs reprises pour connaître les *spécifications* de la tâche à venir et J. lui a fourni ostensiblement la même réponse : « Nous n’avons pas tous les détails, je te reviendrai là-dessus. » Plus ou moins satisfaite, elle a grommelé quelque chose, puis s’est tue. J’aurais pu ne pas prendre part à la rencontre. Ma présence était inutile. J’aurais économisé du temps, mais de toute façon, je n’ai jamais rien à faire. Ce qui est étrange, c’est qu’elle a tout de même demandé à un autre employé de me remplacer à la réception. J’ai presque oublié – J. a fait une courte parenthèse à propos de l’importance du respect en milieu de travail. J’ai espéré voir une réaction de culpabilité chez M., mais elle semblait plutôt fière d’elle : « Ah, ça oui, c’est important. Super important. Faut bien s’entendre. » Décevant. J’ai pu sortir pendant un peu moins de deux heures de ma bulle impénétrable qu’est le bureau de réception. Quelques

employés sont venus discuter avec moi de la pluie et du beau temps, entre les diverses remontrances et les piles de photocopies que M. m'a déléguées durant l'après-midi. Elle se sentait généreuse.

« Ces conversations font voir des espaces vides qui, si l'on tient à rester présent, ne peuvent être remplis que par la réflexion ou mieux encore par le rêve.⁹ » - Franz Kafka, *Journal*

Kafka comprend la futilité de certains échanges interpersonnels. J'imagine qu'il devait avoir aussi sa propre bulle. Un espace où il pouvait penser, se protéger des attaques qui fusent de toutes parts. D'ailleurs, j'apprécie de plus en plus mon journal. Il est la représentation matérielle de mon univers intérieur, il me permet de tenir dans une main toutes ces pensées qui volent de gauche à droite au courant de la journée. Je finirai peut-être par saisir ce qui me démange. Trouver un peu de bonheur... Il est déjà une heure et quart, je devrais aller me coucher, six heures et demie arrive bien vite.

24 février 2009

Nostalgie. Échange de courriels avec R. Il n'y a pas de poste disponible au *Centre*. Mon remplaçant est efficace et travaille bien. Rolande se dit désolée que je n'aie pas participé au « concours. » De son côté, F., me suggère (une fois de plus) de quitter mon emploi, sans me poser de question. Elle me croit mou, sans estime de moi-même. Si l'argent n'existait pas, tout serait si simple.

Ce qui est décourageant, c'est que cette semaine j'ai loué pour environ quatre-vingts dollars de films au club vidéo (excluant les frais de retard), en plus de dépenser deux cents dollars en *take out*. Avec mes frais de déplacement pour me rendre au bureau et mes paiements d'auto, il ne me reste plus un sou. Tout ça pour que nous passions nos soirées à nous nourrir du septième art en oubliant ce qui existe en ce bas monde. Le quotidien semble si futile quand on peut observer la vie que mènent les autres au petit écran. C'est bien plus palpitant.

⁹ F. KAFKA, *Journal*, Paris, traduction de M. Robert, « Le livre de poche », Librairie générale française, [1954], 2012, p. 243.

5 mars 2009

Particulièrement occupé aujourd'hui. On m'a donné des piles de documents à numériser. « Tu devrais en avoir pour quelques jours. » J'espérais entre quelques piles qu'un visiteur vienne me déranger, question de sortir de la monotonie des impressions... mais non. Marielle m'a sermonné longuement en début d'après-midi, j'ai oublié d'enlever un Post-it dans l'une des piles. Il faudra recommencer. Je crains ses explosions de colère. Doit-elle gueuler autant? Il n'est pas nécessaire de m'asséner une vingtaine de fois les mêmes insultes.

Entre les demandes d'information et mes quelconques erreurs, je dois aider l'équipe – le personnel de soutien est débordé. Quelqu'un, quelque part dans ce bureau, désire à tout instant que des morceaux de papier soient recréés pour les archiver par la suite. On doit toujours recommencer, ces pages ne seront peut-être jamais lues. C'est exaspérant. F. ne comprend pas ma frustration. Elle n'y voit que du positif : j'amène de l'argent à la maison et nous pouvons continuer notre style de vie. Sa réponse a quelque peu changé lorsque j'ai exprimé ma colère : « Trouve-toi un autre emploi si tu n'es pas heureux, mais assure-toi d'en avoir un autre avant de le quitter. » Elle est à court d'argent, ses maigres économies se sont volatilisées. Je désire briser la routine, mais elle n'y entend rien. Je rage à l'idée qu'elle dépende de mon salaire et tout ça, pour que nous nous empiffrons. Elle devrait travailler et ne pas vivre de la pension alimentaire que lui verse son père. À vingt ans et sans obligations, nous devrions voyager et économiser un peu d'argent. Je me sacrifie afin qu'elle s'enracine dans sa dépendance ; je ne sais pourquoi j'accepte d'être son complice. Peut-être par lâcheté ou par peur de lui déplaire. Elle est souvent en colère et ça me met mal à l'aise. Je choisis la solution simple : si elle est heureuse, je le suis aussi. On oublie ma vie à moi, c'est trop compliqué.

7 mars 2009

Je me dégoûte. J'engraisse. Une nouvelle couche de peau flasque déforme mon visage. La nausée me frappe lorsqu'un hamburger franchit mes lèvres. Il doit s'agir d'une volonté de mort. À chaque *Big Mac*, j'envoie volontairement une pelletée de terre sur mon cercueil. J'aimerais mieux crever que de continuer à vivre comme ça.

9 Mars 2009

Saignement de nez à force d'utiliser l'imprimante. La chaleur qui en assèche les parois internes, ce qui amène la peau à fendiller. Les documents ont été tachés, j'ai dû recommencer ma dernière série, au grand dam de M., qui vérifiait la qualité de mes copies. Je lui ai rappelé qu'elle n'est pas ma superviseuse lorsqu'elle a commencé à inspecter les autres piles intactes, à quoi elle m'a répondu « Je vérifie le travail de tout le monde, vous faites tous des erreurs. » Ce qui est le plus frustrant, c'est qu'elle a presque le même salaire que moi (la différence majeure, c'est que je suis un employé temporaire). Elle ne peut s'empêcher de critiquer mon travail et d'en parler avec J, elle dénoncerait même la couleur de mes cravates!

10 mars 2009

Rencontre prévue lundi prochain avec Jeanne et Patricia, ma directrice. Je parle peu avec P., malgré le fait que je filtre ses appels et que je suis *sa* réceptionniste. Elle signe mes feuilles de temps lorsque J. est absente, sinon nos interactions se limitent à des « Bonjour. » Je n'aime pas la déranger pour rien, elle est débordée. J. connaît mes différends avec M., mais une rencontre est nécessaire. Cette fois, elle a franchi les bornes! M. m'a presque accusé de prendre des fonds dans la petite caisse. En revenant de dîner, elle m'a informé qu'il y a un déficit de cent vingt dollars dans les sommes prélevés auprès des clients. En comptant à nouveau l'argent entre ses mains potelées, comparant la somme obtenue avec le relevé de calcul, elle m'a dit : « À ce que je sache, c'est *la* réceptionniste qui est en charge de l'argent. N'importe qui ayant l'accès à la petite caisse pourrait en avoir volé. » J'ai immédiatement consulté J.. Qu'on ose remettre en question la qualité de mon travail, c'est une chose, mais qu'on s'en prenne à mon intégrité, c'est inadmissible!

13 mars 2009

Beaucoup trop de temps libre au bureau. Jeanne ne veut pas que j'y apporte des livres, ce n'est « Pas professionnel de voir *une* réceptionniste lire. » Bref, *Tetris* devient rapidement ennuyeux et mes paies se volatilisent avec des jeux ou des objets futiles à bas prix vendus sur *eBay* que je donne en cadeau à F.. Lorsque je ne dépense pas, je m'insurge. Je stagne. Je tombe souvent dans un état léthargique qui me fait perdre toute volonté, comparable à un cercle labyrinthique de pensées qui ne cessent de revenir sur eux-mêmes. Mon contrat me pèse comme un bloc de béton,

il devrait se terminer d'ici deux semaines, puis je serai *liiiiiiiibre*. Je pourrai enfin faire quelque chose de plus constructif ailleurs. Sur une autre note, j'ai commandé un réveille-matin japonais. Il est en forme de cube, s'illumine de toutes sortes de couleurs la nuit. J'ai hâte de m'en servir. Il m'a coûté cinq dollars et la livraison était gratuite. F. a reçu un courriel d'une amie du Cégep. Elles devraient se rencontrer demain pour retrouver le temps perdu. Je l'envie, j'aimerais aussi sortir, voir du monde de temps à autre. Depuis sa dernière crise de jalousie, pour une simple crème glacée avec P., je n'ose plus vraiment. C'est préférable de rester seul.

Écrire – il le faut. Sois précis, concis, transcris le plus nettement possible les événements, même si le tout peut devenir répétitif. J'incorporerai peut-être dans mon journal quelques courtes fictions, comme Kafka. Elles seront marquées par la présence de guillemets, rien de plus.

14 mars 2009

Cauchemar récurrent. Je suis au bureau, face à la Xerox et photocopie pendant une trentaine de minutes (ce qui est étrange, c'est que je « ressens » la lourdeur du temps). Une chaîne me lie à un point fixe entre le bureau et la machine. Elle est juste assez longue pour que je puisse saisir les pages qui s'éparpillent de manière incontrôlable sur ma table de travail. Je fais une dizaine de piles, mais je manque de vitesse, elles ne cessent de s'ajouter. J'entreprends une nouvelle série, puis une autre et une autre, jusqu'à ce qu'enfin, il n'en reste plus. Je crie de joie, me félicite de mon labeur et retourne m'asseoir au bureau de la réception. J'attends patiemment que quelqu'un vienne, mais il n'y a personne, je suis seul et le silence règne. J'ai le regard fixe, de longues heures s'écoulent. Rien ne me traverse l'esprit. Je ne ressens pas la faim. Je me retourne vers l'ordinateur. Il indique enfin 16 h 30, je m'apprête à franchir la porte, mais quelque chose me retient. J'avais oublié ma chaîne, elle est toujours liée à ma cheville. Je m'assois et attends, que quelqu'un vienne m'aider, mais personne n'arrivera.

16 mars 2009

Réunion avec J. et P. Elles m'informent que je ne suis pas le premier employé à me plaindre des agissements de M., qu'il s'agit de la cause du départ de ma prédécesseure. Il est *impossible* de la renvoyer, ils ne peuvent que la recommander pour d'autres postes, mais elle doit avant tout décider de partir. Mes superviseuses s'excusent et avouent ne rien pouvoir faire de plus, le

syndicat étant « trop puissant. » Elles me soutiennent dans la recherche d'un autre poste. Je suis retourné m'asseoir à la réception, vaguement encouragé par le fait qu'on reconnaisse un précédent et qu'il ne s'agisse pas de quelque chose de personnel.

Le système de dotation est à revoir et c'est là tout le problème. On maintient en poste des gens qui font de la vie des autres un enfer, parce qu'ils ont obtenu leur permanence. J'ai entendu dire qu'une autre employée de mon agence de placement qui travaille avec M. a refusé un prolongement de contrat. Je devrais peut-être en faire de même.

17 mars 2009

J. a tenu parole, elle a même contacté mon agente de placement pour lui expliquer l'urgence de la situation. Marie-Joëlle lui a affirmé que je suis l'un de ses « cas prioritaires », après un bref coup de fil. Entrevue après-demain avec Industrie Canada. J. a été avisée avant moi et m'a promis de prendre toutes les dispositions nécessaires pour que je puisse m'y rendre. Je pourrais peut-être enfin quitter. Avec un peu de recul, je ne peux m'empêcher de comparer M. aux brutes qui m'intimidaient. Je n'aurais jamais cru vivre la même chose au bureau, cela est déplorable.

18 mars 2009

La rencontre s'est très bien déroulée. Je pense que mes réponses aux questions des trois intervieweurs étaient pertinentes. C'est une fois de plus pour un poste de commis, mais pour le bureau du sous-ministre. Ils m'ont trouvé ambitieux lorsque j'ai parlé d'un éventuel retour aux études en droit ou en littérature. Ils ont dit qu'ils « encourageaient » les étudiants. Affirmation plutôt vague, mais qui laisse peut-être sous-entendre des bourses. Arrivé à la maison, j'en ai parlé longuement avec mes parents. F. m'attendait dans ma chambre. Mon père m'a fait un *high five* et m'a félicité, ma mère m'a serré dans ses bras et a dit « Ils vont t'engager, j'en suis sûre ! Tu auras enfin la paix que tu mérites. »

Lorsque je suis descendu, F. était maussade. Elle a hésité une quinzaine de minutes avant de manger. Je lui ai parlé de ma journée, elle semblait vaguement intéressée, *Say Yes to the Dress* monopolisait toute son attention. Elle m'a répondu, sans enthousiasme : « Ça semble bien. » Dès que j'ai mentionné que je pourrais faire des heures supplémentaires sans préavis, elle m'a

suggéré, sans hésiter, de refuser. Nous perdrons trop de nos moments libres. Bref, ils ne me rappelleront probablement pas, je devrais cesser d'y penser. Nos soirées sont vides, il n'y a rien d'exaltant et je suis déjà épuisé par mon emploi actuel. À quoi bon me fatiguer davantage ? F. n'a pas tort lorsqu'elle me dit : « Tu ne devrais pas changer d'emploi. Tu n'as pas l'énergie pour faire des heures supplémentaires. Laisse tomber. » Notre couple bat de l'aile, mon inaction générale et ses sautes d'humeurs constantes semblent en être la cause.

20 mars 2009

La sonnerie de mon téléphone cellulaire m'a tiré d'une partie de *Tetris* particulièrement intense. Sans tarder, j'ai quitté le bureau de la réception. Personne n'a remarqué mon absence. Mon agente de placement m'a expliqué qu'Industrie Canada désirait m'offrir le poste, mais j'ai refusé. « Tu en es sûr? Ils gardent longtemps leurs employés. C'est très avantageux pour les futurs étudiants.

- Oui, ma décision est prise. Les heures supplémentaires seront problématiques.
- Mais, tu n'en feras peut-être même pas !
- On ne sait jamais. »

Elle m'a dit qu'elle comprenait, puis a raccroché. Deux heures plus tard, M.-J. m'a rappelé. Elle me pressait d'accepter le contrat. Ils ne désiraient personne d'autre. J'y ai réfléchi, puis j'ai de nouveau refusé, prétextant cette fois-ci que le salaire était trop bas. Malgré le fait qu'elle m'a offert une augmentation de deux dollars de l'heure, ma réponse est demeurée la même, nouvelle hausse, nouveau refus, jusqu'à atteindre quatre dollars de l'heure supplémentaires. Exaspérée, elle a raccroché, sans oublier de me souhaiter à contrecœur de la chance dans mes recherches.

J'ai dès lors regretté. J'en ai avisé F., dès mon retour à la maison. Elle a haussé les épaules et a dit que je trouverais quelque chose d'autre qui irait mieux avec notre style de vie. Le hic, c'est que je ne sais plus où j'en suis. Je peine souvent à m'endormir. J'angoisse devant les jours, les semaines qui passent, devant l'absence de réalisations à mon actif. Je ne consigne dans ce journal que mes échecs et ma soif d'être, elles me montrent comme un être désespéré. Il y a tant de possibilités à portée de main, mais je m'enferme dans ma propre médiocrité. Je dois me complaire dans mon

malheur pour refuser les bonnes choses que l'on place sur mon chemin. L'ingratitude n'apporte rien.

26 mars 2009

C'est toujours pareil au bureau. M. ne me laisse pas un instant de répit. En fait, ses remontrances me paraissent pires depuis que j'ai refusé l'offre d'emploi. C'était une offre presque parfaite. Quelle stupidité de l'avoir refusée, je ne pourrai pas trouver mieux. F. se montre distante, communique très peu. Dès que je crois que nos problèmes pourraient se régler, d'autres font surface. Je perds ma volonté de vivre, chaque jour devient de plus en plus aliénant. C'est absurde de vivre en attendant un miracle.

10 avril 2009

Quelques jours de répit à la maison (longue fin de semaine, congé du Vendredi saint), puis de retour au boulot.

13 avril 2009

Nouvelle montée de colère de la part de F.. Cette fois, elle n'a pas mâché ses mots. Il semble que le fait d'acheter le bonheur à coup de cadeaux lui est intolérable. J'ai éclaté en sanglots devant un tel refus de mes attentions. Être dans ses bonnes grâces est tout simplement impossible. Elle passe ses journées à revoir ses amis de longue date pendant que je suis au travail. Le soir, elle est irritable, nous n'échangeons peut-être qu'une dizaine de phrases, tout au plus. Elle vit de manière oisive tandis que je subis la monotonie du bureau. C'est enrageant. Pour m'excuser de mon amertume, j'essaie de racheter son amour, mais il semble bien que cette époque est révolue. J'ai négligé mon entourage au profit d'une vie de couple vouée à l'échec, j'aurais dû m'en apercevoir bien avant. Je suis responsable de mon propre malheur.

Il se fait tard – je devrais cesser de me tourmenter et aller me coucher. Mes pensées négatives sont la cause probable de mes cauchemars. Peut-être trouverais-je un peu de répit dans le sommeil.

23 avril 2009

Marielle m'a grondé aujourd'hui. J'ai dépassé de quelques minutes le temps alloué pour ma pause, car j'ai eu un appel (une possibilité d'emploi qui s'avéra une perte de temps). Je suis arrivé en retard de deux ou trois minutes, mais son sermon semblait préparé depuis belle lurette : « Être réceptionniste et être en retard, c'est inadmissible! Ne l'oublie jamais! Quand tu prends deux ou trois minutes par ci et par là, tu rends le bureau AU COMPLET en retard. Les gens dépendent de moi. Je suis occupée. Je dois tout faire ici. » Après cette phrase, j'ai cessé de l'écouter. J'ai hoché de la tête à tort et à travers et j'ai répété comme un mantra : « Ça ne se reproduira plus, je le promets! », du moins jusqu'à ce son monologue termine par « Je vis seule, c'est beaucoup plus simple, les hommes, ça part quand ça veut et ça revient pas. Ça ne sert à rien. Je suis seule avec mon chat et je suis bien comme ça. »

J'ai vu ce matin dans les journaux que les Canadiens ont été éliminés des séries. C'était probablement la cause de sa mauvaise humeur. Elle portait fièrement le même *sweat-shirt* du tricolore depuis deux semaines. Naïvement, j'ai cru qu'elle l'avait lavé, car elle était vêtue d'un polo rose pâle aujourd'hui. J'aurais dû remarquer que quelque chose clochait.

24 avril 2009

Mon agente de placement m'a téléphoné ce matin pour m'informer que mon contrat allait être prolongé de quatre mois : « *It's a good thing, right ?* » Non, c'est l'enfer sur terre. Je ne saurais dire si elle est amnésique, mais je lui écris un courriel une fois par semaine pour savoir si elle m'a trouvé autre chose. J'ai dû refouler mes larmes jusqu'à l'heure du dîner, sourires inauthentiques à mes collègues. Rien de nouveau. J'ai passé une bonne partie de la journée à me demander comment me donner la mort. Me noyer dans mon bain, me tailler les veines, tout semble trop douloureux. Je cherche à éviter la souffrance des jours qui passent et non souffrir davantage. La date ne concorde pas non plus. Beaucoup trop près de l'anniversaire de mon frère. Ça serait tout simplement égoïste de ma part. Il faut trouver une solution. Bientôt. C'est insoutenable.

1^{er} mai 2009

Incessamment à la recherche de quelque chose d'inatteignable. La vie avec F. ne s'améliore pas. Haine, manque d'authenticité au quotidien. Je me trahis continuellement. Vide. Que du vide. Vide qui se creuse. Je suis vide.

4 mai 2009

Je dois la quitter. Après, je serai libre.

7 mai 2009

Désir de vivre de vraies expériences. Je doute de mon habileté à ressentir. Il n'y a qu'une masse inerte, qui repose au fond de ma poitrine qui ne sait si elle doit hurler de colère ou vomir de désespoir.

9 mai 2009

Fuis ton travail. Fais-le en hurlant, crie toute ta haine à M., qui est insensible à ton désespoir. M. qui t'enfoncé la tête tous les jours dans des complots ridicules.

11 mai 2009

Je refuse ce travail qui m'abrutit, de polluer mon corps avec toute merde à emporter, de décevoir les gens que j'aime. La loque obéissante doit disparaître.

15 mai 2009

J'aurais dû m'en douter. F. résiste. Rien de bien surprenant. Je suis vindicatif, c'est fini l'esclavage. Je la défie, je suis debout dans la salle à manger auprès des miens, j'apprécie pleinement leur cuisine et refuse le bonheur offert par les arches dorées. Elle chigne son désespoir, m'insulte et prétend que je la fais mal paraître devant tout le monde : « Si je suis la seule à en manger, j'ai l'air d'une grosse truie. Manges-en. Manges-en toi aussi... » Non. Je ne partage pas ta dépendance, je ne l'ai jamais partagée. Je n'ai été que d'une mollesse extrême. Tu n'as plus aucun pouvoir. Crains-moi.

18 mai 2009

J'ai déjà perdu deux kilos. J'en suis plus que fier.

22 mai 2009

Je me suis fait berner. F. a « tenté » de se plier à mes nouveaux choix de vie. Elle mange désormais les repas cuisinés par ma mère, mais refuse tout de même de souper avec ma famille. Le hic, c'est qu'elle ressent le besoin de « sortir », c'est-à-dire d'aller en ville pour prendre une crème glacée. Quatre fois depuis le début de la semaine. Les vieilles habitudes sont revenues. Rien de nouveau sous le soleil.

25 mai 2009

Pour la troisième année consécutive, F. ne m'a pas fait de cadeau pour mon anniversaire, faute de « moyens et de temps ». Elle a voulu m'amener au restaurant, mais j'ai refusé. J'ai insisté pour passer la soirée avec ma famille. Elle a été morose et n'a presque pas parlé. Elle a insisté pour que nous rentrions chez elle vers vingt heures pour qu'elle puisse me fêter, mais je suis demeuré inflexible. Je suis allé la reconduire vers dix heures. Elle m'a appelé une dizaine de minutes plus tard en pleurant et en m'insultant. J'ai entendu des ballons exploser. Elle m'a dit en avoir gonflé et placé un peu partout dans sa chambre, pour me faire une surprise, mais j'ai tout gâché. F. m'a insulté sans arrêt, j'ai pensé lui dire que je m'en fichais, mais j'ai pleuré de rage. Le plus bel anniversaire de ma vie.

28 mai 2009

La rage devient un sentiment familier. Je reproche à F. de manière quotidienne le fait qu'elle ait oublié de m'acheter un cadeau et la façon dont elle s'est comportée lors de mon anniversaire. C'était le seul jour de l'année où je devrais être le centre de l'attention. Ses propres désirs passent toujours avant les miens. Je ne suis pas matérialiste – je voulais simplement qu'elle pense à moi. C'est la symbolique du geste qui importe. J'aimerais qu'elle fasse preuve de reconnaissance devant le calvaire que j'endure. Je ne devrais pas tout voir en noir — elle est tout de même attentionnée. Elle vient me chercher à l'arrêt d'autobus deux ou trois fois par semaine, mais j'aimerais mieux qu'elle travaille. Qu'elle fasse quelque chose de plus constructif que de regarder des films avec son amie...

1^{er} juin 2009

Regain d'optimisme – je pourrai prendre quelques jours de congé, on me l'a offert et cela ne me ferait pas de mal. Dès que j'aurai fini mon contrat, je tenterai de faire un retour aux études. Je dois tout simplement économiser, mais l'argent se fait rare.

5 juin 2009

F. m'a remboursé une partie de sa dette, mais envisage bientôt de m'emprunter plus. J'ai refusé, elle me doit encore deux cent quatre-vingts dollars. Cet enfer doit finir, j'ai dépassé mes limites. Elle a fait une rechute depuis quelques jours. Elle rejette tout ce qui a un lien avec ma famille. Parfois, je prétends partir pour aller la rejoindre et discute avec ma mère dans la cuisine pendant une demi-heure, question de prendre de ses nouvelles. F. m'engueule, mais ça en vaut toujours la peine.

8 juin 2009

Retour au bureau après une semaine de ~~vacances~~ vacances. Même lorsque je n'y suis pas, son poids me suit où que j'aille. Il n'y a rien à faire. L'ennui. J'empile les rares documents sur le coin de ma table de travail pour me convaincre que je suis utile.

9 juin 2009

Dispute avec F. concernant mon désir de quitter le travail – cette fois, je pars, c'est décidé. Elle voudrait que j'aille un emploi stable, permanent. Pour ma part, je n'en vois plus l'utilité, ma seule ambition est de fuir le bureau. Je préférerais vivre en étant dépossédé de tout plutôt que d'y passer ma vie entière. Je n'aurais rien, mais je serais libre.

J'essaie parfois d'écrire, d'exorciser mes démons intérieurs par l'écriture. Rien de très concluant, quelques courtes nouvelles décevantes. Celle-ci est plus ou moins réussie :

La sonnette

« Un bruit de sonnette me tira du sommeil en sursaut. Je quittai mon lit, qui était placé à proximité du bureau de la réception (puisque personne ne pouvait me remplacer, je vivais au travail). J'aperçus qu'un homme appuyait frénétiquement sur la sonnette qui produisait un bruit

aigu, plutôt persistant. À demi réveillé, je me levai pour m'approcher de l'homme, mais je sentis une résistance, mon pied ne pouvait s'approcher davantage. Pendant mon sommeil, on m'avait attaché la jambe à un classeur tout près de la réception, mais la chaîne était trop courte. J'appelai à l'aide, mais l'homme semblait sourd et il était hors d'atteinte. Las d'attendre, il frappait sans arrêt sur la sonnette. L'objet n'en pouvait plus, on l'entendait crier son désespoir de toutes ses forces. Il produisait un *disperato* frénétique, un tel rythme, c'était intenable, mais il le faisait quand même, et avec brio. Après une trentaine de secondes, ç'en fut trop. L'outil métallique se brisa, des dizaines de copeaux de métal vinrent se loger dans la chair de l'énergumène qui ne cessait de le frapper. L'homme criait avec force toute sa haine, puis se lamenta sur son sort, sans que je puisse y faire quoi que ce soit. Il souffrait, par ma faute. »

Kafka croyait ardemment en sa vocation d'écrivain. Il y a avait consacré la majorité de son temps libre, toutes ses forces malgré la tuberculose qui le rongait. Je devrais faire de même, si un jour j'espère écrire quelque chose de bien. Aiguiser ma plume à chaque texte écrit pour un jour savoir pouvoir trouver un exutoire du bureau et de son absurdité.

10 juin 2009

Il y a des ouï-dire que certains employés seront temporairement licenciés cet été (il y a très peu de travail les mois de juillet et août), mais on m'a *assuré* que je conserverais mon emploi. Le bourdonnement des machines Xerox commence déjà à être moins fréquent. J'ai convaincu J. de me donner le droit de lire, malgré ses réticences. J'ai donc commencé l'*Écume des jours* de Boris Vian. Néologismes et univers coloré qui font rêver. Sentiment d'absurdité lorsque je compare ma vie avec leur univers festif. Ils sont libres, insoucians et vivent un bonheur qui me sera perpétuellement inaccessible.

11 juin 2009

Disputes de plus en plus violentes avec F. Nous élevons le ton, nous insultons de plus en plus fréquemment depuis que je refuse son mode de vie. Je passe du temps avec ma famille, je désire me rapprocher d'eux. Nous vivons dans la même maison, mais dans un monde différent. F. doit partir. Je ne comprends même plus où j'en suis, mais ça, j'en suis persuadé. Je suis un homme révolté qui se consume de l'intérieur, il faut agir et cesser de se morfondre. Je me dis toujours

« Demain, tu cesseras d'être lâche. Tu iras jusqu'au bureau de Patricia pour que ce cauchemar prenne fin, lui donneras ta démission en bonne et due forme, sans préavis. » Demain, ce sera ce jour.

12 juin 2009

Honte de ne pas tenir les promesses que je me suis faites. J'ai dû sauter trois ou quatre pages pour éviter ma dernière entrée.

16 juin 2009

F. m'a laissé une photographie sur mon bureau, avant de me dire que nous devrions nous séparer. Elle ne m'aime plus. Le cliché date d'il y a quelques années. Elle m'avait photographié de profil durant l'une de nos longues balades en voitures. C'était une photographie captée sur le vif, en noir et blanc, pour remplir le film. Mon regard était au loin, mes traits détendus. J'ai toujours adoré conduire. On avait bien ri du résultat, la photo était bien cadrée et dépassait nos attentes. F essaie de remuer le passé pour m'attendrir, pour me montrer la préciosité de ce que je perdrais si je ne plie pas. Il faudrait que je garde mon emploi pour que cessent nos disputes. Mon désespoir est trop profond. Je dois respecter mes choix, mes ambitions. Il faut agir – utiliser un peu de cette rage qui sommeille en moi, en un ultime appel à la dignité. Je lui ai donc écrit, pour l'informer de ma décision.

Retranscription du courriel

« Tu t'en souviens? Lorsque la photo a été prise, nous étions jeunes, stupides et fauchés, pourtant nous étions heureux. Aujourd'hui, ces rêves sont morts, je ne ressens plus de joie à l'idée de vieillir, mais c'est impossible de faire autrement. Toutefois, je te promets que je n'aurai comme legs qu'une plaque me remerciant de mes années de service. Tu me traiteras encore une fois d'égoïste, mais je ne suis pas fait pour cette vie.

Je peux obtenir mieux. Je ferai mieux. »

18 juin 2009

En ce qui concerne F. – silence radio depuis quelques jours. Les remontrances de M. m’affectent de plus en plus. Je n’ai plus de forces. F. m’occupe l’esprit et j’en oublie ma démission. Les propos toxiques de M. sont lourds, mais, à certaines occasions, elle me surprend avec un compliment. J’imagine que c’est pour me donner un peu d’espoir, car elle n’hésite pas à me détruire par après.

20 juin 2009

L’absence de contact avec F. est difficile. Je me sens comme un *junkie*. Elle donnait un sens à ma vie. Mon journal ne me permet pas de trouver la paix – trop de pessimisme. Il ne parvient pas à combler le vide qui se dresse en moi, ni à diminuer les sensations de vertige que j’éprouve. L’angoisse me donne la nausée, parfois jusqu’à me rendre malade. Depuis mercredi, la première chose que je fais le matin est de vomir une bile épaisse qui brûle ma gorge et irrite mon estomac. Je ne mange presque plus. Mon corps ne veut rien garder.

22 juin 2009

Appel de F, que j’attendais désespérément, après une semaine de silence. C’est avec honte que je lui ai annoncé ma décision de garder mon emploi, du moins, jusqu’à ce que j’en trouve un plus convenable. Impression de lâcheté quand ces mots ont franchi mes lèvres. Sa réponse fut décevante, mais je suis tout de même soulagé : « Je n’ai pas beaucoup de temps pour parler. Appelle-moi demain soir, je serai à la maison. » Bonheur naïf, difficile à expliquer. Tout est conflictuel. Des parties de moi, mortes, reprennent vie à l’idée qu’elle reviendrait. Il n’y a rien de positif dans notre relation, j’ai souhaité si longtemps notre rupture. La bête que je suis nécessite sa présence pour vaincre l’immense vide qui lui pèse sur l’âme. Je n’y comprends rien.

23 juin 2009

La journée au bureau n’a pas été si pénible. J’étais de bonne humeur, malgré l’absence de travail. J’ai appréhendé l’appel de F. toute la journée. Impatient, je lui ai téléphoné durant ma pause dîner pour discuter, mais je suis tombé sur sa boîte vocale. J’ai vérifié si elle n’avait pas tenté de me joindre. Le silence m’était insupportable. Je suis arrivé à la maison vers 17 h 45, j’ai mangé une pointe de pizza que j’ai presque vomie. Elle soupait habituellement vers 18 h, j’ai attendu une

heure avant de lui téléphoner – toujours pas de réponse. Ma mère me regardait avec un air triste, elle m’a dit : « Tu devrais peut-être laisser tomber.

- Non, je dois absolument lui parler.
- Je crois qu’elle répondrait si elle voudrait vraiment te parler. Tu ne vas que te faire du mal en continuant. »

J’ai réessayé tout de même, persuadé que cette fois ce sera la bonne. J’ai voulu lui parler de plein de choses, mais je ne sais de quoi au juste. La sonnerie s’est éternisée, rien de concluant, puis, un homme, dont je n’ai jamais entendu la voix auparavant, m’a répondu : « Elle est occupée » et immédiatement raccroché. Je n’ai pas pu prononcer le moindre mot avant d’éclater en sanglots.

24 juin 2009

F. m’a appelé cette après-midi. Impossible de faire plus condescendante. Elle ne s’est pas excusée et m’a demandé pourquoi je l’avais appelé hier, j’ai bredouillé mollement « Tu m’avais demandé de t’appeler. » Elle a haussé le ton, m’a dit que tout ce que je pourrais bien dire est futile et m’a demandé à nouveau ce dont j’aimerais lui parler. J’ai trouvé la force de lui répondre « Rien. Je désirais tout simplement te dire que je t’aime assez pour te laisser partir. » Elle a pleuré, j’ai coupé la ligne, avant de faire de même. Je peux enfin commencer mon deuil.

25 juin 2009

J’ai envoyé un courriel à J. pour lui annoncer que je serai absent du bureau pendant quelques jours. Question de reprendre ma vie en main. Vide absolu qui ne me quitte pas. Les vomissements n’ont pas cessé, teint crayeux et pensées labyrinthiques; routine malheureuse du dépendant affectif. Je ne me reconnais plus. Quand je me regarde dans le miroir, j’y vois un homme mort depuis longtemps.

26 juin 2009

Un homme mort, dont les pensées se font de plus en plus claires.

28 juin 2009

J’ai terminé ma lecture de *l’Écume*. L’insouciance n’est que temporaire. Spirale sans fin vers la grisaille, du moins, je ressens le même désespoir que Colin lorsqu’il doit travailler – il utilise ses

forces vitales pour payer les médicaments de Chloé. Fin franchement déprimante, mais c'est un excellent roman. Je ne désire plus consommer au détriment de ma propre santé — la vie doit bien signifier autre chose, ça me tue à petit feu – je dois cesser de retarder ma démission.

« Le monde prodigieux que j'ai dans la tête. Mais comment me libérer et le libérer sans me déchirer. Et plutôt mille fois être déchiré que le retenir en moi ou l'enterrer. Je suis ici pour cela, je m'en rends parfaitement compte.¹⁰ » - Kafka, *Journal*

Malgré le fait que je me sens si faible, je tiens bon. Je suis terrorisé. Terrorisé de m'accomplir, de devenir enfin un être à part entière. Si je n'y parviens pas, que serais-je ? Un individu brisé errant de gauche à droite, à la recherche de sa propre utilité ? Il y a tant de choses que je pourrais accomplir, tant de possibilités que je ne sais pas par où commencer et c'est ce qui me rend malade. Je devrais me consacrer à ce que j'aime réellement et oublier le bureau. Kafka a été hanté par le fantôme de son emploi la majeure partie de sa vie, pourquoi devrais-je faire de même ? Même si je suis libre, saurais-je reconnaître d'un regard intéressé tout ce qui se dresse devant moi ?

2 juillet 2016

Les vomissements le matin n'ont pas cessé depuis la rupture. Mes nerfs me trahissent. Impossible de garder quoi que ce soit à l'intérieur, malgré mes bonnes résolutions.

« Si je suis condamné, je ne suis pas seulement condamné à mourir, je suis condamné à me défendre jusqu'à la mort.¹¹ »

Mon corps est fatigué de lutter, de subir les mouvements de mon âme qui veut épancher sa soif de vie. Même si je dors longuement, je ne trouve pas de repos.

¹⁰ F. KAFKA, *Journal*, [...], p. 276.

¹¹ *Ibid.*, p. 473.

3 juillet 2009

J'ai finalement trouvé le courage de donner ma démission. Le chemin qui menait jusqu'au bureau de P. m'a paru interminable. J'ai cogné à sa porte et je lui ai demandé si je pouvais lui parler. Elle a hoché de la tête et m'a invité à m'asseoir. « Tu veux me parler de tes récentes absences ? J'ai reçu tes courriels, ils m'ont laissée perplexe. » J'ai ouvert la bouche pour parler, des larmes se sont mises à couler avant même que je n'aie prononcé le moindre son. Après un « oui » étranglé, guère explicatif, elle a continué « Tu ne m'as même expliqué les raisons de ton absence. Tu vas bien ? »

- Non.
- Désires-tu toujours travailler pour nous ?
- Non. »

Elle s'est tue, puis elle m'a parlé de son premier divorce. P. et moi, nous n'avions jamais discuté de quoi que ce soit qui n'était pas lié au travail. J'aurais voulu lui expliquer que ma vie était sens dessus dessous, que la dépression me prenait à la gorge, que je suis un homme seul, sans buts et sans désirs, que les constantes remontrances de M. m'ont bousillé le cerveau, mais je n'ai rien ajouté. J'ai pensé que ma douleur avait quelque chose de bien différent de la sienne – avec quelques heures de recul, je peux admettre que je me suis trompé. Avant de la quitter, P. m'a avoué qu'elle était triste de ma démission et m'a demandé de rester quelques jours en attendant que l'on trouve mon ou ma remplaçante. J'ai craint que la recherche s'éternise, je lui ai donc offert trois jours, puis je serai libre.

8 juillet 2009

Dernière journée au travail. J. m'a offert un certificat pour me remercier de ma contribution à la hausse de productivité du département. Il est signé par P. et une autre personne qui m'est inconnue. J'ai été surpris de lire le titre de sous-ministre qui figurait en dessous. J. m'a dit : « Je voulais m'assurer que tu l'aies avant ton départ. Merci pour tout. » Quelques autres collègues ont semblé tristes de mon départ, dont M. Le restant de la journée s'est déroulé comme d'habitude.

10 juillet 2009

Je connais ma faiblesse. Je ne succomberai plus à la dépendance affective. Du moins, j'essaierai. Le vide que je ressens se dissipe peu à peu, mais j'angoisse toujours quant à mon inutilité. J'ai aussi reçu un appel de la part de mon agente de placement. Elle se sent désolée, me promet (presque) un nouvel emploi stimulant dès que je serai prêt à retourner au bureau. Le vrai travail commence maintenant.

14 juillet 2009

« Maintenant tu es le maître anonyme du monde, celui sur qui l'histoire n'a plus de prise, celui qui ne sent plus la pluie tomber, qui ne voit plus la nuit venir.¹² » — Perec, *Un homme qui dort*.

La nuit n'est que la sensation qui te berce lorsque ton désir d'être surpasse ce que tu es. Tu cours à en perdre haleine dans une noirceur aveugle, trébuche et tombe tête première sur la matière molle et poreuse qu'est le néant. Tu peux t'y accrocher, chaque centimètre carré y est hospitalier, mais il ne correspond pas à ce que tu recherches. Tu te relèves et tu recommences pour mieux t'affaler de nouveau. Un jour peut-être, ton corps sera trop lourd pour continuer. La lassitude prendra le dessus. Tu pourras enfin dire « Je suis », mais seulement après avoir connu ta propre perte.

17 juillet 2009

J'ai entrepris un projet de longue date, fortement déconseillé par mes deux frères et mon père — peindre l'intérieur de ma voiture. J'ai trouvé des produits peu dispendieux et permanents qui devraient faire l'affaire. Adieu, beige et couleurs neutres! Ils croient que la peinture ne tiendra pas, le temps le dira. Dans ma situation, un projet, peu importe lequel, c'est aussi précieux que de l'or. Avec un peu de persuasion (mon entêtement habituel), mon père, V. et S. ont accepté de m'aider lorsqu'ils le pourront. J'apprends à pas de tortue comment désassembler des morceaux d'une voiture. Je rattraperai le temps perdu avec eux. Je n'ai jamais été vraiment manuel, c'est m'immiscer dans un univers qui n'est généralement pas le mien. Une belle occasion d'apprendre quelque chose de nouveau.

¹² G. PEREC. *Un homme qui dort*, Paris, « Folio », Gallimard, [1967], 2013, p. 95.

26 juillet 2009

Ma mère m'a traîné en dehors de la maison pour que je prenne un peu d'air frais. Elle m'a dit : « Dorénavant, nous marcherons quotidiennement. Ça te fera bouger un peu et changer le mal de place. » Excellente idée. Je suis émerveillé par le chant des oiseaux, par la beauté des grands pins qui jalonnent la rue et la quiétude du quartier. En une heure ou deux, je suis submergé par l'optimisme. Magie temporaire de l'endorphine, je ne saurais dire, mais je sombre dans le vide dès mon retour.

2 août 2009

« Même le plus courageux d'entre nous a rarement le courage d'assumer tout ce qu'il sait.¹³ » — Nietzsche, *Crépuscule des Idoles*

Peu importe ce que l'on sait, on finit toujours par se torturer avec cela. Les mots changent, mais la propension à la trahison de soi demeure la même. Ce journal m'est inutile. Il ne m'apporte rien, pas la moindre connaissance de soi-même. Les mêmes jérémiades, encore et encore. Lève-toi et marche. Tu seras peut-être de meilleure humeur.

3 août 2009

Je passe beaucoup trop d'heures dans cette maudite chambre où F. et moi avons vécu le plus clair de notre amour. Dès que je la quitte, un poids disparaît, du moins, temporairement.

4 août 2009

« Tu es seul et tu ne connais personne; tu ne connais personne et tu es seul. Tu vois les autres s'agglutiner, se serrer, se protéger, s'enlacer. Mais tu n'es, regard mort, qu'un fantôme transparent, lépreux couleur de muraille, silhouette rendue à sa poussière, place occupée dont nul ne s'approche. Tu t'efforces à l'espoir de rencontres improbables. Mais ce n'est pas pour toi que le cuir, le cuivre, le bois se mettent à luire, que les lumières se tamisent, que les bruits se feutrent.¹⁴ » — Perec, *Un homme qui dort*

¹³ F. NIETZSCHE. *Crépuscule des idoles*, Paris, « Folio essais », Gallimard, [1974] 2014, p. 11.

¹⁴ G. PEREC. *Un homme qui dort*, [...] p. 109.

Je dois accepter que je suis un homme parmi tant d'autres.

7 août 2009

Une pratique plus assidue du journal me permettrait peut-être d'y trouver ce que je ne parviens pas à saisir. Je sais qu'il y a quelques jours, j'en questionnais l'utilité même, mais quelque chose m'attire vers ce cahier relié en faux cuir noir. Il y a une partie de moi que je peux y retrouver, mais l'essence même de mon « moi » n'y est pas. La sensation est comparable à un enregistrement de ma propre voix. C'est étrange, je dois y réfléchir un peu plus.

11 août 2009

« Je suis une fois de plus tiraillé à travers cette fente longue, étroite, terrible, dont, à vrai dire, je ne puis triompher qu'en rêve. À l'état de veille et par la seule force de ma volonté, je n'y parviendrai jamais.¹⁵ » - Kafka, *Journal*

15 août 2009

L'agent d'immeuble a vendu la maison de mes parents en une semaine. L'une des clauses du contrat est plutôt contraignante ; il faudra bientôt déménager. Ma mère craint que la nouvelle maison ne soit pas prête à temps. L'entrepreneur devrait la livrer vers la fin du mois, mais il restera beaucoup de travail à faire.

28 août 2009

Arrivée de la maison sur un semi-remorque, sensation étrange de voir ce qui sera notre future habitation avant d'être posée sur les fondations. Les ouvriers la placent, puis font coulisser les panneaux de bois du toit de manière à ce qu'elle prenne de l'expansion, et la consolident lorsqu'elle est aux bons endroits. Des hommes et des femmes s'affairent à gauche et à droite, clouent les panneaux pour les fixer, puis ils disparaissent en fin de journée, une fois le travail terminé.

¹⁵ F. KAFKA, *Journal*, [...], p. 509.

6 Septembre 2009

J'ai reçu un appel de la part d'Émile aujourd'hui. N'ayant rien à faire, il m'a proposé de changer d'air et m'a suggéré d'aller faire un tour chez lui à Toronto. Il est en escale pendant quelques jours à Ottawa, je suis heureux à l'idée de le voir. Notre dernière rencontre date de plusieurs années. Si je décide de le visiter, je prendrai (enfin!) l'avion pour la première fois!

11 septembre 2009

Mon frère nous a reconduits, Émile et moi, à l'Aéroport d'Ottawa. J'en profite pour gribouiller quelques notes, pendant que nous attendons dans le *lounge* qu'il y ait des sièges libres. Il est d'esthétique moderne, dénué de tout superflus. C'est bien, mais le temps est plutôt long. Ma vie n'est qu'attente. Attente de déménager dans la nouvelle maison, d'un nouvel emploi, d'une vie conjugale, etc., mais je ne pourrais pas me plaindre de celle d'aujourd'hui.

11 Septembre 2009 — suite

Attention please : the passengers for flight 274 must check-in at door 20 for departure. /Les passagers du vol 274 sont priés de se présenter à la porte d'embarquement 20 pour le décollage.

Lorsque nous sommes arrivés devant la baie vitrée, j'ai été fasciné par le nombre d'aéronefs qui, dans un ordre presque parfait se partageaient les deux petites pistes de décollage. Les employés qui font la signalisation marchent, sans grande hâte, pour indiquer l'emplacement que chacun doit emprunter. Les préposés aux bagages lancent des malles dans la soute des appareils, parlant par signes, seul moyen de communiquer lorsqu'ils portent de gros cache-oreilles jaunes pour les protéger du bruit. Une fois l'avion arrivé et la passerelle placée, nous y sommes montés, deux rangées de sièges ornés d'un cuir beige luxueux nous ont accueillis.

E. m'a laissé m'asseoir près de la fenêtre. J'attends anxieusement notre départ. Il ne manque plus que quelques-uns des quatre-vingts passagers. L'avion, muni d'hélices, n'est pas très gros, mais il peut tout de même atteindre des vitesses de quatre cent trente kilomètres-heure pendant le vol. Les moteurs ont vrombi, puis les pales ont secoué la coque de l'appareil. Une vague d'euphorie m'a submergé, lorsque je me suis retourné pour en parler avec E., j'ai remarqué qu'il serrait les poings. Pour meubler le silence, il m'a dit : « Tu es chanceux, tu es un peu derrière les ailes de

l'appareil, tu pourras tout voir. » J'ai regardé un peu partout, à l'affût de ce qui se produirait bientôt et je lui ai murmuré un semblant de réponse. J'ai réfléchi un peu à ses propos avant d'ajouter: « Il y a quelque chose de rassurant avec notre emplacement », puis j'ai pointé la direction dans laquelle l'hélice tournait: « Si jamais elle est mal fixée et qu'elle en vient à se détacher, nous serions les premiers à mourir, et ce, probablement sans douleur. » De la sueur perlait sur ses tempes, il n'a rien dit. Une annonce vocale nous a indiqué d'attacher notre ceinture, puis l'avion a reculé pour se rendre jusqu'à la piste de décollage.

C'est ce moment précis qui me fait écrire cet événement, la poussée vertigineuse qui, l'espace d'un instant, m'a cloué sur mon siège pour me lancer dans les airs. Les quelques minutes pendant lesquelles la terre qui m'est si familière s'éloigne graduellement pour devenir infime. On ne peut voir qu'un tapis de nuage sous l'avion, pendant qu'une hôtesse déambule dans l'allée et fait ses aller-retours, l'image même d'une liberté pure, paradoxale, puisque nous sommes captifs d'une coque métallique, des milliers de mètres au-dessus du sol. J'en ai parlé brièvement avec E. qui m'a expliqué ressentir quelque chose de comparable. Tout s'est bien passé, hormis quelques turbulences près de l'aéroport de Toronto. E., légèrement pris de panique m'a avoué entre deux secousses : « Je ne voulais pas t'en parler, mais je déteste voler. On a l'impression qu'on peut s'écraser à tout moment. » Il n'a pas tort et c'est parfaitement logique qu'il en soit ainsi. C'est le coût pour bénéficier d'une si folle liberté.

13 Septembre 2009

Court séjour à Toronto. Émile a dû revenir à Ottawa, l'un de ses collègues avait démissionné et personne ne pouvait le remplacer. Toronto, c'est un monde différent. Beaucoup plus de gens, tous empreints d'une certaine froideur. Nous sommes allés à un centre commercial. Je pense qu'il s'agit du *Eaton Centre*, il est immense. J'étais incrédule devant la taille de certains magasins, plusieurs d'entre eux sont étalés sur plus de trois étages. Des files et des files de gens qui désirent s'acheter un jeans ou une robe quelconque à prix modique. Sentiment électrisant, frénétique, me poussant à consommer, à me trouver impérativement un vêtement parmi les acheteurs compulsifs qui saisissaient avec empressement le premier morceau venu – j'ai toutefois échoué, la mode là-bas était « différente. » Un peu trop branchée pour moi. Un jour, j'oserai peut-être.

Bref, après avoir erré pendant un moment dans le centre commercial, nous nous sommes assis sur une causeuse en faux cuir dans une galerie d'art. En face, il y avait un joli paysage, un champ vide avec un ciel orageux. Des nuages pesants font ressortir l'éclat doré du blé en avant plan. La scène paraît plutôt banale, mais elle est d'une grande beauté. La justesse de la représentation et l'utilisation d'une laque époxy rappellent un cliché de *Polaroid*. Nous l'avons contemplé, saisis par l'impression le vide qui en émanait. Après je ne sais combien de temps, une voix monotone nous a surpris « *The store is closing and so is the mall. If you want to buy it, it's now or never...* »

Nous nous sommes levés et nous avons salué le vendeur de la main avant de quitter le magasin. Les portes se sont refermées peu après derrière nous, avec un claquement de verre. Partir du mail a été beaucoup plus pénible que d'y entrer. Trop de sorties, beaucoup trop d'étages, un vrai labyrinthe. E. a reçu un appel de sa copine, elle avait « atrocement » faim pour des sushis. Son appartement est tout près d'un restaurant japonais. Une fois arrivé, il a insisté pour me payer le souper, malgré mes refus répétés. J'ai tendu le bras pour l'empêcher de prendre la machine *Interac*, il a protesté et l'a repoussé tant bien que mal. Indigné, il a murmuré platement : « *Come on, you're my guest, stop... Dude, stop, we're at the restaurant... Stop trying to pay for your lunch, I already said one bill, I took care of everything* » Peine perdue, il est aussi borné que moi. La dame lui a tendu sa monnaie, il a soulevé la main en signe de refus et lui a dit de garder la monnaie. La serveuse n'a pas cessé de hocher la tête en guise de remerciement et a répété à plusieurs reprises « *It's too much.* » Il ne l'a pas écoutée. Une fois sortis du restaurant, je n'ai pu m'empêcher de rire. Avec un regard complice, je lui ai demandé « Sais-tu combien de *tip* tu lui a donné?

- *Yeah, I know, I should have tipped more.*
- Non, Em. Tu lui as donné trois vingts.
- *Yeah, that was cheap, right ?*
- Non, ça te coûtait un peu moins que quarante-cinq. Tu lui as donné quinze dollars de *tip*.
- *Meh, I don't mind. They are always so good with me, I always get free stuff when I order there. It might explain why, though.* »

Après, nous sommes passés par la *LCBO*. Cette fois, je l'ai devancé à la caisse et j'ai payé la bière. Nous sommes arrivés chez lui après une courte marche, un quartier vieillot, mais moins passant. Avant même d'avoir traversé la porte, Sally lui a arraché les sushis des mains, puis m'a

accueilli chaleureusement. Le souper était délicieux. Émile ne s'était pas trompé, c'était les meilleurs *green dragon rolls* que j'aie mangés. Une fraîcheur incroyable. Nous avons passé une belle soirée, jusqu'à ce que S. lui demande combien le repas a coûté. Elle l'a injurié, puis a parlé de problèmes d'argent. J'en ai profité pour m'éclipser en allant sur le balcon. Après un moment, E., gêné, est venu me rejoindre. Sans un mot, il s'est allumé une cigarette, a pris quelques bouffées pendant que S. marchait furieusement le long du trottoir. Le claquement de ses talons résonnait dans la ruelle. Il ne dit que quelques mots : « *She's going out with some friends. Don't worry, it's all right, bro'.* »

14 septembre 2009

J'ai appelé mon agente de placement. Je me suis assez reposé – un retour au travail s'impose.

17 Septembre 2009

Notre nouvelle maison ne sera pas prête, il y a encore beaucoup de travail à faire. Mon père, après sa journée de travail au garage, passe ses soirées à monter les divisions de la cave, à préparer la plomberie, etc. J'y vais plutôt rarement, il fait la majorité des travaux lui-même, et mes frères l'aident assez fréquemment. Il travaille fort, j'aimerais contribuer, mais il y a bien des choses à faire pour lesquelles je ne serais d'aucune utilité. Une nouvelle journée de travail l'attend le lendemain. S'il avait tout mon temps libre, la maison serait déjà construite. Mon oisiveté m'écoeure. Je suis toujours fatigué et n'accomplis rien. Je n'ai qu'à mon actif ces quelques pages de journal, sinon les journées passent et se ressemblent.

22 septembre 2009

Malgré tous les efforts de mon père, nous devons louer une maison – il s'agira probablement de la même que nous louions lorsque j'étais enfant. Retour aux sources, beaucoup de bons souvenirs, d'autres un peu moins. C'était simple. Une vie où mes jours étaient remplis, même lorsque je ne faisais absolument rien. Enfant, j'étais capable de ressentir l'ennui. Où est donc passé ce sentiment ? Je ne ressens qu'un vide informe. Peut-être suis-je conscient de ma propre mort à venir et l'angoisse s'y est substitué ?

27 septembre 2009

Deux jours avant le grand déménagement. Tout est pareil comme il y a vingt ans, même prélat brun à motifs oranges et blancs, tapis blanc à poil long dans le salon et une moquette verdâtre dans deux des trois chambres. Lorsque nous y vivions, tout était d'une propreté immaculée. Au fil du temps, les locataires l'ont négligée, il y a des trous dans le prélat plus gros qu'un ballon de basket dans la cuisine et dans ma chambre. Le tapis du salon est infect ; quand j'ai passé l'aspirateur, un nuage de poussière blanche en est ressorti et je ne me sens pas très bien depuis que j'en aie respiré – nausée, maux de ventre. Mon père croit que les anciens locataires avaient des animaux. La poignée qui mène à la cave est distordue, elle a probablement été grugée par un chien. Ils ont dû y enfermer la pauvre bête. La poussière blanchâtre serait causée par le tapis qui s'est désagréé au fil du temps. Il est probablement plein d'allergènes. Une odeur lourde et malsaine d'humidité emplit la cave, c'est irrespirable. J'ai dû mal à croire que je passerai mes journées dans cette maison...

28 septembre 2009

Ma mère cherche dans les petites annonces une autre maison que nous pourrions louer, mais il n'y a rien de disponible dans les environs et nous ne pouvons attendre. Mon père a arraché le tapis, il ne reste plus qu'une couche de contre-plaqué. Il a aussi installé un purificateur à l'ozone pour éliminer les odeurs tenaces. Espérons que ça fonctionnera.

2 octobre 2009

Nous avons dû louer un entrepôt, la cave empesté toujours. Nous y laisserons tout ce qui n'est pas essentiel en attendant que la maison soit terminée. Une zone désaffectée directement en dessous de nos pieds, comme dans les films d'horreur. Il ne manque plus qu'un cimetière pour animaux dans les environs.

3 octobre 2009

Je passe mes journées à jouer aux jeux vidéo. Je pourrais écrire un livre, faire quelque chose de constructif, mais je n'y parviens pas.

5 octobre 2009

La construction avance à merveille. D'ici la fin du mois, nous devrions quitter la maison de location!

8 octobre 2009

Pas de nouvelles. Rien. J'ai dû changer de fournisseur de téléphonie cellulaire. Mayo est en dehors de la zone de couverture. Les employeurs devront temporairement me joindre sur le téléphone de maison. J'en ai informé mon agente de placement, qui a dit « *I'll add a note to your file.* », mais on tente tout de même de m'appeler sur mon cellulaire. J'ai un appel manqué de la part de l'agence, mais pas de message vocal. Les représentants de l'agence vérifient rarement les notes au dossier. Et si je manquais une possibilité d'emploi par leur incompétence ? Je dois a-b-s-o-l-u-m-e-n-t trouver une solution. Il n'y a rien à Buckingham côté téléphonie, détour obligé aux *Promenades*, question de trouver quelque chose qui fait du sens.

12 octobre 2009

La table à manger est située près d'une grande baie vitrée, elle donne une vue magnifique sur environ un kilomètre. Je m'assieds parfois de manière à contempler ce qui se passe au loin, mais il n'y a rien à regarder. Absolument rien. Je pourrais écrire à propos du champ, mais il est rasé au niveau du sol, pas le moindre brin de blé ne pourrait y pousser. J'oublie parfois le petit étang au milieu, des vaches s'y sont peut-être abreuvées par le passé, mais aujourd'hui, on ne peut y voir le moindre animal. On a même désherbé ses berges. Il y a rarement des corbeaux qui le survolent, comme s'il s'agissait d'un lieu hanté digne des récits de Stephen King (peut-être que le cimetière pour animaux y est caché et que rien de vivant n'ose s'y aventurer ?).

13 octobre 2009

Encore rien. Je me suis préparé un bol de céréales et je me suis assis à la table de la cuisine. J'ai regardé le champ pendant une ou deux heures. Rien de bien palpitant. Quelque chose me pèse lorsque je le contemple. Il n'a pas la moindre utilité, on ne l'a même pas ensemencé. Sa terre n'est pas labourée. On dirait une immense pelouse, un parc de centre-ville sans vie. Je suis aussi vide, un cas désespéré. Une terre fertile qui pourrait donner naissance à un tas de choses, mais

qu'on s'obstine à tondre à ras le sol. C'est lourd, beaucoup trop lourd. Visite au garage pour me changer les idées.

Avant de partir – mes habitudes d'écriture ont changé. J'écris à tout moment, dès que je suis seul. J'essaie peut-être d'ouvrir une fenêtre vers mon monde intérieur pour me tirer de l'ennui. Monde qui se retourne vers moi, me contemple et me murmure dans un soupir d'adolescent frustré que je suis emmerdant. Quelle joie.

14 octobre 2009

J'en suis presque certain, le champ absorbe toutes mes forces. Si la vie ne m'apporte rien, c'est parce que je contemple son vide. Il est vide, je suis vide et ne pense qu'à du vide, par conséquent je ne peux obtenir rien d'autre. J'ai franchement envie de parler avec son propriétaire. Il devrait y laisser pousser des arbres ou faire quelque chose de plus utile que de le raser. L'herbe y est si verte et si saine. C'est absurde, tout simplement absurde.

16 octobre 2009

Je suis là, las. Regarder le champ jusqu'à en mourir d'ennui (ou d'angoisse ?), rechercher un emploi sur l'ordinateur de mon père au garage en après-midi. Jeux vidéo en soirée/nuit, dodo, parfois même en jouant aux jeux vidéo. Pas d'appel(s). Ma mère essaie de m'aider pour que j'évite de sombrer à nouveau.

17 octobre 2009

Mon père m'a demandé d'acheter une quinzaine de mètres de corde d'un pouce et demi de diamètre, il en a besoin pour passer des fils dans un tuyau souterrain. Je ne me suis pas rasé depuis quelques jours, j'ai décidé d'y aller tout même vêtu de vieilles loques. Un commis sympathique m'a aidé, puis lorsque je suis arrivé à la caisse, j'y ai vu l'une des meilleures amies de F.. Elle a semblé gênée de me servir. Moment délicieux où j'ai déposé la corde sur le comptoir et qu'elle s'est tue, puis a regardé la corde, avant de marquer une légère pause pour me demander si j'allais bien. J'ai esquissé un faible sourire et, une fois la transaction terminée, je suis parti avec ma corde sans lui répondre. Elle doit se demander si l'on trouvera ma dépouille pendue à une branche quelque part au fond des bois.

Cela me fait réfléchir - j'éprouve toujours le vide, mais, malgré ma détresse, je ne pense plus à la mort. C'est comme si je l'étais déjà. Je suis le prisonnier de l'incommunicabilité. Le champ me fait centrer sur mon propre vide que je ne peux combler et sur mon manque d'interactions. Mes tourments passagers, mes mises en situation sur les différentes manières dont j'aurais pu agir avec F., des emplois que j'aimerais ou que j'aurais pu faire, etc. me permettent de vivre un peu « en dehors de moi. » Depuis juin, je crois que rien n'a avancé, mes ambitions sont reléguées à un sombre couloir au fond de mon inconscient. C'est mieux comme ça pour le moment.

19 octobre 2009

Attente de jours meilleurs. Comment pourrais-je grandir si je ne suis que confiné avec moi-même? L'être humain est social, il a besoin des autres. Vie cruelle qui me refuse le droit de m'épanouir.

20 octobre 2009

Le câblodistributeur devrait installer l'antenne satellite vendredi. Pas d'internet, mais j'aurai bientôt une fenêtre sur le monde. Beaucoup trop centré sur moi-même, besoin de voir ce qui se passe ailleurs.

22 octobre 2009

Le champ est vide.

23 octobre 2009

Le champ, c'est moi.

25 octobre 2009

Je mangeais mon bol de céréales lorsque le téléphone a sonné. Un coup de fil de ma tante, H.. Elle m'a demandé ce qu'il y a de neuf avec moi, je lui ai expliqué que je contemple le champ en face de la maison, et que je passe la majorité de mes journées dans l'oisiveté. Elle a toujours détesté la négativité, elle s'est exclamée : « C'est magnifique un champ, c'est plein de vie! » Quelle erreur de sa part. « Il n'y a pas de vie dans mon champ, ma tante.

- C’est sûr qu’il y en a! Le foin au soleil fait de beaux reflets dorés...
- Mon champ est à ras le sol.
- Il doit y avoir de jolies bottes de foin alors!
- Rien du tout.
- Le fermier a dû les ramasser, c’est pour ça qu’il n’y en a pas. Sinon, il doit y avoir des animaux.
- Non, il n’y a jamais eu de foin, ni le moindre renard, ni la moindre souris. Je la verrais à des centaines de mètres, ma tante. »

Elle a inspiré avec force, avant de continuer : « C’est sûr qu’il doit y avoir quelque chose, mon chéri. » Pour tenter de la satisfaire, j’ai saisi une paire de jumelles et j’ai regardé attentivement. J’ai cru y voir quelques quenouilles le long de l’étang, mais non, il n’y a rien du tout. Que du vide grossi à huit fois sa taille habituelle. « Il n’y a rien, ma tante.

- C’est le même champ qu’auparavant?
- Oui.
- Il y a déjà eu quelque chose?
- Oui, des vaches, quand j’étais jeune. Parfois, la nuit j’entends hurler des loups ou des coyotes, mais je ne pourrais dire s’ils sont dans le champ ou non. »

Elle a dit un long « Boooon! Tu vois. Il y a *peut-être* quelque chose. », puis elle m’a demandé de discuter avec ma mère. Je lui ai dit qu’elle arrosait ses plantes dehors et je l’ai prié d’attendre un peu, qu’on pourrait jaser jusqu’à ce que je la rejoigne, mais elle a raccroché en prétextant une affaire urgente. Je me suis rassis à table et je me suis lassé rapidement du champ au profit de faire des anagrammes avec les lettres de mes *Alpha Bits*.

26 octobre 2009

Un emploi à temps partiel me sortirait de cet état. J’ai passé des heures à en chercher depuis les dernières semaines. Rien de très concluant, que des postes de commis d’épicerie. En attendant, le chômage me permet de survivre.

28 octobre 2009

Ces derniers jours sont malsains. Je me lève vers midi, écoute *Bob l’éponge* en déjeunant/dînant avec des *Frosted Flakes* (écœurantite aiguë des *Froot Loops*). J’évite à tout prix de regarder le champ, mais je ne peux m’en empêcher.

Tony le tigre – début

« Je me rends jusqu’à la cuisine, puis hésite entre des *Rice Krispies* et des *Frosted Flakes*. Le choix n’est jamais facile entre le caractère jovial des lutins ou l’esprit d’équipe de Tony le tigre. Avec le temps, j’ai dû établir quelques critères de sélection. Je dois tout d’abord calculer le rapport calorique de mon repas de la vieille, prendre en considération si ma consommation de gluten est en hausse ou en baisse et surtout, il est impératif que j’évalue ma santé mentale – choisir les lutins représente un choix risqué.

Lorsque je suis déprimé, je fixe du regard la boîte de *Rice Krispies*. Les lutins, Cric, Crac et Croc ont une lueur maligne dans le regard, ce qui me donne une certaine énergie et l’envie de me nourrir. J’ai l’impression qu’ils me racontent des secrets, bien enfouis, gardés au plus profond d’eux-mêmes. Tony le tigre, il est un peu comme mon mentor. C’est par son optimisme débordant, voire contagieux, qu’il me procure un sentiment de bien-être. Son “N’hésite pas, c’est un vrai rrrrégal!”, me promet que je mange quelque chose de délicieux, en plus de me motiver à faire quelque chose de bien de ma journée. J’ai une préférence pour Tony, les lutins sont plutôt imprévisibles. »

3 novembre 2009

Les nuits se font fraîches, un courant d’air entre par les fenêtres à chaque bourrasque. Le hurlement des coyotes m’a réveillé. Dommage, c’était l’une des rares fois où j’ai trouvé le sommeil avant minuit.

4 novembre 2009

Besoin d’utilité. Je réfléchis trop. Mes états contemplatifs me rendent instable, mes sautes d’humeur sont fréquentes. J’éviterai d’écrire dans le journal pendant quelque temps... je n’y vois que du négatif. Mes entrées revendiquent presque toujours un manque, de l’angoisse ou un mal d’être. Je n’écris que du bonheur quand il est ancré dans l’angoisse des jours à venir.

3 décembre 2009

Découverte des *Journaux* de Sylvia Plath à un moment on ne pourrait plus approprié. Il remplira mes journées de son quotidien. Il m’a accroché dès les premières lignes. Descriptions empreintes

d'un grand réalisme, je m'y croirais presque. Il y a une volonté de vivre et un désir de liberté si sincères que je ne peux m'empêcher d'en retourner les pages.

13 décembre 2009

F. m'a envoyé un courriel cette après-midi, depuis cinq ou six mois de silence. Elle disait : « Sache qu'il y a des rumeurs qui courent sur toi. L'une d'entre elles est que tu es un batteur de femmes. Ne t'en fais pas, je démens tout. Je voulais simplement t'en aviser. Tu sais que tu n'as rien à te reprocher. » Je ne me suis même pas donné la peine de lui répondre. Je n'ai jamais levé le moindre doigt contre elle, j'ai été d'une grande douceur. Avant de rencontrer F., j'étais vierge. Un peu timide et d'une grande naïveté. Elle m'a rapidement appris que la sexualité, c'est performatif. Si après deux ou trois semaines ce n'est pas *toujours* satisfaisant, c'est le genre de choses que l'on enseigne à coups de poing dans les côtes. Un de temps en temps, dans les moments où je suis le plus vulnérable (après l'orgasme), jusqu'à ce que ça ne soit plus nécessaire. Ne t'en fais pas, tu as tout de même appris à lui plaire. Seulement trois ou quatre coups de poing ont suffi. Par après, tu es devenu aussi obéissant qu'une bête soumise. Tu en souffriras toute ta vie, mais hop! le tour est joué. Elle t'a rendu service — tu sais que ta future femme pourra jouir en toute quiétude, le cas échéant, tu seras rongé par les remords. Tu n'atteindras jamais le bonheur sexuel à moins qu'elle ne l'atteigne. Un jour, tu comprendras qu'aucune femme ne vaut la peine que tu te répètes, en boule dans un coin du lit, qu'on ne frappe pas les gens que l'on aime après avoir fait l'amour, parce que ça, ce n'est pas normal et ça ne devrait jamais l'être. Comment pouvais-tu te laisser traiter de la sorte? Cesse de te mentir, quels étaient tes motifs? Tu ne voulais que lui plaire, qu'elle te donne de l'affection de manière inconditionnelle, mais tu sais, mon grand, ça ne s'achète pas l'amour. Ne te roule dans la boue pour personne.

Pour ce qui est de la rumeur, elle pourrait avoir tout inventé, afin que je lui parle de nouveau. J'ai tout fait en mon pouvoir pour la rendre heureuse. J'avais perdu tous mes amis, j'endurais le dédain perpétuel de ma belle-mère qui me croyait lâche et insignifiant. À la fin je lui aurais promis le mariage ou j'aurais emménagé avec elle pour éviter qu'elle ne parte.

2010

Janvier 2010

« Vie sans surprise. Tu es à l’abri. Tu dors, tu manges, tu marches, tu continues à vivre, comme un rat de laboratoire qu’un chercheur insouciant aurait oublié dans son labyrinthe et qui matin et soir, sans jamais se tromper, sans jamais hésiter, prendrait le chemin de sa mangeoire, tournerait à gauche, puis à droite, appuierait deux fois sur une pédale cerclée de rouge pour recevoir sa ration de bouillie.¹⁶ » — Georges Perec, *Un homme qui dort*

Sors de ta routine. Et de ton mutisme. Découvre le monde. Perec a les mots justes.

10 janvier 2010

Mes prestations d’assurance-emploi prennent bientôt fin (je n’ai pas travaillé assez longtemps pour avoir les prestations complètes). Il ne me reste que quelques économies. Je devrai probablement vendre ma voiture. Ce que je peux être stupide, parfois...

22 janvier 2010

Je crois voir F. partout où je vais et ça me rend dingue – résidus de soumission ?

30 janvier 2010

Toujours pas de travail. Aucune entrevue. Rien. *Nada*.

6 février 2010

Offre d’emploi pour le Commissariat aux langues officielles. Je donnerai du soutien à deux analystes. Je serai aussi responsable de préparer leurs dossiers et je devrai contacter des plaignants. Super! Enfin de vraies responsabilités. Ce qui est malheureux, c’est que le contrat n’est que de six semaines, mais je crois que ça en vaut tout de même la peine. Je pourrai enfin quitter cette foutue maison.

¹⁶ G. PEREC. *Un homme qui dort*, [...] p. 94.

12 février 2010

Déménagement d'ici quelques jours de la petite maison dans la prairie. Il fallait que je me trouve un emploi pour enfin quitter cette fichue maison.

23 février 2010

Pour la seconde fois de ma vie, je me plais dans mon environnement de bureau. Les gens sont sympathiques, j'écris peu dans le journal, faute de temps. Pourtant, je n'aurais que du positif à transcrire ! Dès que je perds moindrement le contrôle, j'ai envie d'y gribouiller quelques notes, sinon c'est la panne totale. Je ne comprends pas pourquoi le négatif semble plus pertinent à écrire.

18 mars 2010

Mon remplacement est terminé. Rien en vue. Je relis de temps à autre le *Journal* de Franz Kafka.

5 avril 2010

Entrevue pour un poste gouvernemental, aux affaires étrangères. Agents de sécurité qui limitent les déplacements, présentation de deux pièces d'identité pour entrer dans le bâtiment (ils n'y vont pas à la légère !). L'un des gardes m'a escorté jusqu'à la réceptionniste, qui m'a salué sans entrain : « Votre entrevue est dans une vingtaine de minutes. » Le garde m'a dévisagé et a maugréé : « Vous êtes bien en avance. Pourquoi arriver aussi tôt ? » Je lui ai répondu avec arrogance que j'aime être à l'heure, des contretemps, ça peut arriver à tout le monde. Il m'a montré une série de petits fauteuils dans lesquels je « devais » m'asseoir. Je lui ai demandé « Vous croyez que je peux aller aux toilettes avant ? » il a ri, m'a pointé vaguement où aller. Je suis revenu cinq minutes plus tard, le garde m'attendait toujours, près des fauteuils : « Ah, le voilà votre contretemps ! » Je l'ai ignoré et j'en ai profité pour regarder la décoration, constituée de toiles de clowns tristes. Il doit y en avoir environ plus d'une demi-douzaine. C'est déprimant. On m'a appelé, j'ai croisé quelques gardes. Ils parlaient sans arrêt par walkie-talkie. Intrigué, je me suis demandé ce qui causait tant d'agitation, jusqu'à ce que qu'on m'appuie sur l'épaule : « Madame, vous avez laissé tombé votre foulard. » Je l'ai observé fixement, puis il a bredouillé des excuses de la longueur de ma barbichette. Je l'ai tout de même remercié de m'avoir rendu mon foulard. La responsable des ressources humaines qui est venue me chercher riait jaune. Nous

avons marché une cinquantaine de pas, puis un nouveau : « Une dame a échappé ses gants, une dame a échappé ses gants! » avant qu'on me saisisse par l'épaule. Du déjà vu, avant de dire à un garde penaud : « Oui, oui, merci, je sais que vous venez de le constater, je suis un homme, cessez de bredouiller, merci, non, c'est bon, merci pour mes gants. » Je n'avais même pas commencé à parler affaires que j'avais déjà envie de ficher le camp.

8 juin 2010

Entrevue pour un poste d'aide-gérant de boutique chez Tommy Hilfiger. Les dames qui m'ont interviewé me croyaient « surqualifié » pour l'emploi. On me l'a offert immédiatement, à condition que j'accepte le salaire minimum pendant trois mois. J'ai accepté, puis après y avoir réfléchi, j'ai conclu que ça ressemblait beaucoup trop à mon travail précédent de vendeur où l'on voulait me congédier si j'insistais pour obtenir une augmentation de salaire. Encore de l'exploitation en vue. Pourquoi ne pas m'offrir un salaire raisonnable ? Ça serait si simple. J'ai téléphoné à la responsable pour refuser son offre, prétendant qu'on m'offrait un meilleur salaire ailleurs.

12 juin 2010

J'aurais peut-être dû accepter l'emploi. Du moins jusqu'à ce que je trouve quelque chose de mieux.

22 juin 2010

Nouvel emploi pour la *Gazette du Canada*. De la mise en page, ça semble bien. Cette fois, on m'a convié à une entrevue et on m'a répété que le travail pour lequel on voulait m'embaucher était simple et répétitif. J'entrerai dans un système de traitement de texte les corrections signalées par les réviseurs. La gestionnaire m'a demandé une vingtaine de fois si ça pourrait me plaire. C'est de mauvais augure.

23 juin 2010

On m'a demandé de travailler le 24 juin. J'ai refusé, c'est la St-Jean, mais ce n'était pas vraiment une option : « En Ontario, ce n'est pas un jour férié. » Ça commence mal. Je ne pourrai aller à la pêche avec mon père, c'est décevant, on en parlait depuis longtemps.

24 juin 2010

Première journée ennuyante. La moitié du personnel était absent. Je me suis tourné les pouces une bonne partie de l'après-midi. Il n'y a qu'un ou deux réviseurs sur place. Ma gestionnaire m'a dit, quelques minutes avant que je parte : « Je crois bien que tu aurais pu rester à la maison aujourd'hui. » À la réception du bâtiment, des gens s'affairent à donner des « rosiers du Canada. » Beau cadeau pour fêter la Saint-Jean Baptiste ! Je l'ai pris tout de même, j'aime bien les rosiers, mais c'est insultant. Peu d'autobus pour le retour. J'ai dû attendre quarante-cinq minutes avant qu'une navette arrive, puis je me suis endormi pendant le trajet d'une heure et demie. En arrivant à la maison, j'étais amer. Nous avons fait un feu sur le bord du lac en soirée et des grillades. Ça m'a remonté le moral.

2 juillet 2010

Cela fait un an que tu es partie, ta présence me manque.

5 juillet 2010

Douleurs épisodiques au dos et au ventre. Je crois m'être coincé un nerf en frappant des balles de golf. Les bâtons étaient trop courts ou peut-être s'agit-il de ma maladresse habituelle – résultat probable d'un faux mouvement.

12 juillet 2010

J'ai relu les premières entrées du journal. J'étais seul. Bien seul. Depuis, j'ai repris contact avec quelques amis du cégep et du secondaire. On m'invite parfois à aller prendre un verre. Une amie m'a fait des avances timides, j'ai agi sèchement avec elle pour l'en dissuader. Je crains la vie en couple, tout comme la solitude. Position intenable, sans solution immédiate. Les stigmates laissés par F. ne sont pas encore guéris. Je dois lui pardonner.

15 juillet 2010

Impasse. Mon nouvel emploi ne me plaît pas. Je devrai trouver quelque chose de plus stimulant. Refus de travailler ailleurs comme commis – j'entends encore le bourdonnement de la photocopieuse Xerox lorsqu'on me parle de postes similaires et les remontrances de M..

17 juillet 2010

Toujours pas de réponse à propos de l'admission au Cégep. Toujours pas de promesse d'avenir.

19 juillet 2010

J'oublie souvent que je suis presque le plus jeune au bureau. Durant les pauses dîner, j'ai du mal tenir des conversations avec mes collègues. Je parle un peu avec les étudiants, je les envie. Ils font ce qui les passionne.

23 juillet 2010

Autorisé à quitter la *Gazette* pour une entrevue cette après-midi au Bureau du Conseil privé. Ma performance m'a paru des plus insignifiantes. J'étais peu enthousiaste avant de m'y rendre – il s'agit du même type d'emploi de réceptionniste que j'ai fait auparavant, avant que F. ne me quitte et la perspective de travailler pour les Conservateurs ne me plaît guère. Trois intervieweurs, tous assis en face de moi ; le *chief of staff* (son regard bleu clair me terrorisait), le sous-directeur (sec et nerveux) et la représentante des ressources humaines. Les deux hommes portaient un tailleur, l'un gris et l'autre d'un vert khaki. La femme était vêtue d'une jupe crayon noire et d'une blouse blanche. Tous trois étaient l'image même de la sobriété. J'ai lancé quelques blagues dont je ne me souviens plus, ils ont ri. Les trois ont épié mes gestes avec un vif intérêt et un sourire moqueur aux lèvres. Je ne sais ce qui les a amusé le plus entre mes manières excentriques ou mes blagues.

J'ai supposé que tout irait bien, mais on m'a posé la question. Celle qui, je crois, porte la poisse à tout le monde : « Que peux-tu nous apporter? » J'aurais aimé y répondre avec une moue faussement humble, tout en préparant ma prestation (une entrevue, c'est se donner en spectacle, non?) pour leur déclarer en quoi je suis le candidat idéal, l'incarnation même de la droiture, le Sancho Pansa de la bureaucratie, qui d'une loyauté infinie, demeure aux côtés de son Don Quichotte de patron dans ses moments de folie. La seule réponse qui a franchi mes lèvres fut un marmonnement, du genre : « M'vais tout faire pour vous nuire. » Il y a eu un silence inconfortable, le sous-directeur a gratté son crâne chauve, tandis que les autres prenaient des notes. Embarrassé, j'ai voulu m'expliquer, malgré mes réticences initiales pour l'emploi. J'ai dit : « C'est le stress qui parle, ne vous en faites pas. » L'un d'entre eux m'a répondu en souriant :

« D'accord, que voudrais-tu nous dire? » J'ai tenté de reformuler ma réponse, mais j'ai balbutié à nouveau : « J'aimerais vous dire que je vais tout faire pour vous nuire. »

C'est à ce moment que les trois ont écrit à une vitesse digne d'un record *Guinness*. Le contour de leurs crayons paraissait flou, c'était incroyable. J'ai mis ça encore sur le compte du stress. Les trois ont échangé de brefs regards décontenancés et ont murmuré : « As-tu d'autres questions... ah moi non... c'est bon... c'est bon... » Ils ont posé leur crayon puis ils se sont levés et m'ont dit : « Merci de votre temps ». Les deux hommes m'ont donné une poignée de main molle, écœurante. Celle de la femme a été d'une franchise et d'une fermeté que j'aurais apprécié dans un autre contexte. On m'a montré la porte en me disant que je recevrais bientôt des nouvelles de leur part.

28 juillet 2010

Moins d'une semaine depuis l'entrevue avec le Bureau du Conseil privé. Pas d'appels depuis, comme si tous les employeurs de la RCN se sont passé le mot... J'ai reçu une lettre qui m'a remercié de mon intérêt, mais qui avec « regret » désirait m'informer que ma candidature ne serait pas retenue. Ironiquement, c'est la réponse la plus rapide que j'aie obtenue pour un emploi. Il faut trois jours pour qu'une lettre quitte Ottawa et qu'elle se rende jusqu'à chez moi. On l'avait rédigée le soir même et me l'avait postée le lendemain matin.

4 août 2010

Rencontre avec ma superviseure. La qualité de mon travail laisse à désirer. Ma tête n'y est plus. J'ai besoin de faire quelque chose de plus stimulant que de retranscrire des corrections dans un fichier Word.

9 août 2010

Absences sporadiques au travail. Le trajet pour m'y rendre en autobus m'est intolérable. Des crampes au niveau du ventre et dans le dos me secouent violemment. Je ne crois pas pouvoir m'y rendre sans vomir ou subir des sueurs froides. Je devrais aller consulter un médecin.

22 août 2010

Journée surprenante. Courriel de la part de S. qui me demande si je suis disponible pour discuter. Je l'ai rencontrée en après-midi. Elle m'offre un emploi en tant qu'employé temporaire et non par agence. Je devrais doubler, peut-être même tripler mon ancien salaire! Je travaillerai de septembre jusqu'à mai, si le budget le permet. Je pourrai enfin faire des économies considérables. Je ne serai plus un adjoint, mais analyste. Mes propres cas, mes propres enquêtes. J'y croirai seulement lorsque j'aurai signé le contrat!

2011

10 mars 2011

C'est l'enfer. J'essaie de monter mon dossier pour ma demande d'admission à l'UQO. Ils me demandent de l'information pratiquement impossible à trouver, c'est-à-dire d'obtenir une confirmation d'emploi de mes anciens employeurs ainsi que mes fonctions. Je dois communiquer avec les ressources humaines d'une chaîne qui a fait faillite, d'environ quatre ou cinq ministères fédéraux, car mon agence de placement ne peut « confirmer » mes tâches. Certains ont accepté à cœur joie de m'aider, d'autres m'ont promis une réponse qui tarde à venir. Je n'ai plus beaucoup de temps avant la date limite. J'ai parfois du mal à m'endormir, tiraillé par la crainte ne pas réussir à temps.

J'ai délaissé l'écriture du journal, pendant presque un an. J'imagine que c'est par réflexe que j'ai dû le sortir aujourd'hui – il n'y a personne à la maison et je ressens le besoin de me défouler. Pourquoi ai-je cessé ? C'est venu naturellement, je crois. L'idée de remplir les pages du journal de mon quotidien m'apparaissait futile. Ce dernier prend tout mon temps libre sans m'apporter le moindre sentiment de repos. Il me faisait revivre ce que j'ai vécu, mais de manière plate et froide. Encore aujourd'hui, en y transcrivant mon quotidien, une voix qui n'est pas la mienne prétend ressentir ce que je ressens. Cette voix prend forme en moi et prétend tout savoir en se détachant du réel. Quelle hypocrisie ! Son calme et sa « distance » m'écoeurent. Elle me fait détacher de moi-même, c'est loin d'être intime. De l'autre, je sais que je me contredis, mais, c'est tout de même apaisant. Je me juge, plutôt que d'entendre les remontrances des autres, je discute avec moi-même (même si je m'énerve royalement) et lorsque je ressens de la culpabilité, je peux tout

raconter en boucle et observer les moiiiiiindres détails sans déranger personne. Comme maintenant.

30 septembre 2011

Je ferai de mon journal un aide-mémoire.

Changements importants – fin de l’emploi au Commissariat en mai 2011, chômage (encore !) puis un nouvel emploi depuis septembre 2011 en tant que vendeur de chaussures dans un magasin grande surface à temps partiel.

2012

23 mars 2012

Ma décision est prise, je vais quitter Gatineau. L’UQO n’offre pas de programme de littérature française. Me rendre jusqu’à Ottawa me ruinerait, tant en temps qu’en argent. J’ai envoyé plusieurs demandes d’admission. Deux à l’Université de Sherbrooke, l’une en droit et l’autre en littérature, idem pour l’Université Laval. Déménager seul à Montréal ne m’intéresse pas, c’est beaucoup trop grand pour un jeune homme qui n’y connaît personne.

19 avril 2012

Admis à l’Université Laval. J’attends une réponse de l’Université de Sherbrooke. Avant de prendre une décision, j’aimerais bien visiter les campus.

17 mai 2012

J’ai reçu un courriel m’avisant que je suis accepté à l’Université de Sherbrooke. Mes parents et mes frères sont heureux de la nouvelle, ils m’ont félicité. Il y a une journée porte ouverte ce samedi, soit après-demain. J’ai plus ou moins envie d’y aller, mon père a insisté pour qu’on y aille, même si je travaille au magasin le lendemain. Nous avons cherché toute la soirée des logements, question de voir ce que je serais capable de me payer et de faire des visites.

19 mai 2012

L'entrée du journal d'aujourd'hui est un peu particulière – un mélange entre mes observations et les impressions qu'elles m'ont laissées. Pour garder un peu de l'immédiateté du ressenti. Pour ne rien oublier et que ça semble plus vrai lorsque je la relirai.

Journée plutôt longue et riche en émotions. Mon père et moi avons fait un aller-retour Gatineau-Sherbrooke, ce qui représente sept heures de route. Ça a été plutôt simple pour s'y rendre, à l'exception des diverses sorties/changement d'autoroutes à Montréal. Au cours du trajet, j'ai remarqué des changements dans le paysage qui défile. Beaucoup plus de feuillus que par chez nous. De grands champs dans le coin de St-Jean. La fameuse route montagneuse qu'on m'a tant parlée s'est manifestée à partir de Granby. J'ai associé un peu n'importe quoi à chacun des noms de villes que l'on a croisées, pour m'en souvenir. Arrivés à la sortie Sherbrooke/Deauville, le GPS crie de manière incompréhensible ; mon père en profite pour se ranger dans la voie de décélération.

Mes premières impressions sont bonnes, il y a des arbres partout et ça fait mon bonheur. Je croyais que la ville serait comparable à Gatineau, mais c'est bien différent. Le premier commerce que nous croisons est un étrange *Sex shop* au toit défoncé qui me donne immédiatement l'envie de partir. Un peu plus loin, il y a d'autres commerces plus prometteurs. Des géants de l'automobile de luxe défilent, encore et encore des concessionnaires de voitures le long de la route. Je vois de beaux quartiers résidentiels cachés derrière, ça me donne un peu d'espoir. Impression absurde que les habitants de cette ville travaillent pour les fabricants de voitures et pour en acheter une nouvelle. Mon père interrompt mes réflexions, il me dit : « Ne t'en fait pas. Ce n'est pas ça Sherbrooke. Je suis déjà venu dans le coin. » La voix robotique du GPS nous suggère de tourner sur une autre autoroute, brise mes espoirs de voir ce que je crois être le centre-ville.

Cinq minutes plus tard, nous arrivons devant un grand campus. Un agent de sécurité nous indique où nous stationner, puis, nous marchons jusqu'au Centre culturel. Quelques exposants sympathiques, dont une dame enthousiaste des prêts et bourses qui m'informe que je suis éligible pour en recevoir, à mon grand bonheur. On annonce une visite guidée de la ville en autobus, ça

ne m'intéresse pas, je suis épuisé. Je désire partir, mais mon père insiste pour qu'on y aille : « Tu vas voir, ça va te montrer les environs. » Durant une heure, l'autobus nous trimbale de gauche à droite. La tournée commence dans un petit centre-ville, beaucoup plus chaleureux que celui d'Ottawa, puis l'organisatrice nous montre des logements étudiants et divers parcs. Elle nous explique que la ville est entourée de rivières, puis des faits divers (emplacement de pizzerias, où faire sa lessive, date de construction d'un établissement dont je ne me souviens plus le nom, etc.).

Bref détour par la Faculté des lettres au retour, puis nous quittons pour visiter un appartement. Il n'est pas bien loin, à cinq minutes de voiture de l'université. De vieux érables ou des pommiers aux feuilles roses accueillent les gens qui s'y aventurent. L'immeuble n'est pas particulièrement beau, mais il est d'une propreté remarquable. Le proprio arrive avec cinq minutes de retard, puis il nous fait monter au deuxième, où une jeune femme noire d'une vingtaine d'années nous a répondu. Il lui dit sèchement « On t'avait demandé de quitter, il y a une visite aujourd'hui. » Elle grimace, puis lui lance du même ton « J'ai jamais eu ton appel et j'irai nulle part. Donne-moi quelques minutes. » Le propriétaire grommelle quelque chose, se gratte la tête avec impatience. Nous n'échangeons pas le moindre mot en attendant. L'appartement est très grand et lumineux, mais la locataire n'a presque rien. Un divan et un petit téléviseur dans le salon, sinon un matelas posé directement sur le plancher et une minuscule table de chevet sur laquelle est placée une photo de sa famille. J'ai un peu de difficulté à visualiser ce que j'en ferais, côté ameublement. La jeune fille, pendant que je me casse la tête, attend avec son copain dans le salon que nous partions. En moins de cinq minutes, le proprio, avec ce que je crois être sa délicatesse habituelle, dit : « Vous allez le prendre? Sinon, j'ai deux autres visites cette après-midi, eux, ils vont le prendre c'est sûr. Ça reste jamais vide longtemps, ces appartements-là. »

Je regarde mon père, et, incertain, lui demande « Tu crois que je serai heureux ici? » Il hoche la tête avec un sourire rassurant. Une quinzaine de minutes plus tard, les papiers sont signés, nous sommes en route pour rentrer. Je suis silencieux, mes lèvres ont la lourdeur du plomb. Je regarde au loin, ne dit pas le moindre mot pendant une ou deux heures. Du moins jusqu'à ce que mon père fasse l'une de ses blagues habituelles pour me faire sourire. Je crois qu'il a dû le regretter ; une avalanche de mots, passant des critiques les plus acerbes aux remontrances les plus infondées l'ont enseveli. Il a essayé de prendre une bouffée d'air, de me calmer avec des « Ne t'en fais pas,

ça va aller. Tu vas... » que je n'ai cessé d'interrompre. Mes propos amers et ma rage n'ont cessé que lorsque nous sommes arrivés dans les environs de Montebello, une heure plus tard, lorsqu'il a pu finalement prendre la parole « Ne t'en fais pas. Nous allons te rendre visite, ta mère et moi. Ce n'est pas parce que tu pars à trois heures et demie de route que tu disparaîs de nos vies pour toujours. » Les larmes aux yeux et la gorge nouée, j'ai cessé de parler puis je lui ai souri. Le reste du trajet, nous avons ri et échangé des blagues. J'aimerais bien les noter, mais je les oublie toujours.

En rédigeant ces pages, je crois comprendre que je me reproche déjà de me séparer de ma famille avant même de l'avoir quittée. J'essaie de me convaincre que mon départ est nécessaire, je ne trouve rien de bien convaincant dans les : « Je dois cesser de stagner », « J'ai besoin de m'épanouir. » Mes proches m'aiment, pourquoi refuser cet amour, qui est la chose la plus pure qui soit? Cruelle ironie. J'ai tant rêvé de partir, de quitter l'univers des fonctionnaires, mais je ne le ferai qu'en laissant de côté ceux qui ont tout sacrifié pour répondre à mes besoins. Je nie tous leurs efforts, au revoir, *sayonnara*, *adios*, vous avez perdu tout votre temps, vos économies et vos rêves pour que je concrétise les miens. Je suis votre fils ingrat, celui qui prend la route et qui désire trouver le « bonheur » ailleurs. Peut-être ne le trouverais-je jamais et c'est entièrement de ma faute. En moi, il y a un être avide et égoïste, qui finira par se détruire. Une flamme qui se consume d'elle-même et qui brûle tout ce qui est beau jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien.

8 août 2012

Il semble que je n'aie plus le droit de peindre. Le propriétaire a menti, l'une des clauses du bail me l'interdit. Je lui ai téléphoné en après-midi pour lui en parler, refus catégorique de sa part. Quel mensonge, j'ai hurlé de rage. Les gens n'ont pas de parole, aucune intégrité. Le profit avant tout, loue-le ton appartement, mens-moi en pleine face. Seul, entouré de murs blancs, ce n'est pas bon – non, pas du tout. Trop neutre. Il me faut de la COULEUR. Un orange bien vibrant, un joli bleu électrisant pour la chambre. Pas de blanc. Absolument pas de blanc. Absence de créativité et ça, il m'en faut. Des accents, ce n'est pas suffisant. Sans couleur, j'étouffe... Il me faut cet ailleurs bien douillet pour tenir bon, un endroit qui est tout autant *moi* que le foyer familial. Un endroit qui suinte par tous ses pores ma personnalité. Mon père me promet qu'il va le convaincre.

S'il n'y parvient pas, je déchire mon bail jusqu'à ce que je n'en aie plus la force et j'en envoie les morceaux par poste prioritaire au proprio.

25 août 2012

Plus qu'un mois avant mon départ. Du moins, je ne saurais dire, la grève se poursuit indéfiniment. Mon frère, ma mère et mon père m'ont aidé à déménager. Une fois arrivés, mon père et moi nous nous sommes attaqués à la peinture, nous avons badigeonné les murs du salon d'un beau orange vif, nommé *Jus d'orange*. Il est un peu trop foncé pour en avoir la couleur, mais les noms ne sont jamais justes lorsqu'il s'agit de nommer une couleur de peinture commerciale. Ma mère a nettoyé l'infeste cuisinière incluse avec le logement, il a fallu deux heures pour la rendre salubre, puis elle a rangé des boîtes. V. a passé toute la journée à assembler mes nouveaux meubles. Nous espérions en finir aujourd'hui, mais nous avons manqué de temps. J'ai acheté trop d'effets pour une personne seule. J'ai dormi pour la première fois dans mon nouveau chez moi, sur le futon dans le salon. Il y faisait plutôt chaud, mais j'avais entrouvert les rideaux pour avoir une vue sur l'extérieur. Pas un bruit des voisins, le silence total. Je devrais m'y plaire.

14 septembre 2012

Ces dernières semaines à Gatineau sont mémorables. Je sors beaucoup, quitter Gatineau a augmenté ma popularité. Je suis tiraillé entre passer du temps avec mes amis ou ma famille. Ma mère me dit qu'elle est heureuse pour moi, mon père me fait des sourires pleins de sous-entendus. Je pourrais rester ici, laisser mes nouveaux meubles dans l'appartement et le sous-louer. Ça m'apportera peut-être même un revenu et je n'aurai plus à partir.

20 septembre 2012

Terrorisé à l'idée de partir. Je réponds que « j'ai hâte d'entreprendre de nouveaux défis. » lorsqu'on me demande si tout va bien. Mes parents voient à travers mon masque, me soutiennent.

22 septembre 2012

Première nuit. Je n'ai presque pas dormi. Les bruits de pas du voisin, je ne sais si c'est celui d'en haut ou d'à côté et les cris dans le corridor résonnent encore dans mon crâne. Les pleurs des

enfants m'empêchent de rattraper le sommeil qui me manque durant le jour. Toute possibilité de repos m'est révoquée.

23 septembre 2012

Quelques bouchées de céréales par jour me suffisent amplement. Dehors, une pluie intense laisse des sillons brunâtres qui se déversent dans les bouches d'égout. Tantôt, quand ce sera fini, j'irai peut-être chercher du lait.

24 septembre 2012

Je supporte mal la solitude.

25 septembre 2012

Depuis mon arrivée, je suis collé au divan. J'écoute des « comédies » pour me remonter le moral. Dès que mon humeur s'améliore, je tente de faire quelque chose, puis je recommence à pleurer.

26 septembre 2012

« J'ai vraiment blessé cruellement plusieurs personnes ici, par désespoir, car je voulais revenir au monde normal pour y vivre et pour aimer.¹⁷ » — Sylvia Plath, *Journaux*

27 septembre 2012

Si je ne prends garde, que je ne me ragaillardis pas, je crains de quitter avant même que commencent les cours. Fais preuve de force, tu te sentiras beaucoup moins seul. Essaie d'être bien avec toi-même.

28 septembre 2012

J'ai rêvé au chalet de mon enfance. Mon frère S. est debout, dans l'eau claire du lac. Il tend une ligne à pêche vers le large, tandis que des vaguelettes s'écrasent contre ses hanches. Sa canne s'est pliée en deux, sous l'effet d'un coup violent. Au loin, j'ai aperçu un immense brochet de la taille d'une baleine. Les crocs du poisson sortent de sa bouche et forment un rictus moqueur. La bataille semble perdue d'avance. J'ai voulu lui prêter main-forte, mais une falaise me séparait de

¹⁷ S. PLATH *Journaux 1950-1962*, Paris, traduction de C. Savinel, « Du monde entier », Gallimard, [1999] 2010, p. 155.

lui. La pente est trop escarpée pour que je descende et l'eau pas assez profonde pour que je m'y jette sans me blesser. Avec le peu de courage dont je me crois capable, j'ai commencé à descendre la falaise, mais le sol s'effritait sous mes pieds et je suis tombé un peu plus bas en m'écorchant les genoux. Je l'ai donc laissé seul mener son interminable combat.

Le ciel s'est rapidement obscurci, des nuages noirs pesants contrastaient avec l'aspect clair et limpide du lac. Dans ses profondeurs, je voyais d'autres formes sombres s'approcher de mon frère. Des ailerons ont fendu la surface du lac et se sont rapprochés de ses jambes, mais il n'en savait rien. Je lui ai crié « Sors de l'eau. Ils vont te mordre, sors! », mais il ne m'a pas entendu. Je n'ai pu que regarder ce qui se passait. Des bruits de pas m'ont surpris et une légère brise m'a fouetté le visage. Mon père s'est jeté du haut de la falaise pour lui prêter main-forte. Je lui ai crié de prendre garde, mais il a ignoré mes avertissements. Il a frappé dans l'eau près de mon frère pour disperser les requins, mais il n'en a qu'attiré d'autres. Les requins les ont encerclés, mais ne leur ont jamais fait de mal. Du sommet de mon talus, je n'ai jamais trouvé le courage d'aller les rejoindre.

1^{er} octobre 2012

Première journée d'école. J'ai rencontré des gens sympathiques, je leur ai parlé un peu, mais je n'ai pas osé socialiser (quelle stupidité de ma part). J'ai déjà oublié les titres de mes cours, ça commence bien. J'espère qu'après-demain je trouverai le courage de m'intégrer.

3 octobre 2012

J'ai fait (encore) tout le contraire de ce que j'avais en tête — je me suis assis au fond de la classe et je n'ai pas socialisé pas avant le cours. C'est l'une de ces grandes salles de classe avec des chaises de forme plus ou moins ronde qui s'encastrent sous les tables. Une femme dans la trentaine était assise au beau milieu de ma rangée, à trois bancs de moi. Une jeune femme, la vingtaine est venue la rejoindre. Elle est d'une grande beauté. De longs cheveux noirs, un sourire énigmatique, des yeux vifs. Elle se dandine sur sa chaise, tourne de gauche à droite par nervosité. Durant la pause, elle est venue me parler, puis nous sommes allés acheter nos livres ensemble. J'aime bien son énergie, c'est une femme passionnée par tout ce qu'elle entreprend. J'espère apprendre à la connaître un peu plus.

4 octobre 2012

A., la jeune femme aux cheveux noirs, s'est assise à côté de moi en début de cours. Elle m'a demandé maladroitement mon orientation sexuelle. Je n'ai pas réellement saisi pourquoi, puis à mon grand bonheur, j'ai compris que je dois lui plaire. Durant la pause, je suis allé chercher mes livres et mon recueil de notes pour le cours de littérature québécoise. A. est venue avec moi, a voulu se le procurer, mais ne savait pas que le centre de reprographie ne prenait que l'argent comptant. Je lui ai tendu un billet de 20 \$ pour qu'elle se l'achète. Radieuse, elle m'a remercié d'une voix douce. Le cours a repris, je l'ai regardée de temps à autre. Elle est si belle lorsqu'elle se concentre pour écrire ses notes. À la fin, je n'ai presque rien retenu. J'ai marché en direction de l'autobus, puis elle m'a hélé « On devrait sortir un de ces jours... questions que je te rembourse... », je lui ai demandé son numéro de téléphone. On s'est parlé un peu en soirée, nous sommes tous deux libres lundi. J'ai de la difficulté à croire qu'elle puisse s'intéresser à moi, je suis banal et maladroit dans mes remarques et mes agissements. Je n'ai rien d'exceptionnel, hormis mon sens de l'humour. Dès qu'elle s'en rendra compte, elle sera déçue par l'être creux qui se tient devant elle.

22 Novembre 2012

Difficulté de trouver un moment pour écrire dans le journal. Depuis notre première sortie, A. habite chez moi. Ce n'est pas trop clair, mais tout ce que je sais, c'est que nous formons un couple depuis plus d'un mois. J'imagine que c'est ça le coup de foudre, nous ne nous quittons pas d'une semelle et vivons notre passion intensément. De mauvais souvenirs de F. refont parfois surface, crainte plus ou moins distante qu'on me manipule pour me soutirer de l'argent. Je devrais tout simplement lui faire confiance et cesser de m'en faire. Nous voyageons beaucoup, elle me fait découvrir l'Estrie.

2013

12 janvier 2013

Hier, je me suis gratté le bras et une petite plaie s'est formée sur la surface de la peau. Je ne m'en suis pas soucié. Je suis arrivé vers 21 h 30 à la maison et me suis disputé avec A. Je travaille beaucoup trop. Lorsque je suis allé me changer, elle est venue s'excuser. Elle m'a regardé et a

pointé mon bras, apeurée : « Qu'est-ce qui se passe ? Tu as une veine rouge qui fait presque la moitié de la longueur de ton bras. » Je lui ai demandé de me laisser tranquille. Elle m'a saisi par l'épaule et m'a secoué : « Nous devons aller à l'hôpital. Immédiatement. » C'était peut-être grave, mais j'étais trop frustré pour sortir. J'ai essayé de trouver une explication logique : « Il y a probablement quelque chose qui est tombé sur mon bras, je me suis éclaté une veine, rien de plus. » Elle a insisté, et à court de patience je lui ai dit que si je mourais, j'aurais enfin la paix et que je n'aurais plus à travailler. J'ai dû lui promettre que si l'inflammation s'aggravait, nous irions à l'hôpital.

Une fois arrivés, nous n'avons pas attendu bien longtemps. L'infirmière a regardé mon bras, je lui ai demandé si c'était grave, elle ne m'a pas répondu. J'ai insisté, elle a évité mon regard et m'a dit « Le docteur vous en reparlera. » A. et moi ne nous parlions pas vraiment, elle s'est accotée sur mon épaule et je l'ai laissé faire. Je croyais, comme d'habitude, perdre mon temps dans une salle d'urgence à entendre les vomissements d'une jeune fille à deux rangées dernières de nous. La malade pleurait et criait de douleur. C'était horrible. Au bout de trois ou quatre minutes, l'urgentologue est arrivé. La rougeur se dirigeait droit vers le cœur et elle était située au niveau de l'épaule. Il m'a prescrit des antibiotiques, m'a donné « une dose d'urgence. » Je souffre de septicémie. A. lui a demandé si c'était mortel, il a dit sans ambages : « Oui, sans traitement toute septicémie est dangereuse. » Elle a grimacé, je n'ai aucune honte à lui accorder qu'elle a raison.

Des bactéries et des poussières quelconques se sont immiscées dans mon sang en un heureux mélange. Quelques heures plus tard et *Bingo!*, je suis le grand gagnant d'un passage à l'hôpital, tous frais payés par ma carte-soleil. Quelques légers problèmes depuis, les doses d'antibiotiques irritent l'intérieur du gros intestin (douleur en haut du nombril). Sans médicaments, la poussière d'une simple boîte en carton aurait causé ma mort. On oublie l'œuvre à venir qui littéralement brûle les veines.

16 mars 2013

A. s'endort parfois dans les cours. Je crains qu'elle ne soit plus motivée. Elle a envoyé une demande d'admission en technologie de l'architecture, au Séminaire. À ma grande frustration,

elle n'étudie presque plus pour les examens. Nous avons tous les deux le moral à plat. Elle mentionne souvent avoir des nausées, des maux de ventre. C'est probablement dû au stress.

Je ne sais pas si je vais changer de domaine. Pas de stage, peu d'offres d'assistantat de recherche. Si je ne peux vivre de ma vocation, peut-être ne suis-je pas au bon endroit. Travailler de vingt-cinq à trente heures par semaine au magasin ne me permet pas de me concentrer dans mes études. J'essuie déjà deux échecs, dans deux cours. À quoi bon continuer? Je n'ai que quelques jours pour abandonner sans être pénalisé.

Recherches bibliographiques de temps à autre pour mieux comprendre l'attrait irrésistible de mon journal.

20 Mars 2013

À 21 h, A. et moi avons acheté un test de grossesse. Elle a pensé y aller seule le lendemain, mais j'ai insisté pour l'accompagner. D'un air faussement brave, j'ai dit : « Si je suis le père, nous devrions peut-être y aller ensemble, non? » Arrivés à la pharmacie, nous avons erré avant d'être confrontés à des étagères remplies de boîtes presque identiques. Nous nous sommes questionnés longuement sur les produits, ce qui a donné lieu à des réponses plus ou moins logiques : « Crois-tu que celui-là est mieux ? – Non, c'est la marque maison, c'est moins fiable. – Mais c'est moins cher! » ou « On devrait peut-être prendre celui-là, il promet de le révéler presque instantanément. » Nous avons choisi l'une des marques vantées par son efficacité à la télé (c'est une promesse de fiabilité!). Par prudence, nous avons acheté le paquet « Écono » qui en contenait deux « On ne sait jamais... » Durant nos échanges à voix basse, une vieille dame et une commis nous observaient, visiblement heureuses pour nous.

C'est seulement lorsque nous sommes passés à la caisse que nous nous sommes trahis. Nous étions embarrassés. La caissière l'a plus ou moins compris, ses traits se sont durcis. Mon rictus angoissé a semblé suspect. Elle avait peut-être seulement envie de rentrer chez elle, je ne saurais dire. Dès notre arrivée, A. s'est dirigée vers la salle de bain, a ouvert précipitamment la boîte et a lu les instructions. J'ai essayé de lire par-dessus son épaule, mais elle n'a pas cessé de déplacer le feuillet à l'écriture minuscule avant de me dire : « Laisse-moi seule. » J'ai attendu tout près,

accoté sur le garde-robe près de la porte. L'horloge du salon, qui compte bruyamment les secondes, a presque connu un sort funeste. « Tout va bien? »

— Oui. Donne-moi encore deux minutes. »

Elle a ouvert peu après, m'a tendu un objet bleu et blanc en murmurant : « C'est ce que je craignais. Ne touche surtout pas le bout, c'est plein d'urine. » Le test affichait une forme de croix, il était donc positif. Nous nous en étions déjà parlé. Juste comme ça, si un jour, ça arrivait. Les études avant tout, il fallait avoir une maison, etc. D'un point de vue égoïste, je suis heureux que nous soyons sur la même longueur d'onde... Je ne m'étais pas rendu si loin, je n'avais pas passé à travers tant d'obstacles pour reprendre mes études et les laisser tomber au bout de trois mois. Je viens tout juste de commencer mon baccalauréat, je ne peux pas être père. De mon côté, l'avortement, c'était non négociable. Il fallait absolument mettre terme à la grossesse, mais ce n'était ni mon corps, ni ma décision. J'ai regardé A. droit dans les yeux et je lui ai dit « Veux-tu le garder? Si oui, je recommencerais à travailler au bureau, mais on devra déménager à Gatineau. On aurait plus d'argent, on s'en tirerait mieux là-bas. Ici il n'y a pas vraiment d'emplois pour quelqu'un comme moi. » Elle m'a serré dans ses bras en pleurant et m'a chuchoté d'une voix brisée « Ne t'en fais pas. Je n'en veux pas non plus. »

21 mars 2013

Pendant qu'A. vérifie les options qui s'offrent à nous (pilule abortive, avortement, etc.), j'en profite pour me recueillir. Des émotions contradictoires me submergent. Si nous choisissons l'avortement, pourquoi un être (est-ce déjà un être?) devrait-il souffrir de nos actes? Nous priorisons notre bien-être avant celui d'un enfant qui n'a jamais demandé à naître. Nous vivons dans un modeste trois et demie, dans un quartier plus ou moins fréquentable, est-ce vraiment l'univers dans lequel nous aimerions élever notre futur fils ou notre future fille? Nous sommes tous deux étudiants, on m'a répété sans cesse au bureau : « Mon vieux, il va te falloir plus qu'un secondaire si tu ne veux pas être commis toute ta vie... » Nous pouvons faire mieux. Beaucoup mieux.

A. m'a aussi fait promettre d'en parler à personne, de me taire jusqu'à ce que tout soit résolu. Je respecterai son choix – c'est elle qui porte le fœtus.

22 mars 2013

Il semble, après une saga téléphonique, que le *Centre de planning* soit le lieu qui pourrait nous aider. A. a en premier lieu tenté de les joindre une bonne dizaine de fois, mais personne n'a répondu à nos appels et il n'y a pas de boîte vocale pour laisser un message. Après ses essais infructueux, nous avons joint l'hôpital, qui nous a fourni le numéro de *SOS Grossesse*, qui, pour sa part, nous a redirigés à nouveau vers le *Centre*, qui a, ironiquement répondu au premier essai. Tant de recherches inutiles. La réceptionniste nous a indiqué qu'une infirmière nous rappellerait d'ici quelques jours, question d'évaluer nos « besoins. »

Je suis allé travailler, même si le cœur n'y était pas. Quelques collègues m'ont dit que j'avais l'air malade, j'ai répondu que j'avais un mauvais rhume et ils se sont tous éloignés de moi, comme si j'étais un pestiféré.

21 mars 2013

A. semble heureuse. Elle me parle un peu de ce à quoi ressemblerait notre vie avec un enfant, affirme que je ferais un bon père, puis s'empresse de mentionner qu'elle ne désire pas le garder, que ce n'est pas notre choix. Ce genre de mise en situation est blessante et ne fait qu'accentuer mon sentiment de culpabilité. Parfois, un tourbillon de pensées noires m'assaille, beaucoup de « Et si nous avions été plus prudents » malgré le fait que nous l'avions été, d'innombrables : « Tu devrais assumer les conséquences de tes propres gestes », « Deviens un pourvoyeur, soit un vrai homme. » et j'en passe. J'aiguise mes propres griffes pour m'écorcher, pour voir si derrière toute cette peau il y a un semblant d'être humain qui subsiste. Seul, à demi ratatiné au fond de mon bain, j'éclate en sanglots une quinzaine de minutes, puis me ressaisis pour qu'A. ne puisse douter de ma force.

23 mars 2013

Volonté de disparaître au loin et de demeurer dans l'anonymat pour le reste de mes jours, mais je me connais bien. L'intégrité avant tout – si je n'ai plus la force de me regarder dans un miroir, à

quoi bon vivre comme un lâche ? Je dois me ressaisir – je n’ai jamais fui et jamais ne fuirai. Sinon, il ne reste que la douce possibilité de mettre fin à mes jours. Ça serait beaucoup plus simple, A., avec l’argent récolté, vivrait près de l’enfant sans soucis. Bref, j’extrapole, et les choses prennent une tournure carnavalesque. Ma tête aime planter des dagues ici et là dans les zones les plus sensibles de ma conscience, après je n’en deviens que plus fort. Vive la catharsis.

25 mars 2013

Promenade au parc Jacques-Cartier. Les cris d’aigle de la sonnerie du téléphone de A. nous ont tirés d’une conversation insouciant. C’était l’infirmière du Centre de planning. Long interrogatoire sur ses motivations, besoins, etc. Nous avons presque couvert le tiers du tour du lac pendant l’appel. J’étais curieux de savoir ce qui se passait, entre les « Oui, je connais le père », « Depuis environ quatre ou cinq semaines », « Non, nous ne voulons pas de cet enfant. », « Mon numéro d’assurance-maladie est le... » A. m’a expliqué qu’on voulait la rencontrer le 28 mars vers onze heures, question de parler avec elle de sa décision. Je lui ai demandé si je pouvais l’accompagner, mais il semble que ce soit impossible : « L’infirmière veut me parler seule, elle dit que c’est pour s’assurer que c’est réellement mon choix de le garder ou non. » Elle a marqué une pause, puis a pensé à autre chose : « Ah, juste comme ça, nous devons faire renouveler ma carte, j’ai pu voir qu’elle est expirée en donnant mon numéro. » Je suis déçu, mais A. m’a promis de tout me raconter dans le moindre détail. La colère m’empêche de trouver le sommeil. J’aimerais prendre part aux discussions, qu’on considère le moins mon opinion, même si je n’ai pas le dernier mot. On me laisse dans la brume. Je veux soutenir ma femme, la rassurer, mais je ne sais même pas ce que nous allons affronter. Je ne suis qu’un accessoire, un distributeur de sperme sans sentiment, qui devra attendre comme la machine inanimée qu’il est tandis que les grandes personnes discutent ensemble.

26 mars 2013

Faute de documentation nécessaire, le CLSC a refusé d’autoriser notre demande de renouvellement de carte. L’ancienne ne suffit pas, et le permis de conduire non plus. Nous devons donc y retourner demain. Une avant-midi de perdue. Un cours de manqué (il n’en reste plus qu’un autre avant l’examen de linguistique!). Comme si nous avions besoin de problèmes

additionnels. Plus qu'un mois avant la fin de session et nous ne lisons absolument rien. P. m'a promis de m'envoyer ses notes pour le cours de ce matin, j'espère qu'elles sont complètes.

27 mars 2013

Nous nous sommes présentés au Palais de justice pour obtenir une attestation d'identité. J'ai dû jurer connaître A. (non Monsieur le Greffier, cette jeune femme porte mon enfant, mais je ne la connais pas!). L'employée du CLSC, une dame plutôt âgée, un peu lente et débordée de travail, était sympathique. Elle nous a indiqué qu'il faut attendre quelques minutes avant de recevoir l'approbation nécessaire et qu'elle nous aviserait dès qu'elle obtiendrait la réponse. Une heure d'attente, toujours pas de nouvelles. A., enragée, est allée la consulter, lui a demandé si elle avait reçu l'attestation et si oui, depuis combien de temps. La réceptionniste a vérifié attentivement le fac-similé et dit « Je l'ai depuis au moins une quinzaine de minutes. » J'ai murmuré à A. de se calmer, croyant notre calvaire fini, mais la vieille dame m'a interrompu : « Vous devriez recevoir votre carte par la poste d'ici un mois. » Montée de colère de A. qui s'est exprimée plus ou moins bien, puis l'employée nous a expliqué calmement que le CLSC n'était pas le lieu pour obtenir le document que nous désirions, il fallait en faire la demande au CHUS.

Les chaises de l'hôpital sont tout aussi confortables que celles de la petite clinique. Une autre heure de perdue, puis nous nous sommes entretenus avec une autre réceptionniste qui a de nouveau douté de l'urgence de nos besoins, du moins jusqu'à ce que A. ait prononcé : « C'est pour un avortement. » Au même moment, une dame est intervenue : « Madame, c'est long, croyez-vous que je vais passer bien... » à laquelle, la répartitrice a répondu du tac au tac « Allez-vous asseoir. C'est une conversation privée. » Quelle employée fantastique! En cinq minutes, tout a été réglé et nous avons quitté pour nous rendre à la maison. Il ne reste qu'une immense fatigue, mais tout est en ordre. Nous pourrions bientôt passer à autre chose, d'ici une semaine ou deux.

28 mars 2013

Au *Centre de planning*, une grande paroi à double vitrage sépare la réception d'une salle d'attente à l'allure austère. La secrétaire attend patiemment de l'autre côté, du moins lorsqu'elle y est. A. a désiré lui parler, a tiré sur la lourde porte pour se rendre à son bureau, mais elle est verrouillée. Une voix sortie des haut-parleurs lui a dit : « Veuillez prendre un numéro. Je suis à

vous dans quelques instants. » Dix minutes après, A. m'a laissé seul dans la salle d'attente. Quelques hommes attendaient tout comme moi en écoutant l'un des nombreux reportages de la *BBC Earth*. J'ai regardé des ours chasser le saumon, puis le documentaire en est venu à parler de leurs habitudes de reproduction et de leurs aptitudes parentales. J'ai trouvé que c'était déplacé et j'ai cessé d'écouter. Toute cette attente m'a inquiété, j'étais curieux de savoir tout ce qui se disait de l'autre côté. A. est revenue une quinzaine de minutes plus tard, l'infirmière lui a expliqué brièvement les procédures et lui a montré une échographie de l'enfant. Elle ne se souvient plus très bien si elle a entendu ou non le cœur du fœtus battre. Elle m'a parlé de tout cela en fumant une cigarette, dans le stationnement, près de la voiture. Il a plu faiblement, je l'ai enlacée et je lui ai murmuré des paroles apaisantes, entre deux soupirs et un nuage de fumée.

29 mars 2013

Parfois, elle se laisse séduire par l'idée de garder l'enfant. J'ai acheté un billet de loterie, elle m'a fait promettre que si je gagnais le gros lot que nous abandonnerions l'avortement.

30 mars 2013

A., depuis quelques jours, éprouve des nausées lorsqu'elle fume la cigarette. Je lui dis qu'elle devrait cesser pour ne pas faire souffrir le fœtus/l'enfant davantage. Elle me répond de manière assez sèche « Si j'arrêtais, c'est parce que je voudrais le garder. Je n'ai pas envie de m'y attacher. » A., par moments, est épouvantée par le fait qu'une vie est présente en elle et ressent un urgent besoin de s'en débarrasser et, à d'autres moments, rêve de la possibilité de la chérir. Des pulsions « protectrices », illogiques font parfois surface en moi. Un feu me consume de l'intérieur, je brûle contre tout ce qui leur serait néfaste à elle et à l'enfant. C'est insensé, mais je me projetterais devant un camion sans hésiter pour les protéger. Dès que je suis seul, je me déchire à coup de remords, de désespoir et de couardise. Je pleure en silence malgré une impulsion de crier ma rage. Je suis secoué de spasmes, puis une logique froide et distante me dicte que ce n'est tout simplement pas le moment. Je n'ai jamais rien ressenti de tel.

30 mars 2013 — suite

Culpabilité. S'agit-il de notre décision? Lorsque j'ai des doutes, je la regarde et je le lui demande. Sa réponse demeure la même : « Souviens-toi, nous en avons parlé, tu le sais. Faisons ce que nous nous étions promis. » Elle est beaucoup plus forte que moi. Je dois m'en inspirer.

31 mars 2013

Long week-end en compagnie de ma famille. J'ai insisté pour obtenir quatre jours de congé, il faut me reposer. A. aime bien aller chez mes parents, malgré le trois heures et demi du trajet. Ils ont une jolie maison en campagne, sur le bord de l'eau. C'est paisible. On fête l'anniversaire de ma mère ce week-end. J'ai décidé d'éviter de parler de l'avortement, j'aimerais éviter toute lourdeur pour garder une ambiance festive. Ce sont des moments si précieux, je ne voudrais pas les gâcher. Ma mère est heureuse de nous voir, mais elle se doute de quelque chose. Elle m'a pris à part, m'a dit : « Tu es sûr que tout va bien? Il semble y avoir quelque chose qui cloche avec toi... » J'ai nié et j'ai affirmé que le travail en était la source. Elle m'a souri tristement et m'a dit : « Pense à toi de temps en temps, repose-toi, mon loup... » En après-midi, je me suis assis au bout du quai et j'ai joué de la pointe des pieds dans le lac. Mon père est venu me rejoindre peu après. En un craquement de dos, il s'est étendu à mes côtés pour regarder les nuages défiler. Je me suis aussi allongé, puis je lui ai pointé ceux qui m'ont semblé les plus excentriques. Les rayons de soleil m'ont ébloui et j'ai fermé les yeux, sombrant dans un sommeil sans rêves ponctué par la douceur des chants d'oiseaux.

1^{er} avril 2013

Retour à la maison. Les mois passent, mais je suis tout aussi malheureux de partir. Tant de ces moments précieux sont perdus. Je suis le fils ingrat, parti au loin, qui n'a jamais appris à se satisfaire de ce qu'on lui offrait. Mes parents savent malgré tout aimer et soutenir inconditionnellement l'être avare que je suis. Ils m'ont tant donné, ils ont tout fait pour que je sois heureux, souvent à leur détriment. Autant de bienveillance, c'est impossible.

2 avril 2013

Annonce de la nouvelle à ma belle-mère. Elle comprend notre choix, pleure, car elle appréhende l'enfer que sa fille vivra, mais elle est aussi chagrinée par la mort du fœtus : « Vous savez, il y en

a beaucoup de couples qui essaient d'en avoir des enfants... » Puis elle a pleuré de nouveau, en pensant à sa collègue de travail infertile : « C'est dommage, on pourrait tellement en prendre soin de ce bébé-là... Il y a du monde qui en veut et qui ne peut pas en avoir. » Elle a regardé A. et lui a dit « C'est tout de même la meilleure décision à prendre, chouchoune. » A. l'enlace, de mon côté, je demeure silencieux et laisse mère et fille parler ensemble. Le frère de A. fait quelques interventions, de temps à autre. Les discussions sont assez longues, A. s'empresse de mentionner que je suis chagriné, pour m'intégrer. Après un certain temps, son frère me demande « Tu le prends bien? » je lui ai répondu d'un ton ferme : « Oui, ça va. » et rien de plus. J'ai parlé un peu du fait que je suis exclu des procédures. Sa mère m'a regardé, et a dit : « Ils veulent s'assurer qu'elle prend la bonne décision, c'est tout. ». Ce à quoi A. a répondu immédiatement « La bonne décision, ça se prend à deux maman. »

2 avril 2013 — suite

Avec un emploi à temps plein, je ferai vivre A. et le bébé. J'assurerai un rôle de pourvoyeur. L'avortement sera évitable et A. n'aura pas à souffrir de ma lâcheté. Je suis lâche, car je refuse de tout laisser tomber pour le petit être qui grandit en elle. Je pourrais nous permettre de subsister, mais c'est une option qui me paraît imposée. Imposée par ma nature, mon sexe. C'est la cause même de ce qui me hante, de cette culpabilité incessante. Je dois parvenir à m'en affranchir.

3 avril 2013

Je me réveille à demi et observe les larmes qui coulent sur son visage. Elle ne parvient pas à trouver le sommeil, elle est hantée par le poids de ses songes. Son regard ne me quitte pas, comme si je pouvais y faire quelque chose. Je l'enlace, lui dit : « Ne t'en fais pas mon amour, tout va bien se passer. » Elle sanglote puis, au bout d'une quinzaine de minutes, elle s'endort contre moi.

4 avril 2013

Nous sommes arrivés un peu à l'avance à la clinique. A. a pris un numéro, pour réduire le temps d'attente. Une infirmière nous a installés dans une salle où de longs murs de rideaux blancs entouraient ce qui ressemble à un lit d'hôpital. Les murmures diffus des couples brisaient le silence. Je me suis assis sur une petite chaise à demi recouverte par les longs pans de tissu, ma

tête devait faire une bosse dans le mur de la chambre voisine. L'infirmière est passée et nous a remis une jaquette et un sac, sur lequel était écrit « *Patients belongings/Biens du patient* », qui m'a rappelé étrangement celui qu'on nous a remis lors du décès de ma grand-mère. A. l'a enfilée prestement, puis j'ai noué les cordes. L'infirmière lui a demandé de s'allonger sur le lit pour qu'elle puisse mesurer ses signes vitaux. Elle nous a expliqué assez brièvement la procédure, s'est dite heureuse que je sois présent, je ne comprenais pas trop pourquoi. Pour passer le temps, A. et moi avons fait des blagues, ri comme des enfants en jouant avec tout ce qui nous tombait sous la main, dont un gros élastique chirurgical. J'imagine que le rire est le meilleur remède contre l'anxiété. Bref, l'infirmière était arrivée et a poussé le lit jusqu'à une petite salle d'opération. L'aménagement est assez particulier, on a cru bon poser une « corde à linge » au plafond sur laquelle des pinces retiennent des condoms. Elle a placé A. de manière à centrer son lit/civière avec une affiche de chatons qui gambadent dans un champ. Par absurdité ou par nervosité, nous n'avons pas pu nous empêcher de rire.

La docteure s'est présentée, sourire aux lèvres devant un « joli petit couple bien décidé. » Tout comme l'infirmière, elle a mentionné qu'elle était *particulièrement* heureuse de me voir. Elle m'a pointé du doigt et m'a dit : « Je vais avoir besoin de toi, tu devras lui parler tout au long de la procédure. Ce sera moins douloureux pour elle. » J'ai souri timidement et je n'ai pas pu m'empêcher de lui répondre « Si je n'ai plus rien à dire ? »

– Tu parleras tout de même. Dis n'importe quoi. Tu vas lui éviter de souffrir. »

J'ai rapidement perdu le fil au bout de deux ou trois minutes. Mes propos sont demeurés cohérents malgré la chute de pression qu'a indiqué le moniteur de fréquence cardiaque, mais j'ai cessé de parler quand la main de A., sous l'effet de la douleur, a commencé à écraser la mienne. La docteure a levé la tête de l'entrejambe de ma petite amie, et m'a dit « Parle. Parle-lui de votre fin de semaine, parle-lui de ce que tu veux, mais parle. » Nous sommes plutôt sédentaires, j'ai rapidement épuisé le sujet. A. m'a reproché dans un demi-sommeil « Arrête de parler de n'importe quoi, tu le sais bien qu'on ne fait presque rien. » La médecin lui a posé quelques questions à propos de ses études, A. lui a répondu à contrecœur, puis a commencé à parler de chats, qu'elle les aime, mais qu'elle ne comprend toujours pas pourquoi il y en a une affiche au

plafond. La docteure lui a répondu « C'est pour te faire parler. » A. rit un peu, puis elle a serré fortement ma main. L'infirmière a amené un tube, puis la docteure m'a dit « Parle maintenant. Il faut que tu parles. » Je me suis détourné, la vue du sang de A. sur ses gants et sur la jaquette m'a fendu le cœur. Durant l'avortement, A. ne m'a pas quitté des yeux, demi-sourire aux lèvres, en murmurant « Je t'aime », mots qui se sont transformés en rictus de douleur épisodiques. Je l'ai embrassée sur le front lorsque j'ai été incapable de dissimuler ma tristesse. J'avais et j'ai toujours honte d'être un homme, d'être emprisonné dans mon propre corps faible et lâche qui ne peut partager sa souffrance.

L'avortement terminé, nous sommes retournés dans notre « chambre. » Les moniteurs de fréquence cardiaque et les pleurs des couples ont meublé le silence. Épuisés, nous nous sommes endormis. Le crissement des rideaux nous a réveillés, la docteure en a profité pour nous annoncer tout bonnement : « Vous semblez bien, vous pouvez partir. Prenez un rendez-vous avec un gynéco, vous avez une masse, il faudra vérifier si c'est grave. Ça arrive durant la grossesse. » Nous n'avons pas eu trop de mal à trouver le sommeil une fois arrivés à la maison, mais je me suis réveillé au beau milieu de la nuit, avec une profonde sensation de vide qui ne disparaissait pas.

5 avril 2013

J'ai téléphoné à mes parents aujourd'hui pour les informer de l'avortement. Ils ont été surpris de mon mutisme. Habituellement, je leur confie tout. Je leur ai expliqué que j'ai désiré les protéger, leur éviter des soucis additionnels. Sans y penser, j'ai agi de la même manière qu'ils l'ont toujours fait avec moi. Ils se sont enquis de mes états d'âme, je leur ai confié ma frustration du fait qu'on m'a écarté de tout ce qui a eu un lien avec l'avortement, de ma culpabilité face à une telle décision. Ils m'ont immédiatement rassuré : « Vous avez fait ce que vous désiriez, ne t'en fais pas. C'est votre choix et ça l'a toujours été. Cesse de t'en vouloir. » Ils ont raison; nous avons fait exactement ce que nous désirions, mais j'en souffre. A. ne cesse de dormir et je ne sais à qui confier mes inquiétudes. Je hais mon corps, sans lui, rien de tout cela ne se serait produit.

6 avril 2013

Longues dissertations à venir. Peu de sommeil. Vide. Je vis comme si l'on m'a arraché quelque chose de précieux au fond de mon âme depuis deux ou trois jours. J'écris à propos de tout et de rien, mes propos sont aléatoires et elliptiques. Ça promet.

7 avril 2013

Je me souviens que peu avant notre départ l'infirmière avait souligné que peu importait ce qui se passait, du soutien était disponible pour A., avant de me remettre une pile de brochures. Elle n'a pas eu besoin de nous en dire plus, nous comprenions ce qu'elle voulait insinuer : « Si jamais la peine de t'être fait extirper l'enfant qui vivait au plus profond de toi devient intenable, appelle-nous... », « Au cas où que ton copain ou tes proches ne seraient pas là pour te soutenir, sache qu'il y a des gens sensibles qui t'écouteront... » Moi, on m'a oublié. Vis tes émotions de ton côté et ne dérange personne. Ils n'ont même pas consigné mon nom par écrit. Je suis le père anonyme d'un enfant qui ne pourra naître. L'infirmière ne peut savoir que derrière chaque nausée de A., je lui ai murmuré des mots réconfortants au creux de l'oreille. Elle ne sait pas que, secrètement, j'ai toujours tenté de les protéger contre ce qui pourrait leur faire du mal. J'ai été un chien de garde à temps plein qui a grogné et qui a montré les dents contre tout ce qui semblait menaçant. Maintenant, je bous et n'ai que le vide du silence pour me soutenir. Sinon je risque de devenir un fardeau pour A., qui n'a pas besoin de ça.

10 avril 2013

Si nous avons eu plus de trois mois de vie commune, une carrière commencée et nos études terminées, aurions-nous gardé l'enfant? La réponse serait la même. Je n'en ai jamais désiré, mais quelque chose a résonné au fond de moi, les échos de l'homme protecteur que j'étais sont toujours présents. Être père, c'est un grand sacrifice de soi que je ne suis pas prêt à faire. Je ne saurai jamais être aussi bon que mes parents l'ont été avec moi. De toute façon, pourquoi devrais-je me justifier, ressentir de la culpabilité devant un choix qui n'appartient qu'à A. et moi? La vie qui prenait forme au sein d'elle m'a donné envie de partager le meilleur de moi-même et ça, je sais que c'est impossible en étant aux études. Je ne pourrais lui fournir tout ce dont il/elle aurait besoin, ni l'élever en sachant que j'ai tout abandonné, à long terme. Je crois bien que je lui en

voudrais. Les emplois de commis de bureau, c'était l'enfer. Je n'y retournerai jamais. Je préférerais mourir plutôt que de laisser mon âme disparaître à petit feu.

15 avril 2013

A. ne cesse de me dire à quel point elle est heureuse, qu'elle ne ressent aucune culpabilité, que c'est comme si l'avortement ne s'était jamais produit. Elle me le répète deux à trois fois par jour depuis le début de la semaine – elle tente probablement de s'en convaincre. Nous évitons généralement le sujet, il m'est difficile de savoir comment elle va. Nous devrions prendre le temps d'en parler. De mon côté, je ressens un vide et un désespoir d'être plus dramatiques que lorsque j'étais sans emploi ou au bureau. Un immense vide que rien ne peut remplir, une remise en question de soi incessante. La douleur de A. doit ressembler à la mienne, mais elle doit aussi en souffrir physiquement. L'enfant vivait en elle. Je compatis, j'aimerais qu'elle partage avec moi sa souffrance.

17 avril 2013

Au travail, une cliente magasinait avec son poupon. Il m'a regardé de ses grands yeux bleus, un immense sourire illuminait ses traits. J'ai presque pleuré, je suis allé m'asseoir un moment pour reprendre mes esprits dans l'arrière-boutique. L'un de mes collègues m'a demandé si j'allais bien, je lui ai répondu que je me suis étouffé avec ma propre bave. On a bien ri et on ne s'en est pas reparlé.

18 avril 2013

Lecture des *Pensées sur la mort* de Sponville, volonté d'y retrouver un quelconque apaisement.
« *Si vis vitam, para mortem*. Si tu veux pouvoir accepter la vie, sois prêt à accepter la mort.¹⁸ »

22 avril 2013

Comme chaque année depuis mon départ de Gatineau, je n'ai pu visiter mon frère S. pour son anniversaire. Je suis débordé par le travail et la fin de session. Une fois de plus, je brille par mon absence. Il me dit que je dois prioriser mes études, mais je ne peux chasser ma culpabilité. Je déçois les êtres que j'aime.

¹⁸ A. COMTE-SPONVILLE. *Pensées sur la mort*, Paris, Librairie Vuibert, octobre 2012, p. 14.

3 mai 2013

Une dame à l'allure étrange ne m'a pas quitté du regard au travail. Je faisais un peu de ménage sur les tables de chaussures à l'entrée quand elle s'est approchée de moi. Elle était habillée sans grande recherche, un blazer en tweed vieillot avec une paire de jeans. Je lui ai dit : « Bonjour », par courtoisie, pour chasser le trouble que me faisait ressentir l'intensité de son regard. Elle a souri de manière étrange, tout en continuant à me fixer, sans trop regarder où elle allait. Sans raison apparente, elle m'a dit d'une voix sourde : « En as-tu un bébé? Non, t'en as pas de bébé! Moi non plus j'en ai pas de bébé, on n'en a pas de bébés! » puis, elle a crié : « NON T'EN AS PAS DE BÉBÉS, T'EN AURAS JAMAIS DE BÉBÉS! » avant de partir en gesticulant, les bras battant dans les airs. J'ai combattu l'envie de pleurer, d'une manière ou d'une autre, je me suis demandé comment elle pouvait être au courant qu'A. avait eu un avortement. Peut-être avait-elle réellement perçu quelque chose en moi, une quelconque boue qui me recouvre. Je suis allé consulter l'une de mes collègues et lui ai expliqué l'événement, parlant du fait que j'étais blessé par la violence de ses propos et je n'ai pas mentionné l'avortement lui-même. Elle m'a dit, sans se casser la tête : « Ne t'en fais pas, elle me l'a fait l'autre jour. Elle le fait à tout le monde. » J'ai balbutié un bref merci et je me suis dirigé vers mon département.

12 mai 2013

C'est la fête des Mères. A. me suggère en riant que je devrais lui acheter un cadeau et lui souhaiter bonne fête. J'ai esquissé un faible sourire et n'ai rien dit. Nous nous sommes promenés au lac des Nations en après-midi, puis nous avons fêté sa mère en soirée. J'ai parlé brièvement avec la mienne, elle va bien et a très hâte que nous lui rendions visite. Encore de la culpabilité, trop de travail et trop peu de jours de vacances pour visiter ma propre mère.

18 mai 2013

Depuis l'avortement, il me semble que les regards doux des enfants que je croise un peu partout ne me quittent plus. Ils posent leurs yeux dénués de jugement sur moi. Je ne saurais dire s'ils sont la représentation vivante de mes regrets, mais leurs regards me pèsent.

25 mai 2013

On a célébré mon anniversaire aujourd'hui. J'ai été choyé par la visite de mes parents, de mon frère V. et de sa femme. Ils ont fait trois heures et demie de route pour venir me voir, j'en suis très heureux. On m'a sorti au restaurant, j'ai reçu des cadeaux fabuleux de la part de A. et de toute la famille, mais c'est surtout leur présence qui m'a comblé.

10 juin 2013

Tout comme Sylvia Plath, je ressens le besoin de créer des nouveaux « moi. » Peut-être me permettront-ils de mieux me comprendre. Je devrais essayer d'intégrer un peu plus de moi-même dans ma propre fiction. La catharsis pourrait m'aider à passer au travers, peut-être même de me débarrasser de ma culpabilité (est-ce réellement ce que je ressens ? est-ce un deuil ? ou tout simplement une angoisse de vivre ? Je ne saurais dire).

Tentative d'autofiction – *L'accident*

« On était particulièrement fauchés, on avait juste assez pour se procurer le nécessaire afin que le bébé puisse venir au monde, mais il manquait encore quelques petites choses. Ma femme avait eu la brillante idée d'aller faire un tour aux *Promenades*, pour profiter des soldes. Il nous fallait impérativement un siège d'enfant pour la voiture et des pots de plastique pour congeler des compotes. Amélia était angoissée à l'idée d'aller magasiner, elle voulait y aller, mais elle ne pouvait s'empêcher de se plaindre à propos de tout. Je mettais cela sur le compte de la température étouffante à l'intérieur de la voiture. “Tu ne conduis pas un peu trop vite?” qu'elle me disait, mais je l'écoutais plus ou moins ou je l'ignorais (je m'en souviens plus, l'un ou l'autre est possible). Je dépassais la limite de vitesse de dix kilomètres à l'heure – non, monsieur l'agent, ce n'est pas un accident causé par la vitesse – comme vous l'avez vu, j'avais aussi des bons pneus d'hiver, mais ça pas servi à grand-chose.

Ce que j'avais oublié, monsieur l'agent, c'est que le quotient intellectuel de n'importe qui qui s'approche des *Promenades* diminue, mais pas juste un peu, pendant le temps des fêtes. On était sur la *Maloney*, j'ai ralenti à une vitesse de soixante kilomètres-heure – je vous l'avais dit que la vitesse, c'était pas le problème – lorsqu'une femme a décidé de tourner à gauche sur la rouge.

Tout est passé au ralenti, je pensais l'éviter, mais c'était impossible — que je tourne à gauche ou à droite, sa voiture me barrait la route. Je l'ai frappée. Lorsque j'y repense, j'avais craint pendant quelques instants qu'elle ait des enfants à l'arrière de son auto, et c'était le cas, j'ai eu le temps de penser à plein de choses, c'est pour ça que j'ai frappé l'avant, pour leur épargner le plus gros de l'impact. Tout le monde est sorti, personne n'était blessé. J'ai appelé tout de même le 9-1-1, ma femme est enceinte et on niaise pas avec ça. Je ne sais pas pourquoi, les coussins gonflables ne sont pas sortis, bref avant qu'on sorte de l'auto, elle m'avait dit que la ceinture lui avait fait mal, qu'elle lui avait serré le ventre et je ne voulais pas prendre de chance. Pendant que j'y pense... Avez-vous des nouvelles de ma femme? Non? Vous croyez qu'elle va bien? Répondez-moi donc. Me prenez-vous pour un cave? Je sais que vous. Oui, mais... Arrêtez – M-M-Monsieur l'agent... Bon, ça suffit... Mais, ma femme... ARRÊTEZ DE M'INTERROMPRE. Êtes-vous capable de savoir ce qui se passe? Oui, oui je vais me calmer, je vais continuer.

Elle est sortie, après s'être massé le ventre pour aller rejoindre la madame. Ma femme est pleine de compassion, elle voyait l'autre qui pleurait et qui serrait ses enfants auprès d'elle, il fallait tout de suite qu'elle aille la réconforter. Pendant ce temps-là, j'avais coupé le moteur et je faisais le tour de l'auto pour m'assurer que rien pouvait faire que ça pogne en feu. J'avais oublié de mettre mes signaux d'urgence, quelqu'un en Jeep s'est arrêté pour me crier "Allume tes quatre *flasher*, maudit gros cave". C'était totalement surréaliste, j'aurais jamais cru qu'on pouvait manquer autant de sensibilité. Mais, oui, je les avais oubliés, j'étais sous le choc de l'accident, je n'étais pas tout à fait là. Je suis rentré, puis sorti de l'auto, c'est là que j'ai vu qu'il y avait une traînée de sang par terre. J'ai espéré que c'était de l'huile à transmission – c'est rouge, je crois, monsieur l'agent? – c'était épais et ça semblait collant. J'ai regardé les taches rouges dans la neige, j'ai vu qu'elles s'éloignaient pas mal trop loin de mon auto pour en venir.

Mon cerveau était encore sous l'effet de l'adrénaline, je ne comprenais pas vraiment. Je ne voulais pas que ce soit du sang. Pourtant, les taches suivaient les pas que ma femme avait laissés dans la neige. Du sang foncé, c'est aussi rougeâtre. J'ai relevé la tête, j'ai regardé le premier enfant, tout était beau, puis j'ai regardé un peu plus loin, le deuxième l'était aussi. J'espérais – oui, je suis égoïste — que ce soit la madame qui avait causé l'accident qui soit blessée. Ma femme la tenait toujours dans ses bras, elle lui murmurait des mots rassurants que je n'entendais

pas vraiment. Ce qui l'était beaucoup moins, c'était la flaque de sang qui s'agrandissait à leurs pieds. J'espérais que tout se passerait bien, mais mes espoirs ont pris le bord quand ma femme s'est écroulée par terre. Chute de pression, je crois. Après, j'ai perdu les pédales. J'ai gueulé, je ne me souviens plus de grand-chose. Pensez-vous qu'elle va s'en tirer? Non – là, vous devez me répondre, ça suffit – PENSEZ-VOUS, oui VOUS, m'sieur l'agent, qu'elle va s'en tirer? Ça fait déjà un maudit bout de temps que je parle, je veux des nouvelles. Et mon enfant? Qu'est-ce qui se passe avec mon enfant? J'ai pas mal nulle part, qu'est-ce que je *crisse* sur une civière ? Laissez-moi donc me lever... »

16 juin 2013

C'est la fête des Pères aujourd'hui. J'ai appelé le mien, il va bien. Je me suis excusé de ne pas avoir pu me libérer du travail, j'aurais aimé le visiter. Il m'a dit qu'il comprenait, de ne pas m'en faire. Étrange impression que l'on m'aurait fêté. Pour le moment, je laisse cette célébration à tous les pères du monde, qui tentent, tant bien que mal, d'élever leur progéniture.

Je suis indigne d'être père.

28 Juillet 2013

Il y a plus ou moins un an que je ne me suis pas fait couper les cheveux. Ils sont longs, descendent jusqu'au bas des épaules. Difficile de coordonner mes visites et les rendez-vous avec ma coiffeuse à Buckingham. A. ne comprend pas pourquoi je ne laisse personne y toucher. Chaque fois que je visite la coiffeuse, je tremble, je crains qu'on me sabote la tête et que j'aie l'air parfaitement idiot. J'ai pleuré trop de mauvaises coupes. Le plus insultant, c'est l'image que me renvoie le miroir, la laideur personnalisée qui siège au sommet de mon crâne. Les cheveux, c'est dûment réfléchi. Certains font preuve d'un je-m'en-foutisme, je ne les comprendrai jamais. Peu importe ce que l'on en fait, même si l'on refuse de se les faire couper, il s'agit d'un choix, et chaque prise de position peut s'avérer douteuse.

13 août 2013

J'ai relu mes anciennes entrées. La « voix » dans mon journal m'est inconnue. Ce n'est pas la mienne (ce n'est plus la mienne ? l'a-t-elle même déjà été ?). Elle ne ressemble en rien à ce que

j'écris en fiction, ni à ma propre conscience. Absence de musicalité, style un peu trop familier. Les phrases des autres diaristes me semblent si belles et musicales. Lejeune, dans *Le journal intime*, mentionne qu'il s'agit du fait que les diaristes réfléchissent longuement avant de consigner leurs pensées sur papier. Un peu paradoxal lorsqu'on pense que le journal intime représente « l'immédiateté. » Peut-être ne suis-je pas assez profond pour tenir un journal cohérent et bien écrit...

2014

11 mars 2014

« Surtout ne pas surestimer ce que j'ai écrit, cela me fermerait l'accès de ce que j'ai à écrire.¹⁹ »

Citation que j'avais notée sur un bout de papier du *Journal* de Kafka, il y a très, très longtemps. Toujours aussi pertinente. Lorsque tu entends cette petite voix qui te murmure que tu es dans la bonne direction, interroge-toi — tu y trouveras peut-être une certaine richesse, sinon tu ne seras que plus déterminé.

4 avril 2014

A. m'a rappelé aujourd'hui, qu'il y a un an, elle se faisait avorter. « C'est comme si ça ne s'était jamais passé, on l'oublie assez facilement. » On ne l'oublie jamais pour de bon, mais elle n'a pas tort. Le quotidien reprend ses droits et mon désespoir d'antan me semble vain.

7 juin 2014

Lecture, assis sur mon balcon. Sensation de bonheur lorsque les rayons du soleil atteignent ma peau.

12 juin 2014

Combien de mois déjà depuis le champ? Ai-je réellement réussi à combler le vide qui me hantait? J'en doute. J'ai tant de travail, tant de projets, mais ils me paraissent futiles. Mes ambitions disparaissent peu à peu, mon ego cesse de dicter mes actions. Je pourrais blâmer la maturité ou la fatigue, mais c'est positif, je fais preuve d'humilité.

¹⁹ F. KAFKA, *Journal*, [...] p. 243.

Aucune revue ne daigne publier mes écrits. Dois-je toujours leur imposer? Mes pages sont tachées d'encre que je ne saurais effacer pour dissimuler la naïveté de mes efforts. À quoi bon lutter, que partagerais-je de toute façon? Que je le veuille ou non, mes idéaux transparaissent dès que je prends la plume, peut-être pourrais-je par la force de mon écriture vaincre ces écritures vides, qui se veulent plus ou moins profondes ? Si elles parviennent à se distinguer, je saurai faire de même. Me complaire dans mon malheur ne serait qu'une erreur de débutant ; le refus est la meilleure manière d'apprendre (ou de se définir en tant qu'avant-garde ?). Il me faut écrire chaque jour et cesser de me lamenter. Si j'ai quitté l'enfer bureaucratique, ce n'est pas pour m'enfermer dans des complaisances gratuites. Je dois livrer le meilleur de moi-même, réussir à ce que ma propre voix se démarque... mais, qu'est-ce qu'une voix lorsqu'elle est submergée dans une foule qui crie à tue-tête? Dans l'ensemble de la production littéraire, mes nouvelles ne sont qu'un gémissement, un sourire en coin lorsqu'on rencontre un voisin lors d'une visite au dépanneur, peut-être tout au plus un coup de klaxon quand un chauffard brûle un feu rouge.

Ça suffit. Assez de pessimisme. Je devrais tout de même garder espoir – les grandes œuvres n'ont pas été écrites en quelques jours. Même s'il s'agit de la fiction, Kafka le montre par le chant de la Joséphine... il est imparfait, il n'est qu'un murmure, mais tous y croient dur comme fer. Il suffit que les gens commencent à avoir foi en mon travail, qu'on me consacre un peu de silence, pour que je puisse m'exprimer en tant qu'écrivain. C'est à partir de ce moment-là seulement que je m'estimerai satisfait.

20 juin 2014

Réveillé par un bruit de compresseur. Il est près de midi, les pompiers s'affairent à l'immeuble d'en face tandis que les locataires vident leurs appartements en toute urgence. Certains, valise à la main, partent en recherche d'un refuge.

20 juin 2014 – suite

Début de fiction. Un homme se réveille la nuit et voit l'immeuble qui fait face au sien brûler – narrateur égoïste victime d'incommunicabilité, il est insensible devant la détresse des autres.

« Je m'étais levé, j'avais marché jusqu'à la porte-fenêtre muni de mon appareil-photo pour conserver quelques images du brasier, mais les arbres en face de mon bâtiment m'empêchaient d'avoir un bon angle. Je suis donc descendu, parmi les gens abasourdis qui regardaient leurs biens brûler. J'ai pris quelques clichés des locataires, puis me suis penché, pour un effet de contre plongée. L'angle offrait une puissance dramatique non négligeable, les flammes reflétaient les sillons de pleurs sur leurs joues. J'ai opté aussi pour un plan panoramique, j'ai photographié les arbres en proie aux flammes, l'ensemble des logements et les pompiers qui s'affairaient à la tâche dans le même cliché.

Après quelque temps, mon manège avait attiré l'attention de la foule. Un homme, la cinquantaine (chauve, de l'embonpoint) est venu m'apostropher : « Hey, des gens comme vous, on n'en veut pas icitte.

- Des gens comme moi?
- Des reporters, des journalistes qui ne veulent que montrer du sensationnalisme, de la crasse pour les méninges, de la... »

Sur le coup, j'ai été estomaqué, mais le sensationnalisme, ça devait être payant. Je n'ai pu m'empêcher d'y réfléchir à voix haute : « J'aimerais bien être journaliste. » Il s'est gratté la tête, étonné, et a prononcé sourdement un « Quoi? » Tout sourire, je lui ai répondu « Je suis l'un de vos voisins d'en face. »

Ses traits étaient d'une grande expressivité, je devais le saisir à l'aide de mon appareil-photo, pour le bien de mon futur portfolio. Il a levé le bras pour me frapper ou m'enlever l'appareil des mains. J'ai braqué ma caméra, ai pris quelques photographies, le nombre, je ne saurais dire, puis il a baissé son arme de fortune. Des larmes ont coulées sur sa figure, des larmes de colère, je crois. Je l'ai photographié de nouveau, dans toute son impuissance. Ses rides de désespoir ne faisaient qu'accentuer les reflets orangés ondoyants sur son visage. Quelle émotion! Je l'ai pris dans mes bras, pour lui témoigner un peu de compassion, me sentant capable d'éprouver quelque chose et lui ai dit : « Un jour, vous me remercirez. Si vous voulez les photos, venez me voir. J'habite au 305. » Dès que je suis remonté chez moi, j'ai regardé les photographies et j'étais plutôt fier de moi. L'homme pourrait me rendre visite et observer ce qu'il a perdu, s'il le désire. Nous

en reparlerions pendant quelques instants, il m'expliquerait comment il s'est senti et... il repartirait heureux, du moins, je l'espère. De toute façon, c'est ce que font les bons reporters, ils font vivre des émotions aux gens qui n'en ont pas le luxe... »

26 juin 2014

Quatre frères se suivent à bicyclette. L'un d'entre eux tente d'entrer dans le stationnement, dérape et frappe la bordure de béton, ce qui le retient sur la route asphaltée. Le deuxième veut l'imiter, il prend de la vitesse et frôle le trottoir. Il n'émet qu'un crissement de pneus et semble déçu, il a perdu beaucoup trop de vitesse en prenant la courbe maladroitement. Du cadet, on n'entend qu'un bruit de métal rouillé, il marche aux côtés de sa bicyclette qui est dans un piètre état. La chambre à air arrière semble crevée et ses pantalons sont troués aux des genoux. L'aîné, le dernier de la file, n'a que faire de la compétition et ignore les efforts de ses cadets.

1^{er} juillet 2014

Un homme se promène en voiture et récolte de la ferraille, en écoutant du vieux *Hard rock* à tue-tête. Il pige ici et là dans la future collecte de gros déchets de la ville, pendant que son véhicule crache une fumée bleuâtre, toxique. Le moteur de son automobile cogne, elle n'en a probablement plus pour longtemps. L'homme claque sa porte, la voiture en tremble, tandis qu'il marche prestement pour se rendre jusqu'au coffre arrière. Il fouille pendant quelques instants, saisit un marteau à la poignée jaune, en caoutchouc. Il déconstruit les objets de la collecte, dont la cuisinière de mon ancienne voisine, qui sont parfaitement réutilisables, pour en revendre le métal. Son travail terminé, il lance les morceaux dans le coffre et retourne s'asseoir dans son véhicule. Pendant tout ce temps, la même cigarette brûle entre ses lèvres.

La rue bourdonne d'activité – beaucoup de déménagements en cours, peu de bruit dans mon immeuble. Si l'homme ne venait pas de saboter des « déchets » parfaitement fonctionnels, je ne pourrais être plus heureux.

3 juillet 2014

Crainte qui ne date pas d'hier à l'idée de perdre mes cheveux. A. et moi avons scruté mon scalp au peigne fin pendant une bonne partie de la soirée. Sensation de ridicule. J'attendais patiemment

dans le salon, pendant qu'elle est allée chercher un album photo. Elle a fouillé mes cheveux de tous côtés pour comparer la distance de ma ligne frontale du grain de beauté qui est situé près de ma tempe. Elle l'a fait méticuleusement, sans prononcer un mot, pendant que je regardais fixement le mur du salon. « Hmm...

- Quoi ?
- Je ne vois pas vraiment de différence.
- Tu en es certaine? Il n'y a pas d'endroits clairsemés?
- Oui, j'en suis certaine.
- Dans ce cas, pourquoi hésites-tu autant? »

Elle a fait une moue perplexe, sans se prononcer. Rien de bien rassurant. La coiffeuse avait eu la même expression en début de semaine. Je crois qu'on refuse de me dire la vérité. Que je le veuille ou non, le temps me rattrape, s'efface peu à peu comme mes cheveux. Je manque de temps.

4 juillet 2014

Je ne comprends rien à mon obsession avec mes cheveux. Ce matin, comme tant d'autres, je me suis regardé dans le miroir et comme toujours, j'ai cru qu'une partie de mes cheveux s'était volatilisée pendant la nuit. C'est particulièrement positif de garder une chevelure saine. La majorité de mes surnoms en sont des dérivés (tête de citrouille, roux, etc.), si elle venait à disparaître, elle le ferait avec une partie de moi-même.

J'aimerais être reconnu comme écrivain avant de souffrir de calvitie. On imagine toujours Rimbaud jeune, oui, c'est un cliché, mais dès qu'on pense à un adolescent tourmenté, c'est le premier nom qui vient sur toutes les lèvres. On oublie l'explorateur qui a passé la majorité de sa vie en Afrique. Une photographie a récemment fait surface, qui est tout le contraire du portrait habituel du jeune homme avec sa légendaire chevelure en bataille et sa cravate défaite. Qui préférerait se souvenir de l'homme mûr, aux traits durs et simples, plutôt que l'icône d'une jeunesse emplie de verve? Je ne peux m'empêcher de faire un parallèle avec Romain Gary. En fin de carrière, personne ne croyait qu'il était l'auteur des romans d'Émile Ajar. On le pensait trop vieux, impuissant et austère, vendant la même salade avec les mêmes formules. Gary a voulu créer du neuf, ce qu'il ne pouvait qu'incarner que par un pseudonyme. Son génie l'a évidemment

rattrapé, tous et toutes désiraient voir le « jeune homme fougueux » derrière Émile Ajar. Des femmes se vantaient d'être son amante, d'autres prétendaient l'avoir aperçu à tel ou tel endroit. Personne, *personne ne l'en croyait capable malgré son Goncourt*. Il a réalisé les vœux de tout un chacun en demandant à son neveu Paul Pavlovitch de *vivre* comme l'aurait fait Émile Ajar. Il a dicté même pendant un moment ses faits et gestes! Gary a dû penser comme Émile Ajar, se déchirer pour devenir *autre*. Romain n'aurait jamais pu vaincre la mort grâce à sa seconde vie fictive. Brisé, il a préféré se la donner par lui-même. Après ces réflexions, je crois que ce que je crains vraiment, ce n'est pas la perte de mes cheveux, mais de voir mon corps vieillir pendant que je n'accomplis rien.

8 juillet 2014

Rêve étrange. On avait déplacé tous mes biens dans un appartement neuf. La déco avait un style *vintage* et moderne qui me plaisait bien. Les murs d'entrée étaient d'un beau vert menthe et il y avait ça et là de vieilles commodes d'un bois blond. Sur les murs, on avait installé des cadres contemporains, inspirés du *pop art*. Ma famille s'était élargie – quelqu'un avait d'adopté trois chats, sans consulter ni moi ni mes allergies. Ils étaient tous calmes, à l'exception d'une petite chatte de couleur écaille de tortue qui ne cessait de me mordre. L'ambiance était festive, on avait organisé une pendaïson de crémaillère. A. était avec mes oncles, mes tantes, mes cousins, et ils buvaient tous avec excès, tandis que mes parents me montraient mon nouveau chez-moi, qui faisait au moins le double de la superficie de mon appartement actuel. J'avais enfin un lave-vaisselle, mais il traînait de manière incongrue au milieu de la cuisine.

Mes frères étaient partis sans me dire au revoir, ma mère et mon père continuaient de me souligner leurs fabuleuses trouvailles. Je ne pouvais voir A. nulle part, elle avait probablement disparu avec les fêtards. Ils ont fini leur visite guidée, puis me laissèrent seul. J'étais anxieux de ne pas pouvoir trouver ma dulcinée, j'ai regardé par la fenêtre en attendant son retour. Le chat écaille de tortue n'a cessé de me mordre entre-temps.

12 septembre 2014

Un groupe d'enfants reviennent de l'école. Ils crient leur joie, déambulent dans la rue. Deux fillettes en vélo prennent les devants, suivies par trois jeunes garçons à la course. L'un d'entre

eux tient une mince planche de bois, qui ressemble étrangement à une fourrure. Il tente de la maintenir en équilibre dans sa main, puis s'en sert pour frapper les pommiers.

Le temps commence à se couvrir, le concierge ramasse les bacs de recyclage dans la rue. Un grondement sourd a empli l'air, on pourrait croire que c'est les roulettes des bacs, mais des nuages noirs pointent à l'horizon. La dame d'en dessous profite qu'il ne pleuve pour sortir son petit caniche et lui faire faire ses besoins sur le terrain du voisin d'en face, près d'une pile de vieilles tables brisées, de casseroles et de matelas usés qui attendent la collecte des gros déchets. Le locataire d'en haut joue de la guitare, sa musique interrompue par le bruit d'un klaxon, puis un chauffard fait crisser ses pneus au bout de la rue.

Abondance de vie, l'espace de trois ou quatre minutes avant un orage.

28 septembre 2014

Je rêve d'un emploi en recherche... La vente au détail, ce n'est plus pour moi. Les clients m'exaspèrent.

2015

4 janvier 2015

Plusieurs mois sans ouvrir le journal. Dès que je prends la plume, une distance s'imisce en moi, je ne ressens que la froideur de mon intellect qui tente de me percer à jour. La vérité sensible me semble loin, voire inatteignable. Je suis conscient de ma propre trahison envers le réel, envers cette spontanéité du ressenti. Pourquoi me prêter à l'écriture de l'intime? Les mots pèsent sur mon âme et ne révèlent presque rien. Ils m'invitent à me déchirer, comme ils l'ont fait avec Kafka et Plath jusqu'à la toute fin. Comment trouver ceux qui sont justes, qui sauraient montrer les maux qui m'affligent et communiquer mes joies sans les trahir? Je n'y trouverai probablement jamais de réponse, c'est peut-être mieux ainsi. Les derniers recoins de mon âme ont besoin de mystère pour survivre. Sinon, la vie ne serait que répétitive.

22 janvier 2015

Une dame est arrivée dans le rayon de chaussures en début d'après-midi. Elle m'a posé quelques questions, puis s'est tue. Un sourire sur les lèvres, elle me dit : « Tu sais, tu ressembles beaucoup à mon fils. Vous avez la même forme de visage et tous les deux, vous calez de la même façon. »

Quel horrible jour. Je vais dormir, c'est tout pour ce soir.

7 mars 2015

Je crains le travail littéraire. Je sais pertinemment tout ce qu'il exigera de moi. Je devrai me déchirer, comme je l'ai fait si longtemps avec ce journal. C'est peut-être pourquoi je l'ai délaissé, j'ai peur d'y faire face. Mes fictions conservent-elles une « vérité » que je suis allé puiser au plus profond de mon être ?

8 mars 2015

J'ai écrit plusieurs nouvelles, aucune n'a été retenue jusqu'à présent. Deux envois à *Cavale*, la première ne nécessitait que des modifications mineures, mais a été refusée et la seconde, refusée, sans explication. Écrire, pour que ma fiction gagne en crédibilité. Je perds un temps fou sur les médias sociaux. Je dois changer mes habitudes, me promener en tout temps avec un sac à bandoulière dans lequel je conserverai un cahier où j'y consignerai mes idées lorsqu'elles surgissent. Ne plus sombrer dans l'oisiveté, ne pas gaspiller le moindre souffle.

9 mai 2015

Aujourd'hui, j'étais en route pour le travail lorsqu'une dame a bloqué la sortie du stationnement de chez moi. À coup de mouvements précipités, elle m'a demandé de me garer sur l'accotement. Elle semblait avoir plus ou moins soixante-dix ans et était vêtue d'un chemisier fleuri qui avait vu de meilleurs jours. Je me suis arrêté et j'ai baissé la vitre, puis elle m'a crié : « Peux-tu aller me porter jusqu'en haut de la côte? »

Je ne comprenais pas vraiment où elle voulait en venir, je lui ai dit que je n'allais pas vers le mont Bellevue. Elle a insisté « C'est sur ta route. Juste en haut de la côte. » Elle m'a pointé quelque chose d'abstrait vers la droite. Hésitant, je lui ai demandé : « Où allez-vous? » Elle a tenté de me

répondre en anglais, puis j'ai répété ma question. Elle a marmonné, avec impatience : « J'ai besoin d'un *lift* jusqu'en haut de la côte, juste là, LÀ! », puis elle a pointé frénétiquement à droite. Si j'avais bien saisi, elle désirait que j'aie la porter cent mètres plus loin, au bout de la rue. J'ai regardé la pente, pas très haute. Je n'avais plus de temps à perdre, j'ai remonté la vitre, je lui ai dit: « Désolé, je suis pressé. » et je suis parti. Je ne comprends toujours pas pourquoi elle a demandé de l'aide. Pendant qu'elle me parlait, elle aurait déjà franchi cinq ou six fois la distance qui la séparait de la colline et je ne serais pas arrivé en retard au magasin.

12 mai 2015

Les disputes avec A. sont des plus en plus fréquentes. Je dois consacrer du temps à mes travaux, mais elle ne semble pas le comprendre. Elle veut que nous profitons de notre jeunesse ensemble, que nous voyagions, etc. Pour dépasser la médiocrité, je dois écrire chaque jour, parfaire mes connaissances et lire incessamment. J'ai besoin d'espace, notre logement est trop petit et j'étouffe – il me faudrait un bureau où je pourrais coucher mes réflexions sur papier, en toute quiétude. J'économiserais déjà beaucoup de temps.

18 juin 2015

Culpabilité. Je me dédie peut-être trop à mon mémoire et oublie les besoins de A. Elle n'insiste plus pour que nous fassions des activités ensemble, ne désire même plus ma présence. Je l'ai pendant trop longtemps ignorée. Si je consacre ma vie au littéraire, ce sera à quel prix?

6 juin 2015

Lecture de *Morale et fiction* de John Gardner. Volonté d'écrire quelque chose de moderne qui ne verse pas dans le nihilisme. Quelque chose de bien réel, d'humain.

22 juillet 2015

Ballet matinal. À 7 h 55, le voisin d'en haut cogne trois fois de manière sourde contre l'email couvert de porcelaine de son lavabo. Puis, il urine longuement, du moins, selon ce que la tuyauterie a le loisir de me partager. Quelques pas lourds se succèdent, le plafond résonne sous leur force, comme si Hannibal traversait les Alpes, puis des martèlements la part de la plomberie. L'eau en remontant fait vibrer les tuyaux, émet un grondement, pendant une quinzaine de

minutes. En arrière-plan, il y a des pas feutrés, presque inaudibles qui se promènent ici et là, jusqu'à ce que la démarche pesante les enterre à nouveau. Généralement, tout redevient calme vers 10 h, si les autres occupants/voisins/visiteurs/colporteurs se montrent discrets.

14 septembre 2015

Rêve un peu étrange – Je marche dans les rues d'une ville qui m'est inconnue, mais familière, avec le souvenir d'avoir égaré ma voiture quelque part. Immenses gratte-ciel, beaucoup de gens, klaxons qui crient de gauche à droite. Comme à New York. Ma famille devait me rejoindre au restaurant. J'ai trouvé un endroit qui pouvait accueillir tout le monde, mais je suis persuadé que la bouffe y est infecte. Ils sont arrivés avec dix minutes de retard, mais ils étaient tous là. Nous passions une belle soirée, jusqu'à ce que quelqu'un élève la voix, ses traits étaient flous, je ne pourrais dire de qui il s'agissait. Tout le monde a quitté la salle, puis j'ai éclaté en sanglots. Les larmes n'ont pas cessé de couler, je suis rapidement sorti et j'ai erré dans les ruelles vides d'un quartier plus ou moins fréquentable.

15 septembre 2015

C'est habituellement à partir de ce moment, de cette dernière page, qu'une personne autre que moi raconterait mes occupations durant les mois qui précèdent mon décès et ses circonstances. Sur une belle page à part, en italique pour distinguer son intervention. Si beaucoup de journaux prennent fin avec la mort de leur auteur, ce ne sera pas le cas du mien. Cette entrée se veut comme une postface. Je cesserai d'écrire dans mon journal - ma décision est irrévocable, ancrée dans mes convictions intimes. Je délaisse ce fidèle compagnon qui m'a permis de me rapprocher de ma voix intérieure. Si l'introspection m'a permis en un temps de me retrouver, l'angoisse qu'elle génère est constante. Je désire « être », atteindre une cohérence ontologique, mais je ne sais comment y parvenir par l'écriture. Je ne peux consigner chacun de mes gestes sans remettre en question la nature de leurs fondements, je suis limité dans ce que je peux écrire, non par manque de liberté, mais par manque de temps et de *mots*. Cette censure est bien involontaire. Il en va de même pour les émotions que je ressens, mes tentatives de leur rendre justice sont vaines. Je ne peux montrer la vivacité de ma colère, les frissons de joie qui me secouent devant ce qui est d'une exceptionnelle beauté, de la profondeur de mes déchirements lorsque la tristesse me prend par la gorge. Ma propre vie me semble froide et inerte lorsque je me relis. Je sais que j'ai écrit ces

pages, mais je n'y retrouve qu'un vague sentiment d'imposture. La proximité auparavant ressentie m'est étrangère. Comment atteindre la vérité si ma propre vie semble inatteignable ? Je ne peux parvenir qu'à la conclusion que je dois rompre avec ce qui est faux, ce qui n'est pas moi, mais qui prétend l'être. J'ai été sincère lorsque j'ai rédigé ces pages, mais la vérité ne peut que se retrouver que dans le présent. Je peux affirmer que ces pages sont mon journal, mon autobiographie du quotidien, mais je ne pourrais prétendre qu'elles sont réelles. Toute fiction a une fin, c'est celle que j'ai choisie pour la mienne. Merci pour tant de réconfort, de doute et de moments qui s'inscrivent dans le sens même de la vie. Je te laisse sur ce silence, qui veut tout dire et qui ne dit rien.

2. Partie réflexive :

**Angoisses et amours dans les journaux intimes
de Franz Kafka et de Sylvia Plath**

2.1 Franz Kafka

Milan Kundera, dans *Les testaments trahis* remet, en question la décision de Max Brod de publier les journaux intimes de Franz Kafka. Brod, croyant au génie de son ami, est persuadé de son droit de tout publier malgré le testament de Kafka qui stipulait le contraire. Il voit dans l'œuvre de Kafka une réflexion profonde liée au judaïsme, malgré le fait que Kafka ne l'explique pas directement. Brod a commenté assidûment les œuvres de son défunt ami, a terminé certains de ses textes inachevés. Il a, par ses nombreuses interventions, orienté les lectures possibles de Kafka. De celle-ci émerge une figure essentiellement souffrante : Kafka est présenté comme un homme affligé, hanté par la mort et la maladie, tentant désespérément de terminer ses œuvres avant de mourir et de donner un sens à sa vie hantée par la faute.

Les entrées du *Journal* sont peu bavardes quant à l'enfance du Pragoïs. Afin de compléter la biographie de Kafka, j'ai dû recourir à des ouvrages externes, tels que *Franz Kafka : Le monde prodigieux que j'ai dans la tête* de Louis Begley, *Franz Kafka* de Claude David et *Kafka en Colère* de Pascale Casanova. Kafka partage dans ses journaux des souvenirs des relations ambiguës avec sa gouvernante, le mépris que son père éprouvait pour les Juifs de l'Est et le théâtre yiddish ou des souvenirs familiaux. Il s'agit de moments clés, mais ils ne sont pas assez exhaustifs pour pouvoir en tirer une biographie complète. Ces derniers ne complètent pas le panorama social pragoïs de l'époque : ils illustrent de manière superficielle les conflits antisémites et les révoltes des nationalistes. Le *Journal* de Kafka se tourne essentiellement vers l'intimité de l'auteur.

Commençons par les débuts de l'écrivain : Franz Kafka est né en 1883 à Prague dans une famille juive. Il est le fils d'Hermann Kafka et de Julie Löwy. Son père possède une boutique, dans laquelle il travaille avec son épouse. La famille est modérément prospère, ses parents peuvent répondre à leurs besoins, tout en ayant des gouvernantes pour s'occuper des enfants. Toutefois, cette richesse n'est pas sans sacrifices. Les Juifs, dans le climat social pragoïs de la fin du XIX^e siècle, doivent apprendre l'allemand (au détriment de leur langue, le yiddish), laisser

pour compte une partie de leur culture et délaissent leur religion, s'ils désirent vaincre la pauvreté²⁰.

Ils sont victimes d'une double assimilation : en un premier temps, la culture et la langue allemande sont favorisées au sein de l'État, administré par le gouvernement allemand, mais malgré leurs efforts, les Juifs n'y sont pas bien perçus et sont relégués à des postes de subalternes. En un deuxième temps, les Pragoï réclament leur indépendance et le droit de parler le tchèque, mais, plutôt que de voir les Juifs comme des alliés possibles, ils les perçoivent comme un obstacle aux revendications nationales²¹. L'antisémitisme est ambiant et la population juive de Prague n'est pas unie. On compte les Juifs pragoï, qui ont dû, par l'assimilation, renoncer à leur foi et à leur langue, et les Juifs de l'Est, qui sont plus orthodoxes, mais très pauvres. Les propos tenus par le père de Franz envers son ami Löwy, qu'il qualifie de chien, sont représentatifs de cette scission sociale²². Le système d'éducation est d'ailleurs tout aussi divisé et un dilemme se pose : il s'agit de choisir entre la fréquentation des établissements offrant des cours en allemand, mieux reconnus dans le royaume de Bohême, ou celle d'établissements tchèques, afin de soutenir les revendications nationales.

Hermann Kafka choisit un lycée allemand et l'Université de Prague, une université allemande, pour la scolarité de son fils, croyant lui offrir de meilleures perspectives d'emploi. Franz, confus face à son avenir, choisit d'étudier en droit, mais sa motivation est faible et son parcours scolaire s'avère peu exceptionnel²³. Il termine tout de même ses études et commence à travailler d'octobre 1907 à la mi-juillet 1908 à la branche pragoïse de l'*Assicurazioni Generali*. Ce travail sera difficile pour lui, car les heures de travail sont particulièrement longues et l'empêchent de se consacrer à sa vraie passion, la littérature.

²⁰ P. CASANOVA, *Kafka en colère*, coll. « Fictions et cie », Éditions du Seuil, Paris, 2011, p. 61.

²¹ « Dans les dernières décennies du XIX^e siècle, nationalistes et racistes avaient prétendu voir dans l'assimilation une ruse des juifs pour s'emparer de l'identité nationale allemande. » BEGLEY. *Franz Kafka « Le monde prodigieux que j'ai dans la tête »*, Odile Jacob, Paris, 2009, p. 75.

²² F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 137.

²³ L. BEGLEY. *Franz Kafka « Le monde prodigieux que j'ai dans la tête »*, Odile Jacob, Paris, 2009, p. 37.

En 1908, Kafka quitte le bureau d'assurance afin de travailler au sein de l'*Arbeiter-Unfall-Versicherungs-Anstalt für Königsreich Böhmen*²⁴, il y occupera les postes d'auxiliaire, de rédacteur en 1910, de vice-secrétaire en 1913, de secrétaire en 1920 et de secrétaire en chef en 1922²⁵. De son travail au sein de cette entité semi-gouvernementale, le *Journal* ne consigne qu'un épuisement, un tiraillement à savoir s'il faut rester ou non et y accomplir ses tâches quotidiennes. Ces dernières consistaient à « classer les entreprises dans différentes “catégories de risques” », à rédiger des recours contre les entreprises frauduleuses, à codifier les cas d'accidents, etc. Il rédige ainsi des rapports annuels pour l'Office d'assurances et des articles de journaux commandés par la direction de l'Office.²⁶ » On pourrait croire, selon les réticences éprouvées par Kafka, qu'il s'agit d'un emploi insupportable, mais en fait, c'est la charge de travail et le fait qu'elle le maintient hors de la littérature qui l'épuise. Le patron de Kafka est aussi d'une grande générosité. Il lui refuse la possibilité d'être mobilisé durant la guerre, car il est jugé essentiel au fonctionnement du bureau ; il lui accorde les congés de maladie qu'il demande. Franz désire tout simplement se consacrer à la littérature.

Les carnets de Kafka commencent en 1909 avec le portrait d'une danseuse et reprendront seulement en 1910, avec des réflexions sur la création littéraire²⁷. Kafka note au départ des réflexions sur des conférences, puis son *Journal* deviendra son compagnon de voyage. Il y transcrit ses impressions, les activités passées en compagnie de son ami Max Brod, etc. Dès 1911, il s'intéresse la question du théâtre yiddish. Kafka en prend connaissance avec la troupe de Yitzhak Löwy, un Juif de l'Est qui deviendra l'un de ses proches amis. Dans les notes que Kafka consigne dans son *Journal*, on peut constater qu'il éprouve une certaine admiration devant ces personnages qui portent les habits traditionnels, les rôles qui peuvent être à la fois joués par des hommes et des femmes et de la qualité des représentations malgré les maigres moyens qui sont à

²⁴ Il s'agit de l'Institution d'assurance pour les accidents des travailleurs du royaume de Bohême, aussi appelée « l'Office d'assurances » par certaines des sources consultées. J'y ferai référence en tant que « l'*Arbeiter* », afin d'éviter toutes confusions avec la *Assicurazioni Generali*.

²⁵ P. CASANOVA, *Kafka en colère*, coll. « Fictions et cie », Éditions du Seuil, Paris, 2011, p. 140.

²⁶ *Ibid.*, p. 141.

²⁷ La version étudiée du *Journal* de Kafka est celle publiée dans le troisième tome de la collection *Œuvres complètes* de la Bibliothèque de la Pléiade. Elle ne conserve toutefois pas l'entièreté des fragments littéraires notés à jour le jour, tels que le font certaines versions en langue allemande. Ils ont été retirés, et publiés dans le deuxième volume de la collection, étant considérés comme des « Fragments narratifs » plutôt que des entrées de journal intime. À ce jour, je n'ai pas trouvé de version française qui respecte la mise en page originale des carnets de Franz Kafka.

leurs dispositions²⁸. Il y découvre la langue yiddish, dont il ne reste que des fragments ou des expressions chez son père, et un judaïsme beaucoup plus riche que ce qu'il croyait. Il renoue, par l'intermédiaire du théâtre yiddish, avec sa religion dont il se disait athée durant sa jeunesse. Il y puise une vérité autre que celle qui est présente dans ce qu'il appelle le « fantôme du judaïsme » que lui a légué son père²⁹. Hermann lui conseille à maintes reprises de s'éloigner des Juifs de l'Est. Les propos tenus par son père seront une source de conflits entre eux. Les réflexions face au judaïsme et à la langue commencent à prendre forme dans le *Journal* alors que la curiosité de Kafka se nourrit de divers textes ou d'événements dont il est témoin (par exemple, les discussions avec les rabbins miraculeux, la circoncision de son neveu, etc.).

À partir de 1912, cette idée de l'allemand pour Kafka langue du « mensonge » politique, par opposition au yiddish qui aurait été la « véritable » langue des Juifs. Découvrant le yiddish, Kafka prit aussi conscience de son ignorance de cette langue et de l'impossibilité pour lui de l'écrire. Il comprit, autrement dit, que l'assimilation était un processus collectif duquel il avait « oublié » cette langue.³⁰

Cette année-là sera productive d'un point de vue créatif : Kafka écrira « La Métamorphose », « Le Verdict » et il commencera l'écriture de *L'Amérique*. Il fera aussi la rencontre de Felice Bauer lors d'une soirée chez son ami, Max Brod. Malgré les impressions de Kafka qui semblent au départ négatives³¹, il s'ensuivra une grande correspondance avec Felice. Ils seront toutefois séparés par une grande distance, Felice n'habitant pas Prague. Kafka lui demandera de lui envoyer des lettres détaillant l'ensemble de son quotidien de la manière la plus fidèle possible. La correspondance durera en un premier temps jusqu'en 1914. La rupture se fait à l'hôtel

²⁸ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 93-94 et p. 100.

²⁹ Selon Marthe Robert, « Kafka disjoint de façon inattendue deux choses que l'on tient d'ordinaire pour organiquement liées : les Juifs de l'Est, et la sphère religieuse où, de génération en génération, se sont formés leurs modes d'être et de penser. Les gens l'attirent et l'émeuvent avec tout ce qu'ils doivent à leur fidélité, y compris naturellement les traits spécifiques que la tradition religieuse a largement déterminé en eux; en revanche, leur religion ne le touche guère en tant que telle, si elle ne le laisse pas tout à fait indifférent; malgré ses efforts pour la pénétrer, elle lui demeure en grande partie étrangère. » (M. ROBERT. *Seul comme Franz Kafka*, coll. « Agora », Calmann-Lévy, 1979, [1988], p. 91.) Elle propose donc que Kafka, plutôt que d'être fasciné par le judaïsme, apprécierait les « traits spécifiques que la tradition religieuse [...] a déterminé en eux. » Cette hypothèse est particulièrement intéressante, car Kafka a toujours été fasciné par ce qui est singulier et fidèle à soi.

³⁰ P. CASANOVA, *Kafka en colère*, coll. « Fictions et cie », Éditions du Seuil, Paris, 2011, p. 268.

³¹ « Mlle. F.B. Quand j'arrivai chez Brod, le 13 août, elle était assise à table et je l'ai pourtant prise pour une bonne. Je n'étais nullement curieux de savoir qui elle était, je l'ai aussitôt acceptée. Visage osseux insignifiant, qui portait franchement son insignifiance. » F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 288.

Askanischer Hof, où Franz et sa famille devaient rencontrer celle de Felice afin de concrétiser les fiançailles et les plans de mariage. De cette rencontre, Kafka retire un sentiment d'impuissance, du fait d'avoir subi, devant ses proches, une forme de procès. Toutefois, la rupture n'est pas définitive. L'échange épistolaire reprendra, dans un premier temps avec l'amie de Felice, Grette Bloch. Kafka et Felice s'éciront par la suite, mais la correspondance sera moins frénétique qu'auparavant. À la suite de leur rupture, Kafka écrit en 1914 et en 1915 *La Colonie pénitentiaire*, commence *Le Procès*, dont il cesse la rédaction en 1915 et continue de travailler sur *L'Amérique*. Les rencontres entre les jeunes gens sont rares. Felice visite Kafka en 1915, elle assiste à l'une de ses lectures de « La Métamorphose », qui vient tout juste d'être publiée. Cette même année, « Le Verdict » paraîtra aussi sous forme de livre. Des plans de fiançailles se concrétisent en 1917, mais Kafka se croit gravement malade. Il consulte un docteur, qui lui diagnostique une tuberculose. Les cinq années de correspondance avec Felice Bauer prennent rapidement fin et mènent de nouveau à une rupture des fiançailles. Kafka avoue ne pouvoir se lier à elle, car tout avenir entre eux semble impossible.

On pourrait croire que la vie amoureuse de Kafka se termine ainsi, mais dès la fin de l'année 1919, Kafka, en cure au sanatorium de Schelesen, rencontre une jeune juive issue d'une famille pauvre. Elle se nomme Julie Wohryzeck. En sa présence, Kafka éprouve une certaine quiétude, teintée d'angoisse face à l'idée d'une union³². Il demande à son père son approbation pour le mariage. Ce dernier, jugeant le parti de son fils défavorable, refuse. De ce conflit avec son père émergera la fameuse « Lettre au père », qui ne sera jamais publiée du vivant de Kafka. Il y explique essentiellement qu'il est écrasé par la figure omnipotente et quasi-divine de son père, qui, selon une rhétorique bien ficelée (ne l'oublions pas, Franz en est un expert), aurait nuit à son épanouissement personnel. La publication de cette lettre par Brod est certes interrogeable, mais elle permet de mettre en lumière un conflit qui a perduré pendant un certain temps entre le fils, malade, qui tente de puiser dans ses maigres ressources pour s'exprimer. Franz n'a jamais remis cette lettre à Hermann, il s'agissait probablement d'une sorte de moyen d'exprimer sa colère.

Il partagera toutefois cette lettre avec Milena Jesenská ; elle est la traductrice des œuvres de Kafka en tchèque. Ils entrent en contact en avril 1920. La relation avec la traductrice est au départ

³² F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 489.

purement professionnelle. Le manège épistolaire autrefois entrepris avec Felice commencera aussi avec Milena, car Kafka en sera amoureux. Toutefois, leur union est impossible : elle est mariée avec Ernst Pollak. La proximité et l'amour que Kafka ressent pour elle sera des plus grands, il n'hésite pas à lui confier en 1921, malgré leur rupture, ses cahiers contenant son *Journal* et « La lettre au père », afin qu'elle lui dise s'il est ou non en faute. Cette question sera centrale au sein des pages de ses cahiers, surtout depuis la rupture avec Felice.

L'état de Kafka s'aggrave, il demande une retraite anticipée au bureau en juillet 1922, peu après qu'on lui décerne le titre de secrétaire en chef de manière honorifique. Kafka déménage chez sa sœur Ottla, de fin juillet à septembre, dans une maison que celle-ci a louée à Planá³³. De l'année 1923, il y a dans le *Journal* qu'une entrée, datée du 12 juin. Kafka y évoque ses difficultés créatives et parle métaphoriquement de la mort. Toutefois, la fin du *Journal* ne signifie pas la fin de Kafka. L'année 1923 sera remplie pour Kafka. Après avoir quitté sa sœur, il se dirige vers un sanatorium, en début juillet. Cette fois-ci, il s'agit de celui de Müriz³⁴, en Allemagne. Il y fait la rencontre d'une jeune juive, nommée Dora Dymant.

Pour la période qui s'ensuit, les *Lettres à ses parents 1922-1924* précédé de *Une année dans la vie de Franz Kafka* de Pietro Citati propose une lecture intéressante de la relation que Franz entretenait avec ses parents. Après avoir séjourné à Müriz, Kafka déménage à Berlin avec Dora Dymant. Étant relativement pauvres et l'inflation grandissant, ses parents s'occuperont de faire des échanges de monnaie pour rentabiliser au maximum la pension de leur fils. Avec les divers envois de colis, ils en profitent pour lui envoyer du beurre, des œufs et d'autres lettres, dans lesquelles ils expriment leur amour. Dora et Kafka vivront près d'un an à Berlin, pauvrement et simplement, mais Kafka ne cessera pas d'écrire. Durant son séjour à Berlin, il rédige « Le Terrier ». L'auteur pragois y est heureux, du moins, jusqu'à ce que ses problèmes de santé s'aggravent, en 1924, à un point tel que l'unique solution est de retourner à Prague et de vivre auprès de sa famille selon la recommandation de son oncle, qui est médecin. Il habite chez ses parents pour une durée de trois semaines, durant laquelle il écrit « Joséphine la cantatrice ou

³³ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 458.

³⁴ F. KAFKA *Lettre à ses parents : 1922-1924*, traduit de l'allemand par R. Simon, précédé de *Une année dans la vie de Franz Kafka* de P. CITATI, traduit de l'italien par B. Pérol, Coll. « Arcades », Gallimard, Paris, 1990, p. 13.

le Peuple des souris » ; Kafka a beaucoup de difficulté à manger, parle à voix basse. Il doit quitter rapidement le 5 avril pour Wiener Wald, afin que le sanatorium puisse lui donner les soins nécessaires. Les traitements s'avérant peu efficaces, Franz est alors transféré au sanatorium de Kierling (le 10 avri)³⁵. Toutefois, il est de plus en plus malade : il a de la difficulté à avaler les liquides et il parle très peu. Il utilise des bouts de papier pour communiquer³⁶, plutôt que de parler. Cette période suggère aussi une réconciliation avec le père, car l'échange de lettres et de cartes postales continue avec ses parents :

Son père et sa mère lui avaient écrit ensemble une lettre où ils racontaient une promenade en compagnie de leur fille Elli et de sa famille, promenade durant laquelle ils avaient bu de la bière. Quelques jours plus tard, son père lui envoya une carte postale pour l'inviter à boire avec lui « un bon verre de bière ». Ce n'était pas grand-chose. Et pourtant, ce léger signe d'attention rendit Kafka heureux. Il apprit la carte postale presque par cœur. [...] Sa lettre de réponse débordait d'affection, il s'identifiait à son père, et cet amour se fixait sur l'amour que son père avait toujours manifesté pour le vin et la bière, et qu'il faisait sien.³⁷

Dora reste à ses côtés, malgré la maladie. Kafka demeure au sanatorium de Kierling, pour une durée d'un peu moins d'un mois et demi. Il y meurt le 3 juin 1924.

2.1.1.angoisses et amours

Pour cette partie du mémoire, j'étudierai les relations amoureuses de Kafka, c'est-à-dire ses relations avec Felice Bauer, Julie Worhyzeck, Milena Jesenská et Dora Dymant. Ce choix repose sur le fait qu'il s'agit des moments où Kafka semble le plus habité par l'angoisse : il doit agir, se tirer vers le monde extérieur afin de concrétiser sa vie conjugale. Auparavant, les moments forts du *Journal* sont axés sur des notes de voyage ou sur des observations à propos du théâtre yiddish. Ces dernières, même si elles sont d'un grand intérêt, ne semblent pas mues par l'angoisse. En effet, les diverses considérations de Kafka sur le théâtre yiddish constituent une série de

³⁵ Begley suggère que Kafka est entré à Wienerwald en fin mars 1924, puis a quitté pour Kierling le 19 avril, tandis que Citati propose qu'il y est demeuré durant une semaine, du 5 avril au 10 avril 1924, avant de quitter pour Kierling. J'ai choisi les dates proposées par Citati, car il propose une étude détaillée des derniers moments de Kafka (il connaît même les médicaments et les doses quotidiennes prises par Kafka, voire son poids). (L. BEGLEY. *Franz Kafka « Le monde prodigieux que j'ai dans la tête »*, Odile Jacob, Paris, 2009, p. 229) et (F. KAFKA *Lettre à ses parents : 1922-1924*, traduit de l'allemand par R. Simon, précédé de *Une année dans la vie de Franz Kafka* de P. CITATI, traduit de l'italien par B. Pérol, Coll. « Arcades », Gallimard, Paris, 1990, p. 54)

³⁶ F. KAFKA *Lettre à ses parents : 1922-1924*, traduit de l'allemand par R. Simon, précédé de *Une année dans la vie de Franz Kafka* de P. CITATI, traduit de l'italien par B. Pérol, Coll. « Arcades », Gallimard, Paris, 1990, p. 35.

³⁷ *Ibid.*, p. 38.

réflexions sur le genre. L'enthousiasme dont il fait preuve dans le *Journal*, hormis l'admiration qu'il éprouve pour Mme Tschissik (qu'il attribue à son amour pour le théâtre), sont axées sur des détails techniques. Toutefois, le théâtre yiddish sera pour Kafka l'occasion de redécouvrir le judaïsme, avec lequel il avait rompu durant sa jeunesse. Les pièces, jouées par des Juifs de l'Est, proposent une expérience du judaïsme beaucoup plus authentique que ce qu'il entrevoit au cœur de la pratique religieuse de son père. C'est lors de l'une de ces représentations qu'il prend connaissance de ce que dit le Talmud sur le mariage et l'importance de celui-ci dans le judaïsme :

Le Talmud lui-même dit : « Un homme sans femme n'est pas une créature humaine ». Face à de telles pensées, je n'eus pas ce soir-là d'autre recours que de me dire : « Vous voilà, mauvaises pensées, vous arrivez maintenant, parce que je suis faible et que je souffre de l'estomac. Vous choisissez juste ce moment pour m'obliger à vous penser à fond. Vous ne vous attachez qu'à ce qui vous fait du bien. Vous devriez avoir honte. Revenez donc une autre fois, un jour que je serai plus résistant. N'exploitez pas mon état de la sorte ». Et de fait, elles reculèrent sans même attendre d'autres preuves, se dispersèrent lentement et cessèrent de me troubler au cours de ma promenade.³⁸ (24 novembre 1911)

Kafka ressent déjà, par son statut de célibataire et par la culpabilité qui en émane, un sentiment de faute. Le mariage apparaît comme l'un de ses seuls moyens de rédemption. En 1912, il rencontre Felice Bauer, dont il fait, comme on l'a vu, un portrait peu flatteur dans le *Journal*. Ces impressions négatives seront rapidement chassées. Kafka crée ultimement un univers hors du monde matériel par la correspondance abondante qu'il entretient avec elle. Le Pragois lui demande un envoi constant de lettres, afin de connaître ses moindres faits et gestes pour mieux habiter son univers. Durant les cinq années suivantes, le couple se rencontre fort peu. Le monde des lettres se substitue à la participation active, au partage du quotidien, malgré les divers plans qui prennent forme pour permettre une vie commune. C'est une relation *fantasmée*, qui prend toute sa forme dans l'échange épistolaire. La correspondance n'est toutefois pas univoque : « Kafka se laisse emporter par le rythme de ces lettres, n'écrivant pratiquement plus rien d'autre et éprouvant même la rédaction de son *Journal* comme une trahison envers Felice : 'Un journal que tu ne connaîtrais pas n'en serait pas un pour moi'³⁹. » Ce qu'il désire partager avec elle, c'est une intimité que seule l'écriture peut permettre. Les appels téléphoniques ne

³⁸ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 169.

³⁹ F. BANCAUD., dans *Le Journal de Franz Kafka ou l'écriture en procès*, CNRS éditions, Paris, 2001, p. 205

seront que réservés que dans les situations où Kafka, angoissé d'être sans nouvelle de Felice, désire avoir une confirmation quasi immédiate qu'elle va bien.

2.1.2. Felice et la possibilité d'un mariage

Cette riche correspondance, toutefois, n'est pas dénuée d'attentes : Felice lui demande implicitement la promesse d'une union, voire ultimement d'un mariage, et c'est ce que Franz peine à lui offrir, malgré sa volonté de respecter le Talmud. Durant cette période, le *Journal* devient nécessaire pour Kafka. Il apporte une stabilité à son quotidien troublé, parce qu'il établit des repères sûrs dans l'une des périodes de sa vie qui s'avère des plus angoissantes : « Il m'est devenu très nécessaire de recommencer à tenir un Journal. Ma tête peu sûre, F., mon écroulement au bureau, mon impossibilité physique d'écrire joint au besoin intérieur que j'en ai.⁴⁰ » (2 mai 1913) Franz tente de convaincre Felice que le mariage avec lui ne pourrait qu'être source de souffrance commune, mais il ne peut s'empêcher de l'aimer : « Je l'aime, dans la mesure où j'en suis capable, mais mon amour est étouffé sous l'angoisse et les reproches que je me fais.⁴¹ » (13 août 1913) Dès que l'angoisse prend forme et gagne en intensité, les entrées du *Journal* sont elles aussi de plus en plus fréquentes. Kafka y illustre un désespoir difficile à contenir. Il souffre de la promesse de fiançailles faite à Felice. Le 13 août 1913, il lui envoie une lettre lui demandant de renoncer au mariage, l'entrée qui suit a été écrite quelques jours plus tard : « Mes tourments ce matin au lit. Le saut par la fenêtre m'est apparu comme l'unique solution.⁴² » (15 août 1913) Les pensées liées au suicide ne sont pas fréquentes dans le *Journal*. Elles sont généralement le résultat d'un profond désarroi face à une situation sans issue, ou lorsque les répercussions de ses actions peuvent avoir de graves conséquences. Ce type de situation apparaît tributaire d'une angoisse paralysante. Les possibilités qui s'offrent à Franz semblent inadéquates et elles le poussent vers le désir de mort. L'angoisse gagne en intensité tandis que le mariage se concrétise de plus en plus. Kafka est prisonnier, parce qu'il désire tenir sa promesse, sans toutefois rompre avec son quotidien. S'il est tourmenté, c'est par respect pour Felice : « Cette impasse dans laquelle j'ai lentement poussé son destin me fait du mariage une obligation qui est certes

⁴⁰ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 297.

⁴¹ *Ibid.*, p. 305.

⁴² *Ibid.*, p. 306.

inélucltable, mais nullement sans limites. C'est là l'effet de je ne sais quelle loi secrète des relations humaines.⁴³ » (14 août 1913) Il s'agit d'une impasse, il doit l'épouser s'il ne veut aller en contresens d'une « loi secrète des relations humaines. » Si Kafka ne s'affirme pas, il devra indubitablement se marier, car malgré ses réticences, il continue les préparatifs menant à une union avec Felice. On verra de nouveau apparaître l'angoisse lorsque les vœux sont renouvelés après la première rupture et que le mariage semble redevenir une possibilité. En effet, Kafka est terrorisé :

Nuit de détresse. Impossibilité de vivre avec F. Impossibilité de supporter la vie en commun avec qui que ce soit. Ne pas le regretter, regretter l'impossibilité de ne pas être seul. Un pas de plus : absurdité du regret, se soumettre et comprendre enfin. Se relever. Tiens-toi à ton livre. Mais nouveau pas en arrière : insomnie, maux de tête, sauter par la fenêtre haute, mais tomber sur le sol amolli par la pluie où le choc ne sera pas mortel. Rouler sans fin, les yeux fermés, s'offrant à je ne sais quel regard ouvert.⁴⁴ (6 juillet 1916)

La représentation métaphorique de la défenestration chez Kafka prend tout son sens dans cette entrée et illustre la volonté de mettre fin à ses tourments par un acte désespéré. Il faut aussi noter que la chambre de Kafka était à l'étage. Il s'agit de l'une des « figures de liberté » qui le relie le plus à l'extérieur. Si auparavant la défenestration était synonyme de mort, elle demeure *posibilisante* : elle devient une réponse face à la volonté de fuir le mariage. Ses maux prennent une forme physique ; il se plaint de constants maux de tête, mais la littérature lui offre de l'apaisement, lorsqu'il réfléchit à son livre. Il désire tout simplement se jeter vers autre chose et vivre librement du littéraire plutôt que de se contraindre dans une union scellée par le mariage. Lors de la première rupture avec Felice, Kafka pose sur lui-même un regard lucide. Il sait dès lors que toute tentative de renouer avec elle s'avérera inutile :

Si j'étais un étranger m'observant et observant le déroulement de ma vie, je serais obligé de dire que tout cela finira nécessairement dans la stérilité, consumé que je suis de doutes incessants, et créateur seulement dans l'art de me torturer moi-même. Mais en ma qualité d'intéressé, j'ai de l'espoir.⁴⁵ (25 février 1915)

⁴³ *Idem.*

⁴⁴ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 417.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 384.

La possibilité d'un mariage avec Felice demeure problématique pour Kafka, car, si espoir il y a, c'est celui de trouver le repos en respectant les « lois secrètes » du Talmud. L'angoisse durant cette période s'avère à nouveau paralysante. L'auteur désire se retirer de ce qu'il sait être l'inéluctable « stérilité », c'est-à-dire les angoisses perpétuelles, la crainte des jours à venir. Il pourrait tout simplement choisir la vie de célibataire ; toutefois, le mariage, pour Kafka, est synonyme de pureté. S'il désire entamer un plaidoyer contre sa « faute », c'est-à-dire la crainte de ne plus être « une créature humaine » en se situant hors du mariage, il tente de le faire pour son salut personnel :

Aie pitié de moi, je suis pécheur jusque dans les moindres recoins de mon être. Pourtant, mes aptitudes n'étaient pas tout à fait méprisables, c'étaient de bons petits talents, mais je les ai gaspillés, privé que j'étais de tout conseil ; maintenant je suis bien près de la fin, et juste au moment où, au-dehors, tout pourrait encore prendre bonne tournure. Ne me rejette pas vers les réprouvés. Je le sais, c'est un ridicule amour de soi qui parle, ici, un amour ridicule de loin et même de près, mais si je vis, il me faut bien aussi avoir l'amour du vivant pour soi-même, et si le vivant n'est pas ridicule, ses manifestations nécessaires ne le sont pas non plus. – Pauvre dialectique ! Si je suis condamné, je ne suis pas seulement condamné à mourir, je suis condamné à me défendre jusque dans la mort.⁴⁶ (20 juillet 1916)

Ce que craint Franz Kafka, en plus de la faute, c'est d'être limité dans ses perspectives d'avenir littéraire, malgré les divers rôles qu'il occupe et qu'il cède au fil du temps, soit la gestion de la mine d'amiante, le travail à la *Assicurazioni Generali* qui demande des heures de travail sans fin. C'est son emploi à l'*Arbeiter-Unfall-Versicherungsanstalt* qui lui paraîtra le plus prometteur, car il lui permet, par son horaire de travail relativement court, de se consacrer à la littérature, qui est déjà pour lui une seconde peau :

En bref, l'individu est ce qu'il fait. Bien entendu, tout individu joue une pluralité de rôles, mais l'un de ceux-ci prime souvent sur les autres, marquant alors plus profondément sa « personnalité ». En tout cas, il est son rôle. Bien sûr, il « sait » qu'il joue un rôle, ne serait-ce parce qu'il peut en jouer d'autres, qu'il a dû se former, parfois longuement, avant de pouvoir le jouer. Mais son rôle devient une véritable deuxième nature. Il lui colle à sa peau.⁴⁷

⁴⁶ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 418.

⁴⁷ D. MARTUCELLI. *Grammaires de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Paris, Gallimard, 2002, p. 209.

Franz tente divers plaidoyers avec Felice pour illustrer son amour littéraire, l'un parmi lesquels il exprime que toute vie avec lui sera d'une grande pauvreté et d'un enfermement qui se rapproche de la mort. Il souligne à sa douce qu'ils n'auraient pratiquement pas de temps ensemble, il consacrerait sa vie entière, à exercer ce qu'elle croit être un simple « penchant »⁴⁸. Par cette simple remarque, Kafka comprend que Felice croit que le littéraire n'est que pour lui qu'un simple passe-temps, et cela est fort problématique :

C'est l'existence de l'autre, et surtout de son regard sur moi, qui me fait surgir hors de moi ou, plutôt qui me contraint à accepter que je suis aussi en dehors de moi, que j'ai une nature. [...] Sous le regard anéantissant de l'autre, je suis figé dans une identité et je le deviens pour lui.⁴⁹

Le regard de l'autre fige l'identitaire chez Martucelli, mais on retrouve aussi, en philosophie, chez son précurseur Martin Heidegger un propos comparable dans le « on » de la rumeur. Ce « on » constitue la possibilité impropre individuelle, elle agit en tant que force qui remet en question l'être, mais de manière fautive⁵⁰. Ce que Felice pose sur Kafka, c'est un regard qui le fige en tant qu'avocat pour l'*Arbeiter*, plutôt que d'affirmer ce qu'il perçoit comme sa vocation première, l'écriture. Si Kafka lui promet parfois une vie de pauvreté et revient sur sa parole⁵¹, c'est qu'il oscille entre les diverses possibilités qui s'offrent à lui : vivre du littéraire, tout en conservant son emploi au bureau ou trouver divers moyens pour augmenter sa rente afin de bien vivre à deux. L'angoisse le prend, car il doit invariablement choisir entre une vie avec la femme aimée et une vie tournée vers le littéraire.

Renoncer à l'écriture, c'est renoncer à la vocation qu'il a, toute sa vie durant, passée à construire. Malgré son « inaction » générale au bureau qu'il décrit de temps à autre, ses patrons

⁴⁸ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome IV*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 486.

⁴⁹ D. MARTUCELLI. *Grammaires de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Paris, Gallimard, 2002, p. 225.

⁵⁰ Le « on » situe le *Dasein* (être-là) dans ses possibilités impropres, c'est-à-dire qu'il tente de se remettre en question en vertu d'un ensemble propositions qui lui sont extérieures et inappropriées, ce qui peut causer ultimement une mauvaise conscience (la faute) ou une recherche de soi.

⁵¹ « Inutile de préciser qu'il lui suggère bien d'autres raisons pour ne pas l'épouser : ils seront pauvres, il ne supporte pas la société, il a besoin de s'isoler pour écrire – non pas “comme un ermite”, ce ne serait pas assez, mais comme un mort. » L. BEGLEY. *Franz Kafka « Le monde prodigieux que j'ai dans la tête »*, Odile Jacob, Paris, 2009, p. 108. Son appel à rompre les fiançailles est des plus angoissés, il désire se retirer du monde et de ses obligations. La métaphore du « mort » est une illustration de la volonté d'être en retrait, dans un isolement extrême.

l'apprécient et le considèrent *indispensable* au fonctionnement de l'*Arbeiter*. Kafka a voulu, comme le mari de sa sœur Valli, participer à la guerre mais le bureau a demandé pour lui une exemption :

Allons, prends ton élan. Corrige-toi, évade-toi de la bureaucratie, vois donc enfin qui tu es au lieu de considérer ce que tu devrais être. La première tâche qui t'incombe absolument, c'est de te faire mobiliser. Et puis, abandonne cette erreur insensée qui consiste à établir des comparaisons entre toi et Flaubert, Kierkegaard ou Grillparzer.⁵²

La guerre pourrait représenter pour Kafka une possibilité d'évasion et d'auto-affirmation. Elle lui permettrait de quitter le bureau, ses problèmes paralysants, pour prendre action dans un conflit qui le dépasse. Il redeviendrait *actif* sous l'action et l'effort demandés par la guerre plutôt que de rester en retrait, sans cesse confronté à ses angoisses personnelles. Le *Journal* atteste à plusieurs reprises sa déception de ne pouvoir y aller, afin d'affirmer une certaine « valeur individuelle » tout en fuyant ses obligations quotidiennes.

La première rupture se fait en 1914, puis les fiançailles avec Felice sont renouées en 1916, et rompues à nouveau en 1917. La seconde rupture se fait lorsque Kafka apprend qu'il souffre de tuberculose et avoue, avec un certain soulagement, qu'il ne désire plus se marier. Ce que la maladie pousse Franz à faire, c'est à affirmer coûte que coûte sa vocation en tant qu'écrivain. Selon Claude David, Kafka : « s'accroche à la tuberculose comme un enfant à la jupe de sa mère. La tuberculose est arrivée, son destin est désormais arrêté.⁵³ » Je ne peux toutefois être d'accord avec David sur ce point. En effet, la « tuberculose est arrivée, » mais Kafka désire choisir sa possibilité qui est « la plus propre » du temps qu'il lui reste à vivre, c'est-à-dire celle à laquelle il aspirait depuis des années : demeurer écrivain. L'entrée du 15 septembre 1917 est évocatrice à ce sujet :

Tu as, si tant que cette possibilité existe, la possibilité de faire un commencement. Ne la gaspille pas. Si tu veux pénétrer en toi, tu n'éviteras pas la boue que tu charries. Mais ne t'y vautre pas. Si, comme tu le prétends, la blessure de tes poumons n'est qu'un symbole – symbole de la blessure dont l'inflammation s'appelle F. et dont la profondeur s'appelle justification – s'il en est bien ainsi, les conseils des médecins

⁵² F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 425.

⁵³ C. DAVID. *Franz Kafka*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1989, p 215.

(air, soleil, lumière, repos) sont aussi un symbole. Saisis-toi de ce symbole.⁵⁴ (15 septembre 1917)

La « possibilité » dont Kafka fait la mention, c'est celle de rompre ses fiançailles, de quitter son engagement, afin « de faire un commencement ». Essentiellement, la « boue » constitue la faute qu'il éprouve en le faisant, mais aussi la culpabilité inhérente qui provient de l'écrit, par la perspective de « pénétrer en [soi]. » S'y « vautrer », c'est encourir la possibilité de se perdre, de se figer dans l'immobilisme et de tomber à nouveau dans un cycle d'angoisse paralysante. La blessure est perçue symboliquement comme la possibilité de prendre du temps pour soi, par la perspective de repos dont il reçoit la prescription. Le repos, pour Kafka, c'est vaincre l'angoisse constitutive et écrire. Il s'encourage dès lors à rompre avec Felice, le diagnostic ne résulte donc pas en « un destin arrêté, » mais plutôt comme « la possibilité de faire un commencement, » de faire un retour vers ce qui compte réellement : la littérature. La maladie ne serait qu'un prétexte pour retourner dans sa voie initiale, d'être fidèle à soi et d'éviter un cheminement « impropre ».

L'Arbeiter se montre compréhensif et lui permet de prendre des mois de vacances afin d'améliorer sa santé. Durant ces périodes passées dans divers sanatoriums, il rencontre des gens, discute du judaïsme et en profite pour visiter le monde. De sa rupture avec Felice résulte une série d'aphorismes, où Kafka se tourne vers lui-même et où il entame un dialogue avec soi⁵⁵. Ces derniers, selon Claude David, proviennent de son seul souci : « qui est de comprendre l'humaine condition.⁵⁶ » Kafka, se tourne donc vers l'introspection et vers l'universel pour chercher de l'apaisement. Ses aphorismes sont-ils le résultat d'un sentiment de faute qu'il éprouve depuis son refus de s'engager avec Felice ? On pourrait croire qu'après avoir décidé dédier sa vie au littéraire il éprouverait un certain soulagement, mais l'angoisse perdure et, au fil des années, ne s'amointrit pas. Ce qu'il regrette, comme il l'écrit le jour de leur rupture, c'est tout le temps perdu pendant des années à angoisser, mais aussi le temps qu'il lui a fait perdre à elle aussi : « Elle est innocente, une innocente condamnée à une cruelle torture ; c'est moi qui ai commis le

⁵⁴ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 432.

⁵⁵ « Ce qui transparaît précisément de l'un de ces aphorismes, c'est que « L'un des moyens du Mal est le dialogue. » F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. K, p. 450 Il est difficile d'explicitier ce que représente le Mal pour Kafka, mais il pourrait s'agir d'une métaphore axée sur l'introspection, par le dialogue qu'elle permet.

⁵⁶ C. DAVID. *Franz Kafka*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1989, p. 227.

mal pour lequel elle est condamnée, c'est moi, pour comble, qui sers l'instrument de torture.⁵⁷ » (21 septembre 1917) Tout comme il le fera plus tard avec son père, il redirige la faute vers lui, afin d'épargner l'autre. Ce qu'on voit chez Kafka, ce n'est pas seulement un corps qui commence à être rongé par la maladie, mais aussi un être souffrant, dévoré par l'angoisse et la culpabilité. Le regard introspectif que permet le *Journal*, tout en étant un réceptacle pour les diverses peurs qu'il éprouve, ne fait que le maintenir dans l'échec.

2.1.3. Deuxième temps de l'amour - Julie Wohryzeck

En 1918, Kafka rencontre Julie Wohryzeck durant l'une de ses cures en sanatorium et il en est amoureux. Elle : « Était la fille d'un cordonnier qui faisait fonction de *shammes* à la synagogue de Prague-Weinberg, autant dire que dans la hiérarchie pragoise du temps, elle occupait à peu près le dernier rang.⁵⁸ » De l'année 1919, Kafka ne consigne en tout que huit entrées dans son *Journal*. Il le tient de manière sporadique. Trois d'entre elles ont pour sujet la jeune femme, tandis que les autres font état de son sentiment d'impuissance. Toutefois, avec ces sentiments revient toujours la question de la faute. Kafka n'a pas la conscience tranquille : « Riegerpark. J'ai fait les cent pas avec J. devant les buissons de jasmin. menteur et sincère, menteur dans mes soupirs, sincère dans mon attachement pour elle, dans ma confiance, dans le sentiment de sécurité qu'elle me donne. Cœur tourmenté.⁵⁹ » (30 juin 1919) La question de l'engagement à l'autre est de nouveau une source d'angoisse, mais elle semble plus confiante, plus assumée. Cette fois, la peur semble orientée vers la perte de sa dulcinée, car l'union n'est pas souhaitée par le père de Kafka. Malgré tout, la possibilité d'être avec elle commence à se concrétiser, non en une crainte mortelle comme on le voyait avec Felice, mais en une expérience calme et plutôt satisfaisante : « Toujours la même pensée, le désir, la peur. Je suis cependant plus calme que d'habitude, comme si une grande transformation était en train de s'accomplir dont je sentirais le frémissement lointain. C'est trop dire.⁶⁰ » (6 juillet 1919). Il convient de noter que Kafka ne s'est pas encore *officiellement* engagé avec elle et ne l'a toujours pas demandée en

⁵⁷ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 435.

⁵⁸ M. ROBERT. *Seul comme Franz Kafka*, coll. « Agora », Calmann-Lévy, [1979] 1988, p. 104.

⁵⁹ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 489.

⁶⁰ *Idem*.

fiançailles. Ce qu'il doit obtenir avant tout, l'approbation de son père. Le refus de ce dernier motive la fameuse « Lettre au père ». Les raisons qu'il donne sont sociales et économiques : il lui refuse le mariage avec un parti qu'il croit désavantageux. La moitié des entrées écrites durant cette année le seront en décembre, soit quelque temps après son retour du sanatorium de Schelesen :

Franz Kafka venait de réaliser dans sa vie la situation imaginaire décrite sept ans plus tôt dans *Le Verdict* : le père terrible interdisait le mariage ; s'il ne condamnait pas son fils à mort, du moins lui rendait-il la vie impossible, il se dressait avec son pouvoir sacré, son autorité indubitable, sur le chemin de la vie. C'est à cause de cet événement, et de lui seul, que Kafka se résout en novembre 1919 (à Schelesen, où il passe à nouveau quelques jours) à rédiger la fameuse lettre au père.⁶¹

La « Lettre au père » ne serait qu'une longue rhétorique d'avocat⁶² dans laquelle il affirme sa volonté de pouvoir sur sa propre existence. Ce qu'il tente, en novembre, c'est de le convaincre de la nécessité du mariage pour parvenir à l'épanouissement personnel, sur des plans à la fois amoureux et spirituels. Si les représentations que Kafka fait de son père comme un être omnipotent sont présentes dans son œuvre, c'est parce que :

[Le père fictif] est le père de cet autrui qui naît sans doute de qualités projetées d'abord sur le père réel et qui, étant nécessaire à la genèse de l'œuvre, joue symboliquement le rôle de géniteur. L'œuvre est l'enfant qu'on lui doit, qu'on lui dédie et qui en même temps sert à démontrer ce dont on est capable.⁶³

La « Lettre au père » m'apparaît comme l'œuvre d'un fils brimé, désirant, par l'entremise de l'écriture, affirmer son désespoir d'être pour remédier à une situation le plaçant en faute (le refus du mariage) devant une forme de pouvoir qui le dépasse. Lorsque Kafka rompt les

⁶¹ C. DAVID. *Franz Kafka*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1989, p. 257.

⁶² Je crois que cette expression provient de Kundera, dans *Les Testaments trahis* mais je n'en ai pas retrouvée la source. Ce qui semble justifier cette affirmation provient d'un extrait de la « Lettre au père » : « Le succès de cette lettre tout entière en dépend, car, d'une part, c'est dans ces tentatives que se trouve réuni tout ce dont je disposais en fait de forces positives, et, d'autre part, toutes les forces négatives que j'ai décrites comme le résultat de ton éducation, c'est-à-dire la faiblesse, le manque de confiance en soi, le sentiment de culpabilité, s'y sont rassemblées avec furie et ont établi un véritable cordon de troupes entre le mariage est moi. » F. KAFKA. *Lettre au père*, traduction de M. Robert, Coll. « Folio plus classiques », Gallimard, Paris, 1957, [2009], p. 52. L'intention est claire : si Kafka écrit cette lettre, c'est pour convaincre son père qu'il devrait pouvoir se marier si bon lui semble avec Julie Worhyzek.

⁶³ M. DE M'UZAN. *De l'art à la mort*, Coll. « Tel », Éditions Gallimard, Paris, [1977] 1997, 203 p.

fiançailles avec Felice, il n'en subit pas la critique de son père, qui s'avère plutôt compréhensif à son égard⁶⁴. La faute commise par le père ne se situe pas seulement dans son refus de lui accorder le droit au mariage, mais aussi face au judaïsme de manière générale. Selon le dire de Kafka, il ne lui aurait légué en somme qu'un « fantôme » de ce qui constitue sa religion : « Dès le commencement, par "la faute du père", il s'est retrouvé jeté hors du monde, condamné à lui-même, à une solitude dont il n'avait donc pas à rendre la littérature responsable, mais plutôt à la remercier d'avoir éclairé cette solitude.⁶⁵ ». S'il côtoie Löwy et le théâtre yiddish, en 1911, c'est pour se rapprocher du judaïsme, connu en profondeur par les Juifs de l'Est qui sont plus pratiquants. Ces derniers sont mal perçus par une partie de la communauté juive pragoise, ils sont peu fortunés et sont critiqués pour leur port des habits traditionnels. Le père de Franz, Hermann Kafka, n'apprécie pas particulièrement que son fils passe du temps en compagnie de Löwy et n'hésite pas à le couvrir de propos blessants. En un premier temps, il note directement sa colère dans les pages de son *Journal*, mais il n'en ressent que de la culpabilité par la suite :

Afin de ne pas l'oublier pour le cas où mon père devrait quelque jour encore me traiter de mauvais fils, je note que, en présence de plusieurs parents et sans motifs précis, soit simplement pour m'accabler, soit prétendument pour mon bien, il a traité Max de *meschuggener Ritoch*⁶⁶ et qu'hier, Löwy étant dans ma chambre, il a parlé, en secouant ironiquement de la tête et en pinçant les lèvres, des gens étrangers qu'on fait entrer dans l'appartement. [...] Je n'aurais pas dû écrire cela, parce que je l'ai fait en m'enfonçant positivement dans ma haine contre mon père, haine à laquelle il n'a cependant pas fourni de prétexte aujourd'hui ; cette haine, du moins en ce qui concerne Löwy, est disproportionnée aux propos que j'ai notés comme étant les siens et elle augmente encore du fait que je ne peux plus me rappeler ce qu'il y avait de réellement méchant dans sa conduite d'hier.⁶⁷ (31 octobre 1911)

⁶⁴ Selon l'entrée du *Journal* du 23 juillet 1914, lors du « procès » de l'Askanischer Hof où Kafka annonce la première rupture des fiançailles : « Ma mère verse quelques larmes ça et là. Je récite ma leçon. Mon père la saisit bien à tous les points de vue. Il est venu de Malmö spécialement pour moi, il a voyagé de nuit, il est assis en manches de chemises. Ils me donnent raison, il n'y a rien ou que fort peu à dire contre moi. »

F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 352.

⁶⁵ M. BLANCHOT. *L'espace littéraire*, Coll. « Folio essais », Gallimard, Paris, [1955] 2012, p. 88.

⁶⁶ Selon Claude David, l'expression yiddish « *meschuggener Ritoch* » signifie « un excité sans cervelle. »

F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 1347.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 136.

Quelques jours plus tard, un conflit comparable fera de nouveau surface. Hermann Kafka ira jusqu'à traiter Löwy de « chien, » une expression antisémite⁶⁸ : « l'injure ne provient pas seulement de l'ennemi, elle a cours jusque dans l'intimité du clan familial, ce qui la rend, si possible, encore plus intolérable.⁶⁹ » Ce qui est aussi contradictoire, c'est que Franz apprend le *vrai* judaïsme des Juifs de l'Est. En condamnant les nouvelles relations de son fils, Hermann critique plus ou moins directement l'enrichissement de sa foi. C'est donc contradictoire pour le fils : respecter la toute-puissance du père ou espérer le salut personnel divin en condamnant celui-ci. Toutefois, ces révoltes sont fréquentes chez les jeunes Juifs pragoïs de l'époque, selon Pascale Casanova : « On assista à une révolte profonde des fils contre le mode de vie et les convictions paternelles. Partout de nombreux jeunes Juifs germanisés remirent en cause la décision de leurs pères de s'assimiler à la société et aux valeurs allemandes et de "disparaître" en tant que Juifs.⁷⁰ » Il n'en demeure pas moins que Franz éprouve de la culpabilité à écrire une entrée dans laquelle il critique ouvertement son père. S'il la ressent, c'est essentiellement parce que l'écrire « l'enfonce positivement dans sa haine contre son père. » Il transcrit aussi l'événement le lendemain. On peut noter une certaine distance, car l'événement n'est pas consigné immédiatement. La culpabilité rencontre de manière confuse la colère, car il ne s'agit pas de ce qu'il ressentait veille, aussi « du fait qu'[il] ne peut plus [se] rappeler ce qu'il y avait de bien méchant dans sa conduite. ». Il s'ensuit, quelques jours plus tard, une nouvelle dispute entre Franz et Hermann à ce sujet. Autant que Franz peut être en désaccord avec son père, il n'entre pas directement en conflit avec lui. Le nouveau conflit, noté dans l'entrée où Kafka exprime tout son désarroi face au fait qu'Hermann traite Löwy de chien, est le suivant :

Qui couche avec les chiens attrape des puces. » Je n'ai pas pu me contenir et j'ai dit des paroles qui échappaient à mon contrôle. Là-dessus, mon père, particulièrement calme (à vrai dire par au bout d'un long silence rempli par d'autres sentiments) : « Tu sais que les émotions me sont interdites et que je dois être ménagé. Et tu viens me parler sur ce ton. J'ai vraiment assez d'émotions comme cela, largement assez. Je te conseille donc de m'épargner de pareils propos. » Je dis : « Je m'efforce de me

⁶⁸ « “ Chien ”, on le sait, est l'injure traditionnelle de l'antisémite en tout temps et en tout lieux. » M. Robert souligne aussi le mépris d'Hermann Kafka pour les Juifs de l'Est. M. ROBERT. *Seul comme Franz Kafka*, coll. « Agora », Calmann-Lévy, [1979] 1988, p.24.

⁶⁹ *Idem*.

⁷⁰ P. CASANOVA, *Kafka en colère*, coll. « Fictions et cie », Éditions du Seuil, Paris, 2011, p. 76.

contenir » et je sens chez mon père, comme toujours à ces moments de crises, une sagesse dont je ne puis saisir qu'un souffle.⁷¹ (3 novembre 1911)

Les conflits comme celui-ci, transcrits tels quels, sont rares, et, comme pour le premier, Kafka est parcouru de sentiments contradictoires. Malgré l'insulte réelle contre son ami, il ne peut s'empêcher de trouver « une sagesse » dans les propos de son père, dans sa posture et dans son calme (ce qui est rare). Kafka procède généralement en énumérant, dans le *Journal*, les traits distinctifs de son père, mais cela se fait plus tardivement. Cet homme colossal, qui siège à la table de la cuisine et qui parle bruyamment, semble posséder tous les droits : « Grâce à ton énergie, tu étais parvenu tout seul à une haute position que tu avais une confiance sans borne dans ta propre opinion [...] De ton fauteuil, tu gouvernais le monde. Ton opinion était juste, toute autre était folle, extravagante, *meschugge* [(folle)], anormale⁷² » La comparaison s'effectue aussi au point de vue de la santé : Kafka dit souvent ne pas avoir hérité de la vitalité des Kafka, tient sa fragilité des membres de la famille de sa mère. Si ces notes demeurent écrites pour lui, Franz conserve tout de même une mauvaise conscience à critiquer son père. Malgré les propos blessants et injustes qu'il tient, il « sent chez [son père, comme toujours [...]] une sagesse dont [il] ne peut saisir qu'un souffle. » Si Franz n'a pas remis la lettre qu'il avait rédigée pour son père quelques années auparavant, c'est qu'elle sera le résultat écrit d'une colère, dans laquelle on peut lire la rhétorique de la faute. Le père, dans le *Journal*, revêt l'aspect de cet être colossal, immuable, duquel Franz demeure invariablement soumis : « Récemment, je me suis figuré que j'ai été vaincu par mon père étant petit enfant et que l'ambition m'empêche de quitter le champ de bataille durant toutes ces années, bien que je sois constamment vaincu.⁷³ » (2 décembre 1921)

Selon Edgar Morin :

La culpabilité est une des données premières de la conscience individuelle : elle est le sentiment même du Moi, angoissé par la différence qui sépare le Soi du Sur-moi. À ce titre, on ne peut séparer la culpabilité du complexe d'Œdipe, c'est-à-dire des

⁷¹ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 142.

⁷² F. KAFKA. *Lettre au père*, traduction de M. Robert, Coll. « Folio plus classiques », Gallimard, Paris, [1957] 2009, p. 14.

⁷³ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 517.

dramas originaires de la conscience infantile, qui sont déterminés par les rôles avec les parents.⁷⁴

Si la culpabilité, qui pourrait être tributaire de la faute et de la mauvaise conscience, émerge chez Kafka, c'est qu'il désire ardemment s'affirmer tout en contestant la figure paternelle. Son identité se base en fonction de ce que son père n'est pas. Il est la figure faible, écrasée par la force des choses et qui désire passer sa vie dans la littérature, que son père exécrait : « Exceptionnellement, la répugnance que tu ne manques pas de montrer d'emblée, pour mon activité littéraire comme pour le reste, me fut agréable.⁷⁵ » Dans la « Lettre au père », Franz s'attribue le rôle du fautif, dans la mesure où tout ce que disait son père était comparable à ce qu'en ferait une figure dénuée de méchanceté. Kafka demeure couvert de boue et, dans toute son humilité, déclare que le mariage n'est, de toute façon, pas pour lui, car il n'est pas assez pur.

Ce qu'il reproche surtout à son père, c'est d'avoir abandonné la religion au profit de l'assimilation allemande, à des fins de bénéfices économiques : « Tu avais effectivement rapporté un peu de judaïsme de cette sorte de ghetto rural dont tu étais issu ; c'était bien peu et ce peu a encore diminué sous l'influence de la ville et de l'armée, mais quoi qu'il en soit, tes impressions et tes souvenirs étaient tout juste suffisants pour te permettre une espèce de vie juive.⁷⁶ » Les Juifs pragois devaient, s'ils voulaient prospérer économiquement, apprendre l'allemand et renier une partie de leur foi. Prague était fortement divisée, à l'époque. Pascale Casanova en fait état dans *Kafka en colère* ; elle situe Kafka dans ce conflit. Une partie de la population pragoise demande la souveraineté, elle désire la séparation avec l'Empire allemand. En un second temps, les Juifs doivent se positionner comme étant favorables à la cause pragoise, ou favorable à l'Allemagne, sinon aux anciennes traditions de l'Est, dont la communauté parlait le yiddish,⁷⁷ Toutefois, « Les Juifs étaient rejetés et insultés par les deux camps.⁷⁸ » C'est pourquoi en 1911, Kafka est déchiré face à son identité culturelle :

⁷⁴ E. MORIN. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, [1970] 1976, p. 251.

⁷⁵ F. KAFKA. *Lettre au père*, traduction de M. Robert, Coll. « Folio plus classiques », Gallimard, Paris, [1957] 2009, p. 47.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 44.

⁷⁷ M. Robert fait état de la situation dans laquelle vivait la famille Kafka : « Outre le sentiment d'appartenir secrètement à une société d'élite, hors du cercle étroit des besognes et des tracasseries du jour, l'allemand donne encore aux Juifs une chance non négligeable de s'élever socialement (en tant que langue officielle de l'Empire, il s'impose tout naturellement à tous ceux qui veulent "parvenir", pour eux-mêmes ou pour leurs enfants). [...] »

La mère juive n'est pas une *Mutter*, cette façon de l'appeler la rend un peu ridicule (non à ses propres yeux, puisque nous sommes en Allemagne) ; nous donnons à une femme juive le nom de mère allemande, mais nous oublions qu'il y a là une contradiction, et la contradiction s'enfonce d'autant plus profondément dans le sentiment.⁷⁹ (24 octobre 1911)

La question linguistique, soit celle de l'assimilation par la langue ont suscité divers commentaires dans l'œuvre. Les répétitions, qui sont essentielles à l'œuvre selon Kundera, en sont un exemple⁸⁰. Kafka, qui parlait très bien l'allemand, s'en sert à titre d'illustration de l'assimilation juive pragoise. Il faut noter aussi que les entrées, dans le *Journal*, sont écrites en allemand. Selon Begley, « le tchèque était la langue officielle du magasin de la famille, qui réservait l'allemand à son intimité.⁸¹ » La question de la représentation de la langue et de l'identitaire montre une profonde scission, car Kafka lui-même trouve absurde de nommer sa mère *Mutter* plutôt que d'utiliser le terme yiddish pour le faire ; cette question apparaît rapidement au début de son oeuvre⁸². Les Kafka « n'hésitaient pas à utiliser en privé des mots ou des expressions en yiddish⁸³, » plutôt que dans la sphère sociale ; il s'agissait en effet d'une question de perception sociale dans une nation divisée qui réclamait son indépendance.

2.1.3. Milena Jesenská et le journal en procès

Kafka parlait couramment trois langues, le tchèque, l'allemand et le yiddish. Toutefois, il a choisi l'allemand pour écrire. Milena Jesenská, en 1919, lui envoie une lettre lui annonçant qu'elle désire traduire en tchèque ses oeuvres. Cela commence par un échange des plus cordial, qui se transformera en une longue correspondance s'étirant sur environ deux ans. Cette relation ne sera pas particulièrement favorable à l'auteur. Milena est mariée à Ernst Pollak, qui n'est pas des plus attentionnés à son égard. Ce que Kafka souhaite, c'est une vie avec Milena, qui lui est

C'est donc sur lui que les pères juifs tablent le plus souvent, même quand dans leurs affaires ou en privé ils continuent de parler le tchèque et le yiddish (bien entendu, le yiddish est totalement proscrit de l'éducation, il n'y a pas de famille juive convenable où il ne soit reçu de le méprise, en cela, comme sur bien d'autres points, la famille Kafka ne fait nulle exception. » M. ROBERT. *Seul comme Franz Kafka*, coll. « Agora », Calmann-Lévy, [1979] 1988, p. 47.

⁷⁸ P. CASANOVA, *Kafka en colère*, coll. « Fictions et cie », Éditions du Seuil, Paris, 2011, p. 60.

⁷⁹ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 122.

⁸⁰ M. KUNDERA. *Les testaments trahis*, Paris, Coll. « Folio », Gallimard, [1993] 2012, p. 129.

⁸¹ L. BEGLEY. *Franz Kafka « Le monde prodigieux que j'ai dans la tête »*, Odile Jacob, Paris, 2009, p. 73,

⁸² Selon Begley, il s'agit de *tateleben*.

⁸³ L. BEGLEY. *Franz Kafka « Le monde prodigieux que j'ai dans la tête »*, Odile Jacob, Paris, 2009, p. 74

refusée, car elle est mariée à un autre homme. Ils se rencontrent à quelques reprises dans un hôtel. Leurs échanges sont intimes, à un point tel que Kafka n'hésite pas à discuter de sexualité avec elle, ce qu'il n'a jamais fait avec Felice.

Toutefois, durant cette période, Kafka note dans son *Journal* certains de ses soucis quotidiens, qui sont ramenés à la faute. S'il remet, en fin de vie, ses cahiers à Milena Jesenská, c'est essentiellement pour qu'elle puisse lui dire si il y a quelque chose de présent qui pourrait l'incriminer le jour de sa mort :

Il y a environ une semaine, j'ai donné tous mes carnets à M. Suis-je un peu plus libre ? Non. Serai-je encore capable de tenir une sorte de Journal ? Si je le puis, il sera en tout cas différent, il est probable qu'il se cachera et n'aura aucune existence ; ainsi, il me faudrait faire un grand effort pour être capable de noter quelque chose sur Hardt, qui cependant m'a relativement beaucoup occupé. [...] Je pourrais sans doute écrire sur M., mais je ne le pourrais pas non plus de propos délibéré et d'ailleurs, cela serait par trop dirigé contre moi ; je n'ai plus besoin de prendre minutieusement conscience de ces choses comme je le faisais autrefois ; à cet égard, je ne suis plus aussi enclin à l'oubli, je suis une mémoire devenue vivante et c'est une des raisons de mon insomnie.⁸⁴ (15 octobre 1921)

En affirmant que ce qu'il écrirait dans ses nouveaux journaux « serait par trop dirigé contre [lui], » Kafka affirme que l'introspection, malgré sa volonté de s'observer, ne pourrait que le rendre responsable de ses faits et gestes. S'il s'agissait auparavant de « prendre minutieusement conscience » par l'écrit, l'auteur est « désormais une mémoire vivante. » La recherche de soi serait dorénavant intériorisée. Selon Gusdorf, « Confier son journal, c'est triompher des dernières pudeurs, offrir une hospitalité plénière et s'exposer au péril d'autrui, qui détient désormais la possibilité d'abuser du droit de regard qu'on lui a confié⁸⁵. » Pour Kafka, confier son *Journal* revêt une démonstration de sincérité, dans la mesure où il présente ses réflexions intimes. Toutefois, si ces dernières sont montrées, c'est afin que Milena lui confirme que ses remords sont vains. L'amour qu'il lui voue le rend sensible à son jugement ; s'il le fait, c'est pour avoir la conscience claire, mais aussi, dans l'espoir de redevenir libre.

⁸⁴ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 510.

⁸⁵ G. GUSDORF. *Les écritures du moi : Lignes de vie I*, Éditions Odile Jacob, Paris [1991] 2011, p. 398.

C'est donc pourquoi, peu de temps après cette entrée, il envoie une lettre à Milena dans laquelle il pose la question suivante : « As-tu trouvé dans le *Journal* quelque chose de décisif contre moi ? ⁸⁶ » (21 janvier 1922) Ce qu'il recherche, c'est « l'absolution », sinon la confirmation de la présence d'une faute. Malgré ses réticences, il commence tout de même un nouveau *Journal*, qui est tenu relativement souvent jusqu'à juin 1922. Des figures sont récurrentes, telles que la boue, la traversée du désert de Chanaan et la question du Mal. Elles tournent toutes vers l'introspection, la mort ou la question de la faute, mais ce qu'il faut aussi noter, c'est une détérioration de sa condition physique et son affection grandissante pour la jeune femme tchèque. Cette période est particulière intense émotionnellement, et on peut l'observer dans la pratique même de l'auteur : « Le *Journal* devient à nouveau plus important en 1921 et surtout en 1922 où les traverses cette amitié, tandis que la maladie s'aggrave, le portent à un point de tension où son esprit paraît osciller entre la folie et la décision du salut. ⁸⁷ » Si l'on peut croire que le journal cherche à stabiliser le quotidien, il ne parvient pas chez Kafka à apporter un sentiment de sécurité, ni une réponse à ses préoccupations existentielles. Ses forces diminuent de jour en jour, on pourrait croire que le Pragois éprouverait une quelconque résignation, mais il ne cesse de s'éprouver violemment, afin de faire ressortir par le dialogue que permet l'écriture avec soi ce qu'il perçoit comme étant mauvais au fond de son être. Toutefois, : « Après 1923, le *Journal* manque tout à fait. Nous ignorons si les manuscrits détruits à sa demande par Dora Dymant comprenaient la suite de ses carnets : c'est très probable. ⁸⁸ » Le mystère règne, si Kafka a, ou non, tenu un *Journal* durant les dernières années de sa vie. Selon moi, il a pu délaisser cette écriture, qui semblait étrangement lui procurer beaucoup plus de mal que de bien. Je fonde mon impression sur un délaissement progressif, dont nous fait part l'année 1922. Au début de cette dernière, il est beaucoup plus actif, mais à partir du 5 juin 1922 jusqu'à la fin décembre 1922, on ne peut compter qu'un total de sept entrées. De 1923, Kafka n'en écrira qu'une, qui sera une fois de plus tournée vers la douleur, l'impuissance de l'homme face à la vie. Pietro Citati a tenté de faire une synthèse des dernières années de vie de Kafka, ce qu'il note pour cette période semble confirmer qu'il désirait dorénavant éviter les forces brutes et inlassables de l'introspection :

⁸⁶ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 522.

⁸⁷ M. BLANCHOT. *L'espace littéraire*, Coll. « Folio essais », Gallimard, Paris, [1955] 2012, p. 78.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 64.

En ces cours de juin 1923, il comprenait que percevoir la présence des esprits (et comprendre qu'il la percevait, comprendre qu'il comprenait qu'il la percevait, et ainsi de suite, à l'infini, selon la dissociation habituelle qu'engendre l'auto-analyse), ne faisait qu'accroître leur puissance cette lance pointée sur lui. La conscience ne sauvait personne ; ou du moins, elle ne le sauvait pas, lui.⁸⁹

La métaphore du fantôme, dans la citation de Citati, propose la présence fugitive d'un Autre qui hante le diariste plutôt que de l'aider à trouver sa voie. L'introspection à laquelle Franz s'adonnait ne pouvait que proposer une scission identitaire ; s'il ne parvenait pas à se défaire des « fantômes » de l'introspection, il ne pouvait que se tourner vers la folie face à toutes les pressions auxquelles il était soumis. Le cycle ne pouvait donc qu'être brisé par le délaissement du *Journal*, et l'apaisement ne pouvait que se trouver dans le silence.

2.2. Sylvia Plath

Tout comme pour Franz Kafka, j'ai dû recourir à des autobiographies et des essais à propos de l'auteure afin d'illustrer les moments qui se situent hors de son journal intime. Pour ce faire, j'ai consulté l'ouvrage de Patricia Godi, *Sylvia Plath : mourir pour vivre*, de Sylvie Doizelet, *La terre des morts est lointaine : Sylvia Plath*, et de Valérie Rouzeau, *Sylvia Plath : un galop infatigable*. Sylvia Plath est née le 27 octobre 1932 à Jamaica Plain, une banlieue de Boston. Son père, Otto, est d'origine allemande tandis que sa mère, Aurelia Schober, est américaine. Ses parents sont tous deux enseignants, toutefois, à la suite de la demande de son mari, Aurelia quitte son emploi pour prendre soin de Sylvia et de son frère cadet, Warren. La rencontre des parents de Sylvia se fait à l'université. Sa mère a étudié en lettres et en allemand à l'université de Boston tout en suivant des cours de secrétariat, puis a cheminé vers la maîtrise en allemand tandis que son père a étudié dans un premier temps en lettres allemandes, à l'université de Washington, puis a déposé une thèse en biologie à l'université de Boston. Ils se sont rencontrés dans un cours de maîtrise donné par Otto⁹⁰.

⁸⁹ F. KAFKA *Lettre à ses parents : 1922-1924*, traduit de l'allemand par R. Simon, précédé de *Une année dans la vie de Franz Kafka* de P. CITATI, traduit de l'italien par B. Pérol, Coll. « Arcades », Gallimard, Paris, 1990, p. 11.

⁹⁰ P. GODI. *Sylvia Plath: Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 21-23

Deux ans après la naissance du frère de Sylvia, soit en 1936, le couple déménage à Winthrop, près des parents d'Aurelia. La santé de Warren est fragile. Ces derniers aident leur fille à prendre soin des enfants. Le passage à Winthrop est lié à la fois à la découverte de l'océan et de la mort :

L'œuvre fera de la mort du père une expérience primordiale à laquelle l'imagination reviendra toujours. Elle fera de l'océan un lieu sans cesse réimaginé, lieu ambivalent de la présence et de la fusion, comme de l'apprentissage de la séparation. L'océan sera, dans l'œuvre, le support matériel essentiel de la mort.⁹¹

Le père est peu disponible et peu présent. Dès le jeune âge de Sylvia, il croit être atteint du cancer du poumon. Ayant vu l'un de ses collègues mourir de cette maladie et reconnaissant les symptômes, il croit que ses jours sont comptés et se consacre à son legs littéraire. Dès qu'il est fatigué, il demande à la mère de Sylvia d'emmener les enfants à l'écart, afin qu'il puisse se reposer. Plutôt que de consulter un docteur afin d'obtenir un diagnostic, il se prononce sa propre sentence de mort et tente d'avancer ses recherches avec le temps qu'il lui reste. Lorsqu'il est amené d'urgence à l'hôpital, les médecins découvrent qu'il est atteint du diabète et que la gangrène s'attaque à l'une de ses jambes. La maladie étant avancée : « Le 5 novembre, Otto Plath meurt d'une embolie pulmonaire pendant son sommeil. La mort d'un père qui a refusé de se faire soigner, qui meurt après des années d'une maladie curable si elle avait été détectée à temps, cela peut ressembler, dans l'esprit d'un enfant, à un abandon.⁹² »

La mort sera aussi l'un des thèmes importants de l'œuvre de Plath. Ayant perdu son père à un tout jeune âge, elle ressent le besoin d'une présence masculine rassurante. Ses poèmes, tout comme ses lettres, feront état d'un désir dévorant d'atteindre une certaine proximité avec le père disparu. Son quotidien est empreint d'une grande intensité, liée à la possibilité de tout perdre. La famille Plath déménagera à Wellesley. La période au lycée de Wellesley est absente des journaux, toutefois, Sylvia Plath est déjà très active. Elle publie durant son adolescence des poèmes dans les revues *Mademoiselle* et le *Ladies Home Journal*. L'un de ses professeurs, Wilbury Crockett, pousse ses étudiants à avoir une réflexion critique sur les œuvres étudiées.

⁹¹ *Ibid.*, p. 24.

⁹² P. GODI. Sylvia Plath: *Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 29.

Les *Journaux* de Sylvia Plath commencent à l'été 1950, peu avant son arrivée au Smith College. La première entrée présume déjà une certaine difficulté à atteindre le bonheur : « Peut-être ne serai-je jamais heureuse, mais ce soir, je me sens comblée.⁹³ » Elle travaille dans les champs à Lookout Farm, au Massachusetts. Elle y raconte ses discussions, commence déjà à retranscrire des portraits de gens qu'elle rencontre et qui serviront à des nouvelles littéraires : « J'aime les gens – tous. Je les aime, je crois, comme un collectionneur de timbres aime sa collection. Chaque histoire, chaque incident, chaque bout de conversation est pour moi un matériau brut.⁹⁴ » Avec ces deux extraits, Sylvia pose déjà au lecteur de ses *Journaux* ce qui en constituera les prémisses : la difficulté d'atteindre le bonheur et les relations avec autrui, tant au plan émotionnel qu'à celui de la compréhension de la singularité de l'Autre.

Le Smith College est une université pour jeunes filles ayant des résultats scolaires exceptionnels. Elle y sera admise avec une bourse couvrant la majorité de ses frais de scolarité. Plath est aux anges, mais la question des relations hommes/femmes la hante : « le mariage pourrait-il miner mon énergie créatrice et anéantir mon énergie créatrice, et anéantir ce désir de m'exprimer par l'écrit ou par le dessin – désir d'autant plus fort qu'est mon sentiment d'insatisfaction⁹⁵. » (Printemps 1951) Le début des études supérieures est à la fois pour elle la confirmation qu'elle atteint l'âge majeur et qu'elle doit – un jour ou l'autre – si elle veut respecter les conventions sociales de l'époque, s'unir à un homme. La crainte de l'union chez Plath prend la forme de la possibilité du refoulement de l'expression créative. La vocation d'écrivaine étant particulièrement forte chez la jeune auteure, elle anticipe ce qui semble inéluctable – le devoir s'effacer, comme sa mère a dû le faire auparavant avec son père, devant les désirs d'une figure masculine : « L'apprentissage de la tradition littéraire peut parfois plonger le jeune écrivain dans un conflit angoissant, précisément lorsqu'elle prend en compte son identité de femme dans son projet de création au sein d'une tradition de poètes majeurs surtout déclinée au masculin.⁹⁶ » Le thème demeure au sein de son œuvre ; elle constate rapidement les inégalités présentes entre les hommes et les femmes, sans qu'il n'y ait de solution. Le climat social américain durant les années 1950 n'étant pas favorable à l'épanouissement et à la reconnaissance des femmes, se

⁹³ S. PLATH. *Œuvres*, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 839.

⁹⁴ S. PLATH. *Œuvres*, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 841.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 862.

⁹⁶ P. GODI. Sylvia Plath: *Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 61.

trouver un « homme » et non d'être découverte par un homme, devient l'un de ses impératifs, afin d'affirmer un statut égalitaire.

Plath se fait offrir un stage à la revue *Mademoiselle*, en 1953. Enthousiaste, elle y voit une possibilité de rencontrer les écrivains qu'elle admire. Elle en sera toutefois grandement déçue ; n'occupant qu'un poste de secrétaire, elle ne peut interagir directement avec eux. Il y a aussi durant cette période le procès des Rosenberg, un couple accusé de trahison par le gouvernement des États-Unis, sans que leur culpabilité ait pu être prouvée⁹⁷. Ils seront tout de même exécutés. Le procès est fortement médiatisé, même l'électrocution est racontée dans ses moindres détails dans les journaux. Plath, parlant de cet événement avec les autres stagiaires chez *Mademoiselle*, est choquée par l'indifférence et la superficialité générales.

Désirant un peu de répit, elle s'inscrit aux cours d'été de création littéraire de Frank O'Connor, à l'université Harvard. Toutefois, elle n'est pas admise. Plutôt que de se laisser démoraliser, elle compte suivre des cours de sténographie, comme l'avait fait sa mère des années auparavant. Lucide quant à l'ampleur de son talent, elle a du mal à croire qu'elle a pu être refusée ; ce refus de reconnaissance de la part de l'université ruine les plans qu'elle avait pour son avenir et contredisent la vocation d'écrivaine qui la ronge de l'intérieur. Elle consulte alors un psychiatre. Le diagnostic étant une dépression, on lui prescrit une série d'électrochocs, sans toutefois effectuer le suivi nécessaire, ce qui s'avère extrêmement aliénant et Plath, au comble du désespoir, tente de se suicider. Ses *Journaux* témoignent de son désespoir et partagent la haine qu'elle ressent envers elle-même et son désir d'être reconnue. Elle laisse une note indiquant qu'elle est partie pour une longue promenade, puis elle avale une grande quantité de somnifères et se cache : « Dans la cave de la maison de Wellesley, dans un renforcement refermé par un tas de bois.⁹⁸ » On ne la retrouvera que quelques trois jours après⁹⁹.

Les *Journaux* de Plath sont peu bavards en ce qui a trait à la fin de ses études à Smith et à son arrivée à Cambridge. Ils reprennent en 1955. Le contenu de cette année provient majoritairement d'extraits de lettres à Richard Sassoon, un étudiant en lettres britannique dont

⁹⁷ P. GODI. Sylvia Plath: *Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 82.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 88.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 91.

elle est éperdument amoureuse. Toutefois, la fin de l'année 1953 s'avère difficile. Sylvia se réveille dans un état profondément dépressif. Une fois que son état de santé physique est stabilisé, elle est transférée à l'institut psychiatrique McLean, afin d'être évaluée. Elle y passera plusieurs mois :

Lorsque Plath fait son entrée à McLean, elle se trouve encore dans un état dépressif profond. Ne parvenant à prononcer que des mots courts, elle se plaint de troubles du langage et d'être incapable de réfléchir. Dans un premier temps, elle fera le réapprentissage du langage avec l'aide patiente et dévouée de Wilbury Crockett [...] Le soutien essentiel de son ancien professeur de lettres du lycée de Wellesley permet progressivement à Plath, au bout de près d'un mois, de retrouver sa capacité de lire et d'écrire, et de reprendre espoir¹⁰⁰.

Elle fait aussi la connaissance de la docteure Ruth Beuscher. Elle aussi prescrit des électrochocs à Sylvia afin de guérir sa dépression, mais elle sera à son écoute et fera les suivis appropriés. Le Dr. Beuscher sera l'une des figures qui conseilleront Plath tout au long de sa vie, hormis lors de son déménagement à Londres. Dès l'hiver 1954, Sylvia est bien déterminée et retourne au Smith afin de continuer ses études. De 1954 à 1955, elle fréquente divers jeunes hommes notamment un jeune médecin nommé Dick Norton. Dick est un étudiant en médecine, il la visite occasionnellement au Smith College, mais il ne voit pour elle qu'un avenir de femme au foyer. Durant leur fréquentation, il tombe gravement malade et on le croira atteint de tuberculose. C'est aussi à cette époque qu'il est observable chez Plath l'indignation face au désir masculin et à la virginité demandée des femmes – Dick croit qu'il peut la tromper avec une autre femme, sans que cela affecte leur relation, mais qu'elle doit invariablement lui demeurer fidèle. Dick inspirera à Plath le personnage de Buddy dans son roman intitulé *La Cloche de verre*.

En 1955, Plath fait en fin d'études la rencontre de Richard Sassoon, un jeune écrivain britannique dont elle est intensément amoureuse, qui la dupera cruellement. Par les valeurs qu'il dégage, elle croit en une certaine ouverture de pensée européenne et décide d'aller étudier en Angleterre. Plath, par l'intermédiaire d'une bourse *Fullbright*, entend poursuivre ses études à Cambridge. Elle y fait la connaissance de Ted Hughes, un étudiant qu'elle rencontre lors d'une soirée plutôt arrosée dans un bar. Elle connaît de réputation ses poèmes, voit en lui une figure colossale. Cette rencontre mènera à une relation, et six mois plus tard, au mariage. Plath voit en

¹⁰⁰ P. GODI. Sylvia Plath: *Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 94.

Hughes sa parfaite contrepartie, car ils sont tous deux poètes, vivant de leur art. Toutefois, malgré les nombreuses publications lors de son adolescence, la reconnaissance pour Sylvia s'avérera difficile. De 1955 à 1958, elle confie dans ses *Journaux* ses frustrations liées aux instances éditoriales. Elle essuie refus par-dessus refus, durant une période de trois ans jusqu'à ce que le *New Yorker* accepte de publier l'un de ses textes.

Ils vivront modestement, du moins jusqu'à leur retour aux Etats-Unis, où Plath reçoit charge de cours à son *alma mater*. Hughes se fait offrir diverses charges de cours, qu'il refuse, désirant se consacrer à la poésie plutôt qu'à l'enseignement, ce qui sera parfois une source de conflit dans le couple. Plath, en plus de son travail, tente de rompre avec ce qu'elle appelle les rôles traditionnels du « jarret de bœuf », c'est-à-dire de la cuisine et du ménage. L'iniquité présente dans le couple permet à Hughes de se consacrer à ses occupations littéraires, tandis que Plath est prisonnière des occupations liées à la vie quotidienne. Parmi celles-ci, l'un de ceux qui seront notables est « l'incident du bouton. » Hughes insiste pour que Sylvia couse les boutons de ses chemises. Elle cesse d'enseigner à Smith, puis doit, par la force des choses, se retrouver un emploi afin de subsister :

En octobre, elle trouve un emploi de secrétaire à la clinique psychiatrique de l'hôpital du Massachusetts. [...] Elle devait d'ailleurs être affectée dans le service où, cinq ans auparavant, elle avait été hospitalisée pour la première fois. Plath avait pour fonction d'accomplir les tâches courantes d'une secrétaire médicale et était chargée, en outre, de dactylographier les dossiers des patients, de recopier, en particulier, leurs rêves.¹⁰¹

Sylvia, inspirée par son travail de réceptionniste au *Maclean*, travaille sur un projet qu'elle nomme *Johnny Panic et la bible des rêves*. Elle puise, au sein même du dossier des patients qu'on lui demande de retranscrire la source d'inspiration de son travail.

En 1959, le couple, en vacances, traverse les États-Unis. Durant cette période, Sylvia craint d'être enceinte. La maternité et tout ce que cela implique la terrorise ; elle craint d'être confinée à la maison et de perdre sa vocation littéraire. L'envie de donner naissance, de donner de l'amour à un être est aussi à la fois mêlée de fascination et de répulsion : « en tant que génitrice, en donnant la vie, elle abandonne nécessairement un être à sa condition de mortel.¹⁰² » Après cette période,

¹⁰¹ P. GODI. Sylvia Plath: *Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 170.

¹⁰² *Ibid.*, p. 242.

les carnets contenant les *Journaux* de Sylvia Plath seront manquants. En effet, Hughes les détruira après la mort de l'auteure. Ils obtiendront, en septembre, une résidence d'écrivain à Yaddo, aux États-Unis. Elle y écrit beaucoup, mais elle est souvent partagée par ce qu'implique la création littéraire et du fait de se prendre comme sujet de son écriture. C'est à Yaddo qu'elle écrit plus du tiers de son recueil de poèmes à venir¹⁰³.

Ils vivront pendant un certain temps aux États-Unis, avant déménager à nouveau en Angleterre, à Londres en 1960 dans un appartement exigü. Peu de temps après être arrivée, la poète est enfin récompensée pour son dur labeur : un éditeur montre immédiatement de l'intérêt pour son premier recueil de poèmes, *The Colossus and other poems*. *The Colossus* est publié au sein de la maison d'édition britannique Heinemann. Il s'agit d'une maison d'édition qui publie peu d'ouvrages ; Sylvia la connaît bien, surtout pour son travail méticuleux, elle est persuadée d'être en de bonne main¹⁰⁴. L'espace de leur appartement est relativement restreint. Les poètes ont loué un espace commun de travail, qu'ils se partagent, afin de pouvoir travailler en toute quiétude hors de la maison. Sylvia est de nouveau enceinte, mais elle tombe malade et subit une appendicite. Peu de temps après, elle fait une fausse couche, à la grande tristesse du jeune couple, mais elle sera de nouveau enceinte peu de temps après. En 1961, la jeune famille décide d'acheter une demeure à l'extérieure de Londres, dans le Devon. Il s'agit d'un vieux manoir, nommé Court Green. Le terrain est vaste et promet aux poètes un rapprochement avec la nature, ce qui influencera les thèmes abordés dans leurs poèmes. C'est un lieu particulièrement enchanteur, où Plath puise son inspiration pour écrire certains de ses poèmes. L'un d'entre eux se concentre sur un arbre gigantesque, un if, au sommet d'une colline.

En 1962, Sylvia donne naissance à Nicholas, et découvre que Hughes la trompe avec Assia Weevil. Elle demande le divorce, puis déménage à Londres, dans l'ancien appartement du poète Yeats, qu'elle admire. Elle y voit un signe du destin, elle est persuadée qu'elle y écrira ses plus grandes œuvres. De la rupture avec Hughes, Sylvia tire une énergie qui la pousse dans une écriture frénétique. Elle passe beaucoup de temps en compagnie de son ami et éditeur Al Alvarez, qui voit dans ses écrits de la rage, du désespoir. Les thèmes de ses poèmes tournent autour de la

¹⁰³ P. GODI. Sylvia Plath: *Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 221.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 216.

mort, du suicide. Durant cette période, elle répond à des commandes de la BBC de lecture de poèmes, dont « Berck-Plage » et lit une quinzaine de poèmes pour le British Arts Council.¹⁰⁵ Elle se promet d'écrire un poème par jour, sinon ce serait une journée passée en vain. Elle travaille sans relâche à son recueil de poèmes, qu'elle intitule *Ariel*. Ce dernier sera posthume. Les poèmes qui le constituent sont incisifs, elle n'hésite pas à y exprimer sa colère, contre son père, sa mère et Hughes. Sans compter ses problèmes personnels, le logement de Sylvia lui cause beaucoup de soucis. L'hiver est difficile, il fait extrêmement froid et les coupures d'électricité sont fréquentes. Elle est dans une mauvaise posture. L'auteure, sans le soutien de Hughes, qui ne partage pas la garde des enfants, tente tant bien que mal de conjuguer le travail littéraire et la vie familiale. Sylvia engage une jeune fille au pair, pour tenter d'alléger le quotidien, mais elle ne parvient pas à trouver une aide stable. Elle a peu de moyens, elle tente de survivre avec les maigres bourses qui lui sont accordées. À la fin de 1962 paraît la *Cloche de verre* (aussi appelé en français *La Cloche de détresse*¹⁰⁶), qui selon Godi, reçoit un accueil favorable, mais ne permet pas d'alléger le désespoir de Sylvia¹⁰⁷. Son monde s'effondre, mais elle continue d'écrire sans relâche.

Le 11 février 1963, après une période particulièrement difficile et un travail de création sans relâche, Sylvia, épuisée, décide de s'enlever la vie. Dans une ultime dernière attention, elle borde les enfants, leur prépare un goûter, constitué de pain et de lait, afin qu'ils puissent manger au réveil et scelle la porte de leur chambre à partir de la cuisine. Elle ouvre le gaz de la cuisinière, y entre le torse et attends la mort. Le lendemain matin, la jeune fille au pair est inquiète de voir que personne n'est à la maison et, aux conseils d'un voisin, contacte les services d'urgence, qui constateront le décès. Le divorce n'étant pas prononcé, Hughes reçoit l'ensemble des biens de Sylvia, dont ses derniers *Journaux* et ses poèmes constituant *Ariel*. Il modifiera l'ordre du recueil et brûlera les derniers cahiers intimes de la jeune femme.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 325.

¹⁰⁶ Les traducteurs français ont choisi dorénavant *La cloche de détresse*. En anglais, le livre s'appelle tout simplement *The Bell Jar*. Le titre français qui est présentement adopté ne retient rien de l'effet d'emprisonnement, d'étouffement que propose *La cloche de verre*. Le pacte de lecture en est conséquemment modifié, car l'on suggère une lecture en fonction d'avertissement, d'un « cri d'alerte » avant le suicide de l'auteure, par la fonction autofictionnelle de l'ouvrage. Toutefois, le projet a été longuement réfléchi. Plath fait des recherches durant des années afin de l'enrichir et il s'inspire de la première tentative de suicide de l'auteure.

¹⁰⁷ P. GODI. Sylvia Plath: *Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 340.

2.2.1. La quête de soi

Si la mort est pour les philosophes indissociable de l'identitaire, la naissance ou la quête des origines l'est tout autant. Donner la vie, c'est placer un nouvel être dans le monde, et c'est aussi le soumettre aux forces à venir des Autres et de la mort. La naissance et les premières années de vie sont consacrées à la découverte du corps. Le nourrisson observe l'emprise qu'il a sur le monde qui se dévoile devant lui. Il découvre sa puissance par les répercussions de ses propres gestes, mais ce n'est pas dénué d'ambiguïté :

Le sens de l'incarnation demeure ambigu : d'un côté mon corps m'ouvre au monde, à la réalité dans son ensemble; mais en même temps, il me suggère de me définir par mon être-là, par mon être au monde; cela même qui m'ouvre au donné, me dissimule la pensée d'origine.¹⁰⁸

Selon ces propos de Ricoeur, le ressenti physique « premier » irait à l'encontre de la pensée d'origine. L'être, ressentant physiquement la vie par divers stimuli, semble ancré dans son propre corps, ce qui empêcherait la mise en abyme de soi. Cela m'apparaît un peu contradictoire, dans la mesure où le corps participe lui-même à l'acte originaire. Il est la source de l'expérience, au cœur même des sensations et des émotions, que ce soit par les sens, l'intuition ou l'intériorisation de la pensée (pas de corps, « l'être » ne serait qu'un condensé d'idées abstraites et une question subsiste : comment se tourner vers l'intérieur lorsque nous n'avons pas d'extérieur?) La position de Gusdorf me semble toutefois plus indiquée : « la présence au monde s'annonce et s'énonce dans l'incarnation charnelle de la conscience, puis dans l'incarnation linguistique de la parole, dans les incarnations historiques exposées par les cultures établies sur la terre des hommes.¹⁰⁹ » Corps et « êtres » seraient incarnés par la présence au monde sous une « charnelle de la conscience », puis les codes (linguistiques, sociaux) conditionneraient les relations individuelles. Lorsqu'il s'agit de s'exprimer, le corps agit en tant que médium énonciatif. Il prononce les mots de la langue pour les mettre en relation avec ses autres sens, concrétisant par l'intermédiaire du langage la réalisation effective de ses besoins :

¹⁰⁸ P. RICOEUR. *Ricoeur*, Textes choisis et présentés par M. Foessel et F. Lamouche, Paris, Coll. « Points Essais », Éditions Points, 2007, p. 253.

¹⁰⁹ G. GUSDORF. *Les écritures du moi : Lignes de vie I*, Éditions Odile Jacob, Paris [1991] 2011, p. 16.

Le langage n'est pas plus fondement qu'il n'est objet; il est méditation; il est le *médium*, le « milieu » dans quoi et par quoi le sujet se pose et le monde se montre. La tâche de la phénoménologie se précise : cette position du sujet, que toute la tradition du *Cogito* invoque, il faut désormais l'opérer dans le langage et non à côté. [...] Il faut la faire paraître dans l'instance du discours, c'est-à-dire dans l'acte par lequel le système virtuel de la langue devient l'événement actuel de la parole.¹¹⁰

Je désire donc, par l'intermédiaire de la phénoménologie, parvenir à une compréhension des recherches ontologiques que Kafka et Plath ont consignées dans leurs journaux intimes : « Ce serait le passé, donc une option temporelle, qui tracerait la voie de l'essence. Saisir l'être d'une chose, ce serait la comprendre à partir de son passé¹¹¹. » Tout passé comprend implicitement la question des origines. Le journal permet, par la possibilité qu'il offre au diariste de consulter les anciennes entrées, d'avoir accès de manière précise à son quotidien. Il offre une version plus ou moins cohérente de soi à portée de main, ce qui peut ou non repousser l'angoisse liée à l'autodétermination. L'accumulation des notes au fil des jours permet d'affirmer que les traces laissées par le journal ne prennent qu'un sens dans la mesure où elles peuvent s'additionner, elles montrent que la recherche de soi n'a pas réellement de fin. Même si les détails sont parfois factuels, ils attestent de la vie, ils forment une identité en voix de devenir. Dans le genre de l'autobiographie, on assiste à une réflexion rétrospective sur soi, la portée des événements marquants est jugée a posteriori, sans la proximité propre au journal. On assiste à une déclaration univoque de ce qui résulte d'une construction identitaire plutôt que d'assister à toutes les contradictions et les mises en oppositions qui attestent futures positions choisies par l'individu : « Le Journal n'est pas essentiellement confession, récit de soi-même. C'est un Mémorial. De quoi L'écrivain doit-il se souvenir? De lui-même, de celui qu'il est, quand il vit la vie quotidienne, quand il est vivant et vrai, et non pas mourant et sans vérité.¹¹² » Pour Sylvia Plath, la peur de n'avoir aucune assise qui lui permettrait de bien saisir l'avenir est récurrente. Les *Journaux* seraient garants d'une identité, par leur fixité, mais occuperaient aussi une fonction mémorielle :

¹¹⁰ P. RICOEUR. *Ricoeur*, Textes choisis et présentés par M. Foessel et F. Lamouche, Paris, Coll. « Points Essais », Éditions Points, 2007, p. 225.

¹¹¹ J. GRONDIN. *Le tournant dans la pensée de Martin Heidegger*, Coll. « Épiméthée », Presses universitaires de France, Paris, 1987, p. 43-44.

¹¹² M. BLANCHOT. *L'espace littéraire*, Coll. « Folio essais », Gallimard, Paris, [1955] 2012, p. 24.

« Je suis contente d'avoir écrit en partie dans ce Journal l'enfer immonde que j'ai traversé. Sinon, vu de ma situation actuelle, si positive, j'aurais peine à y croire!¹¹³ »

Si le journal offre la possibilité de mieux se saisir à partir d'un passé récent, il ne permet pas toutefois de donner une réponse à la question des origines. Sylvia Plath perd rapidement son père. Sa mère, avec le soutien de ses grands-parents, devra l'élever. La figure du père dans le journal est idéalisée, chaque bribe, réflexion permet de consigner par écrit ce qu'il fut ou aurait pu être :

Présence des gens que l'on aime et qui partent dans l'ombre. J'enrage et me révolte contre la disparition de mon père, que je n'ai jamais connu. J'aime violemment jusqu'à son esprit, son cœur et son visage de jeune homme de dix-sept ans. Je l'aurais aimé. Il est parti. J'ai en un sens le sentiment d'être beaucoup trop vieille, tous les plus âgés étant morts avant que je puisse les connaître, et moi qui reste avec seulement les plus jeunes derrière moi, les tout-petits. Je suis si proche de l'ombre.¹¹⁴

L'écrit consigne, donne forme à ce qui n'a plus de forme. Son père reprend vie, le temps d'une entrée. Toute figure qui pourrait ressembler de près ou de loin à un père suscitera chez elle le désir de s'en rapprocher. Les parents et les aînés sont pour Plath la représentation de la stabilité du monde. L'absence de figures sécurisantes ne souligne que l'absurdité du monde. Lorsqu'elle est en séjour à Cambridge, sa grand-mère est mourante. Emplie de culpabilité, Sylvia aimerait être à ses côtés, non pas pour la soutenir dans la maladie, mais pour s'imprégner de sa présence avant qu'elle ne disparaisse :

Et moi je suis ici, futile, coupée du rituel de l'amour familial et du voisinage, ne pouvant donner force et amour à ma chère grand-mère courageuse qui se meurt et que j'ai aimée comme c'est impensable. Ma mère aussi s'en ira, et il y a cette terreur de n'avoir aucun parent, aucun être plus âgé et expérimenté pour me conseiller et m'aimer en ce monde.¹¹⁵

En étant l'une des dernières « survivantes », Plath devient tributaire d'un passé qui lui échappe totalement. Aucune figure sur laquelle baser ses interprétations, hormis une mère qui

¹¹³ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p.904.

¹¹⁴ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 967.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 989.

s'efface et se sacrifie pour répondre à ses besoins. Une mère qui, par une promesse tenue à sa fille, ne s'est jamais remariée. Une mère qui doit, à la fois s'affirmer en tant que pourvoyeuse et qui tant bien que mal, aide sa fille à trouver une place dans le monde.

2.2.2. L'absence du père

Le silence, l'absence de dialogue possible avec la mort, est l'une des causes d'angoisse du mourant ou de celui qui envisage sa mort. Nulle promesse de réconfort. Aucune parole, aussi encourageante soit-elle, ne permettra de maîtriser l'imprévisible. Le silence n'est pas seulement présent dans la mort, il l'est aussi avant la naissance : « N'y avait-il pas dans l'antécédence du non-être – la patrie ou la matrice néante – une communication silencieuse, la plus intime, la plus réservée.¹¹⁶ »

Tenter d'entrer en dialogue avec le défunt père, comme le fait Sylvia, la rapproche du néant, se créer à partir de l'absence de l'être cher et de convoiter tout ce qui peut paraître comme l'une de ses manifestations. Mais, ce qui est aussi présent, c'est l'absence de la voix qui est si chère. Durant la grossesse, la mère et le père parlent avec leur enfant, partagent avec lui des bribes du quotidien avant même qu'il ou qu'elle ne naisse. La mère sait pertinemment qu'il y a une vie dissimulée au plus profond de son être, une vie qu'elle cajole déjà de ses paroles. Une vie qui verra le jour, après des hurlements de souffrance. À la naissance, l'enfant reconnaît déjà les voix de ses parents. Toute sa vie, elles le suivront dans son développement. En période de deuil, de recherche de l'être cher, l'écriture semble proposer un rapprochement avec l'Autre. On fige ce qu'il a été sur papier, on entreprend un dialogue avec soi pour briser la lourdeur du silence, du vide. Le résultat sera toujours le même : le discours reviendra toujours à la question des origines, car c'est ce qui est la base même de l'identité :

Ton père qui est mort, est quelque part en toi, inséré dans le système cellulaire de ce corps allongé, qui a germé de la rencontre entre l'une des cellules de son sperme et d'un œuf, dans l'utérus de ta mère. Tu te rappelles que tu étais sa préférée quand tu étais petite, et que tu inventais des danses à exécuter devant lui lorsqu'il était couché sur le canapé du salon après le dîner. Savoir si l'absence d'un homme plus âgé dans la maison a un rapport quelconque avec ton désir intense de compagnie masculine et ce

¹¹⁶ M. BLANCHOT. *Une voix venue d'ailleurs*, Coll. « folio essais », Gallimard, Paris, [2002] 2005, p. 43.

plaisir d'entendre les tonalités basses et reposantes de garçons qui parlent et rient. [...] À la mort de ton père, tu t'es tournée de manière anormale vers le côté « littéraire » de ta mère. Et quand tu cessais de parler, tu entendais avec effroi l'écho de sa voix, comme si elle avait parlé à ta place, et que tu n'aies pas été toi, mais une extension d'elle dans son sillage.¹¹⁷

Le rapport face au père et à la mère, dans cette entrée, s'élabore en un premier temps sur sa propre création fantasmée, par la mise en scène de la rencontre du spermatozoïde paternel et de l'ovule maternel. Puis, Sylvia se souvient d'éprouver le désir de plaire à son père, d'obtenir son approbation. Malgré son décès, elle souligne toujours être sa préférée. Elle lie rapidement les tonalités basses et masculines à un facteur reposant et idéalisé, à la présence apaisante de son père. La littérature, jugée par Sylvia comme un penchant « anormal », est essentiellement lié à sa mère, dont elle souhaiterait se dissocier par la répulsion qu'elle ressent lorsqu'elle croit lui ressembler. Le masculin est idéalisé, par le fait qu'il s'agit d'un rapprochement avec le père absent :

*The Oedipus complex does not finally resolve the problem of difference, of recognizing an other. The mother is devalued, her power and desire are transferred to the idealized father, and her nurturance is inaccessible. The same phallus that stands for difference and reality also stands for power and repudiation of women. By assuming the power to represent her sexuality as well as his, it denies women's independant sexuality.*¹¹⁸

Malgré les efforts perpétuels que fait Aurelia Plath pour soutenir sa fille, cette dernière ne peut s'empêcher de voir à travers elle la représentation de la soumission, en un premier temps devant la figure paternelle, qui, de son vivant, l'a forcée à mettre de côté ses plans de carrière en tant qu'enseignante. Ce qu'Otto demande à Aurelia, c'est de laisser tomber ses rêves pour demeurer à la maison avec les enfants, tandis qu'il enseigne à l'université et qu'il est malade. Soucieux du temps qu'il lui reste, « Otto Plath se refuse à toute vie sociale, et Aurelia ne peut inviter ses amies que lorsque son mari est absent.¹¹⁹ » Aurelia doit, une seconde fois, s'effacer pour respecter les volontés de son mari qui ne désire consulter un médecin, car il est persuadé de la justesse de son autodiagnostic. Leur quotidien repose sur la maximisation des périodes qu'Otto

¹¹⁷ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 866.

¹¹⁸ J. BENJAMIN. *The Bonds of Love : Psychoanalysis, feminism, and the problem of domination*, Pantheon Books, New York, 1988, p. 168.

¹¹⁹ P. GODI. Sylvia Plath: *Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 22.

peut consacrer à son travail. Cette période dure quelques années : la maladie prend de l'ampleur et Otto est admis à l'hôpital. Les docteurs lui amputeront l'une de ses jambes :

La période du deuil correspond à la durée de la décomposition du cadavre. L'« impureté » du mort, c'est sa putréfaction, et le tabou d'impureté qui frappe les parents, obligés de se couvrir d'un signe distinctif ou de se cacher, est le deuil lui-même, c'est-à-dire la mise en quarantaine de la famille où règne la contagion de la mort.¹²⁰ »

« L'impureté » se révèle du fait que son père avait déjà renoncé à la vie, de son vivant (par le refus de consulter). Il y a effectivement « contagion », la vie de Sylvia demeure intimement marquée par la mort. Le désir de proximité avec le père côtoie celui de mourir. Comme elle le dit parfois, elle le sent la tirer vers la « profondeur des abysses.¹²¹ » Le manque de proximité, de liens valables du vivant du père ne permettent qu'un rapprochement aux dépens de la vie. Vouloir se rapprocher du père devient synonyme de vouloir mourir : « Certes Sylvia en veut à son père d'être mort, de l'avoir abandonnée ; elle en veut à sa mère d'être sa mère, d'avoir épousé un homme de vingt et un an son aîné, de maintenir sur elle son abusive et pétrifiante emprise.¹²² » L'emprise se situe en un premier temps du vivant du père. La mère doit intervenir auprès des enfants lorsqu'il est fatigué de leur présence. Si le père est idéalisé, c'est qu'il brille par son absence et par sa difficulté d'accès lors de son vivant. Il en devient une figure quasi-divine. La petite fille doit redoubler d'ingéniosité pour réclamer l'attention de son père :

Assuming she must somehow be at fault if he was less interested in her, she exerted herself more in activities which seemed to please him – making up little rhymes, dancing, drawing, playing the piano for him. Without being entirely unresponsive, he soon gave signs that his patience was exhausted, and her longing to stay in his godlike presence was mostly frustrated. [...] Either she was at fault for not trying hard enough, or her mother was for allowing only such brief opportunities.¹²³

¹²⁰ E. MORIN. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, [1970] 1976, p 40.

¹²¹ Cette expression n'est pas de mon cru, mais je n'en trouve pas la source. J'hésite entre Patricia Godi (*Sylvia Plath : Mourir pour vivre*), Sylvie Doizelet (*La terre des morts est lointaine : Sylvia Plath*) et Valérie Rouzeau (*Sylvia Plath I : un galop infatigable*).

¹²² V. ROUZEAU. *Sylvia Plath : Un galop infatigable*, Coll. « Poésie », Jean Michel Place, Paris, 2003, p. 31.

¹²³ « Croyant qu'elle était en quelque sorte responsable de la perte d'intérêt que lui portait son père, elle s'ingéniait à trouver des activités qui semblaient lui plaire – elle lui créait de courtes ritournelles, dansait et lui jouait du piano. Sans qu'il s'en montrait totalement indifférent, il s'impatiait rapidement, et [le désir de Sylvia] de rester en sa présence quasi-divine était généralement frustrée. [...] Elle ne pouvait qu'être responsable de son manque d'intérêt, causé par son manque d'efforts, ou imputer la responsabilité à sa propre mère delui offrir de si rares

Il s'agit de la première apparition de la faute chez Plath : elle croit que si son père ne veut pas passer de temps avec elle, c'est parce qu'elle n'est pas assez intéressante. Elle doit par conséquent faire tous les efforts nécessaires pour lui plaire afin qu'il lui consacre du temps, de plus en plus précieux. Le père limite ses contacts avec ses enfants au profit de son mémoire, qui sera ultimement son legs. Sylvia ne s'impute pas seulement la faute : elle y mêle aussi sa mère, dès que son père meurt. La jeune fille est marquée par le fait qu'Aurelia n'a pas pleuré la mort de son père : « Aurelia reste forte, à la mort de son mari, *pour* ses enfants, pour leur épargner le spectacle de sa souffrance. [...] "Le deuil de ma mère n'a pas été porté". Le plus grand crime qu'elle puisse imaginer. Ne pas porter le deuil : manquer de respect au mort, le priver de ce dont il a peut-être terriblement besoin.¹²⁴ » Même si sa mère pleure probablement son mari en privé, modèle de dévouement, la jeune fille désire inconsciemment la voir souffrir de la perte de son père :

La douleur provoquée par une mort n'existe que si l'individualité du mort était présente et reconnue : plus le mort était proche, intime, familial, aimé ou respecté, c'est-à-dire "unique", plus la douleur est violente; pas ou peu de perturbations à l'occasion de l'être anonyme, qui n'était pas « irremplaçable »¹²⁵.

Ne pas pleurer, c'est, aux yeux de sa fille, remettre en question l'amour éprouvé pour Otto. Sylvia demande donc à sa mère de ne plus jamais se marier (ce qu'elle fera), elle la force à reconnaître le caractère unique de la relation qu'ils entretenaient. Un père. Une mère. L'acte originaire est donc respecté. Ce que le mort a « essentiellement besoin, » pour Sylvia, c'est de la reconnaissance que sa subjectivité soit éprouvée par les vivants. L'absence de violence soulignerait le caractère « remplaçable » de son père. Aurelia assumera désormais les diverses responsabilités qu'il avait pour assurer la subsistance économique de la famille. Sa grand-mère « qui sera comme une seconde mère pour elle », comblera le manque qu'elle ressent par le caractère double qu'opère désormais sa mère :

occasions afin de prouver sa valeur. » Traduction libre. R. HAYMAN. *The Death and Life of Sylvia Plath* Gloucestershire, The History Press, 2003, p. 40

¹²⁴ S. DOIZELET. *La terre des morts est lointaine : Sylvia Plath*, Paris, Coll. « L'un et l'autre, Gallimard, 1996, p. 26.

¹²⁵ E. MORIN. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, [1970] 1976, p. 40.

*Her mother's source of power resides in her self-sacrifice. For the girl the agony of asserting difference is that she will destroy (internally) her mother, who is not only an object of love but also a mainstay of identity. Thus she protects the all-good, all-powerful maternal object, at the price of compliance.*¹²⁶

La jeune fille ne peut que ressentir le poids d'une immense dette envers sa mère. Si l'expression de soi vient de la négation du caractère maternel, Sylvia doit le faire en remettant en question l'étendue du sacrifice d'Aurelia. Toutefois, les désirs de Sylvia sont tout autres : elle veut être reconnue en tant que femme désirante et avoir droit à la même reconnaissance qu'un homme aurait pour son travail littéraire, ce qui induit une culpabilité latente. C'est pourquoi en fin de compte :

Beuscher¹²⁷ donne à Plath la "permission de haïr" sa mère, et ce sera le point de départ de l'exploration du rapport mère-fille, à la fois étroit et complexe, fondé sur l'intériorisation de la voix maternelle, de son conformisme, de ses exigences, et sur la culpabilité née en partie d'un dévouement sans limites.¹²⁸

Ce que Beuscher lui offre en lui donnant « la permission de haïr sa mère, » c'est le droit d'être elle-même : « Seul celui qui souffre est censé être capable de trouver les mots qui, tout en étant les plus intimes et personnels, lui permettent de dire aux autres sa subjectivité.¹²⁹ » Elle peut donc rompre le conformisme, sans éprouver de culpabilité. Il ne s'agit pas d'une haine univoque contre sa mère, mais d'une haine contre les mères, contre les pères et contre les hommes, qui ont tous les droits et d'une société qui lui refuse le droit d'être. Contre l'Autre, qui la place invariablement en faute :

Pourvu que je sois délivrée du fardeau, du poids terrifiant, abominable, de la responsabilité de soi et de l'ultime jugement sur soi. Si je regarde devant moi, je ne vois que les ruelles sombres et sordides où gisent les restes de ma vie. [...] Le réel est ce que j'en fais : c'est ce que je disais croire. Et puis je regarde l'horreur où je suis vautrée, nerfs paralysés, action infirmée; peur, envie et haine, toutes les émotions corrosives liées à l'insécurité qui s'attaquent à mon courage, fragile. Le temps,

¹²⁶ « Le pouvoir de sa mère se situe dans le sacrifice de soi. Pour la jeune fille (Sylvia), la difficulté d'exprimer sa différence réside dans le fait qu'elle doit détruire (de manière imaginaire) sa mère, qui n'est pas seulement un *object* d'amour, mais aussi l'un de ses piliers identitaires. Par conséquent, elle protège la bienfaitrice et toute puissante représentation de l'*object* maternel au prix du conformisme. » Traduction libre. J. BENJAMIN. *The Bonds of Love : Psychoanalysis, feminism, and the problem of domination*, Pantheon Books, New York, 1988, p.89

¹²⁷ Ruth Beuscher devint la psychiatre de Sylvia Plath après sa première tentative de suicide.

¹²⁸ P. GODI. *Sylvia Plath: Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 173.

¹²⁹ D. MARTUCELLI. *Grammaires de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Paris, Gallimard, 2002, p. 503.

l'expérience : une vague colossale qui me recouvre comme la marée, et je me noie, oui je me noie.¹³⁰

Ce à quoi elle s'attaque sera le travail de toute une vie.

2.2.3. L'écriture comme autoengendrement

Il y a aussi chez Sylvia Plath une volonté de transcender l'individualité. Il ne s'agit plus de se rapprocher de l'Autre, de mieux cerner ses fondements, mais littéralement de l'habiter. Cela ne serait pas sans lien avec la tenue d'un journal intime : « On tient un journal parce qu'on aime écrire. Il est fascinant de se transformer soi-même en mots et en phrases, et d'inverser le rapport qu'on a avec la vie en s'auto-engendrant.¹³¹ » Chez l'auteure américaine, la volonté d'écrire d'autres « moi » peut aussi se métamorphoser en un désir d'être Dieu, c'est-à-dire d'avoir un pouvoir illimité sur la vie même et de tout vivre à la fois. Toute expérience revêt un caractère exceptionnel dans ses infimes détails, il s'agit d'une sensibilité poussée à l'extrême sous la loupe de l'angoisse. Cette angoisse n'est pas particulièrement bénéfique. L'auteure est rapidement paralysée par son désir de tout voir et de tout ressentir, trop de voies s'ouvrent à elle sans qu'elle puisse choisir celle qui lui convienne.

Le désir de mort prend rapidement le dessus pour la pousser *dans* le monde. Choisir la mort, c'est choisir la toute-puissance sur sa propre vie, il s'agit de contrôler l'incontrôlable. On ne peut prédire avec succès la venue de sa propre mort, on ne peut que la subir. Le désir d'être qui tend vers l'omnipotence repousse le *subir* qui est présent dans la mort. On ne devient plus une victime d'une existence vouée vers sa propre perte, mais le « héros glorieux » qui possède tous les moyens de vaincre l'inéluctable :

Frustrée? Oui. Pourquoi? Parce que je ne peux pas être Dieu – ni l'homme-et-la-femme universel – ni grand-chose d'ailleurs. Je suis ce que je ressens, pense et fais. Je cherche à exprimer mon être aussi pleinement que possible, parce que j'ai pris, je ne sais où, l'idée que je pourrais ainsi justifier mon existence. Mais si je veux traduire ce que je suis, il me faut une norme de vie, un point de départ, une technique – pour

¹³⁰ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 898.

¹³¹ C. BOGAERT et P. LEJEUNE. *Le journal intime : histoire et anthologie*, Les Éditions Textuel, Paris, 2006, p. 31.

imposer une organisation temporaire et arbitraire à mon petit chaos personnel et pathétique.¹³² (Printemps 1951)

Le complexe de Dieu prend toute sa forme dans le sens où ce qui est divin est à l'abri de la mort et ne peut subir les affres de son propre corps. Seul l'être humain, dans la mesure où il peut créer une image de Dieu et la nier, pourrait causer sa mort. Mais remettre en question son existence est aussi le rendre vivant en présupposant qu'il existait préalablement. Le divin est donc ce qui se rapproche le plus près de *l'infinie possibilité de l'être individuel, présent dans tout et rien à la fois*.

Il s'agit d'une longue parenthèse, qui chez Plath prend tout son sens dans le rapport entretenu avec son propre corps et la détermination identitaire : « Sa prise de conscience qu'elle est une femme dans une société gouvernée par les hommes, tout comme dans une tradition de la poésie dans laquelle la femme est le plus souvent [...] [l]'«objet» de l'écriture, l'Autre de la poésie.¹³³ » Cette problématique n'est pas seulement liée à une volonté de légitimité dans son rapport à l'écriture, mais aussi à un vif désir d'illustrer le désir féminin, de surmonter les contraintes hétéronormatives de l'époque, de légitimer son corps et l'assouvissement de ses désirs, et tout passe par la reconnaissance mutuelle : « *The self's aspiration to be absolute destroys the self, as well as the other, for as long as the other cannot face the self as an equal in the struggle, the battle results in loss, and not mutual recognition.*¹³⁴ » Les pages des journaux, à partir de 1950 jusqu'à la vie de couple avec Ted Hughes, illustrent un rapport problématique quant aux désirs sexuels. Une volonté de vivre librement dévore Plath de l'intérieur : « C'est moi cela, ai-je pensé, la Vierge Américaine, parée pour plaire. Je me suis partie pour une soirée de plaisir sexuel. On est invitées à sortir, on s'amuse et si on est des bonnes filles on se réserve, à un moment donné. Et c'est comme ça que ça se passe.¹³⁵ » (Été 1950) Ce rendez-vous lui semblera prometteur, mais elle en reviendra malade d'un désir impossible à concrétiser, la pression sociale étant trop forte. Elle doit malheureusement se soumettre aux contraintes de l'époque, axées sur

¹³² S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 862.

¹³³ P. GODI. Sylvia Plath : *Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 60.

¹³⁴ J. BENJAMIN. *The Bonds of Love : Psychoanalysis, feminism, and the problem of domination*, Pantheon Books, New York, 1988, p. 215.

¹³⁵ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 846.

une pureté prouvée par la virginité féminine. La soumission face à la figure « toute puissante » masculine en font partie intégrante :

Je reviens en spirale vers moi qui suis assise là, à nager, me noyer, être malade de désir. Je ne sais rien faire d'autre que rester à la limite, et haïr de toutes mes forces les garçons, qui peuvent sans crainte donner libre cours à leurs appétits sexuels et rester intact, alors que moi je me traîne d'un rendez-vous à l'autre, lourde d'un désir toujours frustré.¹³⁶ » (été 1950)

Fort heureusement, Plath se révolte, mais c'est avec difficulté qu'elle peut concrétiser ses projets. Elle doit pencher invariablement entre le respect des codes sociaux ou le respect de soi et de ses désirs, sous le regard désapprobateur de l'Autre : « *In a culture in which the representation of the body is organized and dominated by the phallus, woman's body necessarily becomes the object of the phallus.*¹³⁷ » Dans la société américaine de l'époque, la femme est reléguée au second plan et en tant qu'objet du désir masculin, comme le mentionne Jessica Benjamin. Les instances telles que le *Ladies Home Journal* et *Mademoiselle* qui publient de temps à autre des poèmes de Plath, figent le rôle de la femme dans le maintien d'un foyer pour le mari, ce qui complique les aspirations de la jeune écrivaine¹³⁸.

Prendre la plume revêt alors la promesse d'une rédemption. Si la reconnaissance de l'Autre est impossible, le soi ne peut que créer sa propre mythologie personnelle en devenant Dieu ou en étant digne de son désir. Plath se tourne rapidement vers son seul amant possible : un dieu païen hors du canon catholique/protestant inspiré de la nature. Il s'agit de la seule figure avec laquelle elle pourrait assouvir son désir dévorant d'être unie à l'homme hors du mariage, tout en préservant sa pureté. Si l'homme ne peut l'accepter telle qu'elle est, la nature devient un asile prometteur : « L'homme qui dépend d'un autre homme n'est pas libre, mais celui qui dépend d'une loi universelle est libre.¹³⁹ » La retranscription que Plath fait dans ses *Journaux* d'un après-midi à la plage revêt le caractère d'une expérience mystique. C'est lorsqu'elle s'étend sur un rocher qu'elle ressent la présence d'un dieu païen :

¹³⁶ *Ibid.*, p. 851-852.

¹³⁷ J. BENJAMIN. *The Bonds of Love : Psychoanalysis, feminism, and the problem of domination*, Pantheon Books, New York, 1988, p. 124.

¹³⁸ P. GODI. *Sylvia Plath : Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p.

¹³⁹ E. MORIN. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, [1970] 1976, p. 63.

J'avais l'impression d'être délicieusement violée par le soleil, remplie de chaleur intense par le dieu impersonnel et colossal de la nature. Sous moi, le corps de mon amant était chaud et pervers, la sensation de sa chair sculptée à nulle autre pareille : ni douce ni malléable, ni trempée de sueur, mais sèche et dure, lisse, propre et pure. Et moi, noble d'une blancheur d'ossements, j'avais été rejetée par l'océan, une fois lavée, baptisée et lustrée, entièrement asséchée par le soleil. Le corps de mon amant était comme les algues, tranchant, cassant, à l'odeur puissante ; comme la pierre, il était net et arrondi, incurvé, ovale ; comme le vent, âcre et salé. [...] C'était un sacrifice organique sur un autel de pierre et de soleil, et je me suis relevée luisante de siècles d'amour, purifiée et rassasiée par le feu dévorant de son désir fortuit et intemporel.¹⁴⁰ (Été 1951)

Dans la mythologie grecque, Gaia est la terre mère. Plath attribue un caractère masculin à cette figure féminine. La diariste devient rapidement la proie d'un dieu sauvage, le « dieu impersonnel et colossal de la nature », dans une relation non consentante, par la métaphore du viol qui suscite étrangement un certain plaisir. Cette image concrétise un désir d'union impossible, la relation prend sa source dans la transgression. Plath souligne aussi l'aspect divin par la présence d'un corps pur, qui ne sue pas comme celui des humain : « ni douce ni malléable, ni trempée de sueur, mais sèche, dure, lisse, propre et pure. » Pour être elle aussi délivrée de son statut d'humaine et être « digne de son amant », elle atteint la divinité fictive par le fait qu'elle renaît lorsqu'elle est rejetée par l'océan. Son corps y est « lavé, baptisé et lustré, entièrement asséché par le soleil », une métaphore qui est dans un premier temps comparable à celle de la naissance, mais aussi par la reconnaissance en tant que semblable par le rite du baptême, qui l'inscrit comme membre du « culte païen » du « dieu impersonnel de la nature. » De plus, ce dieu est celui qui à la fois lui donne naissance, par le fait qu'il régit non seulement la terre, mais également les océans et le vent, il est la source de toute sensation, comme le montre une seconde entrée :

Avec le soleil qui brûle et pénètre le rocher et la chair, avec le vent qui agit herbe et cheveux, on prend conscience de la pérennité de forces neutres et impersonnelles, inconscientes, immenses, aveugles; et l'on sait que l'organisme fragile, et miraculeusement assemblé qui les interprète et leur confère un sens, va s'agiter encore un peu, puis vaciller, défaillir et finalement se décomposer dans un sol anonyme, privé de voix, de visage, d'identité.¹⁴¹ (Été 1951)

¹⁴⁰ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p.868.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 869.

Elle éprouverait donc les forces « immenses, aveugles » et ne peut qu'être fascinée par sa propre fragilité devant un pouvoir si grand. Selon Sylvia, le corps n'interprète qu'à court terme les sensations qui sont mises à sa disposition par le « Dieu de la nature » et ne peut qu'opposer une faible résistance aux forces qui se déchaînent contre l'organisme. Du moins, jusqu'à ce que cessent les sensations et que la terre, dans un « sol anonyme, privé de voix, de visage, d'identité » ne l'accepte en son sein, en un retour inévitable, qui incarne aussi la mort, par son mutisme et son caractère impersonnel. Cette nouvelle force entre en opposition avec le soleil, qui « pénètre et brûle » sa chair. Le soleil s'immisce en elle, témoin de sa vitalité, tandis que la terre l'absorbe en son sein, lui offrirait un repos anonyme au sein du « dieu impersonnel de la nature. » La monstration de la puissance des éléments agit en tant que reconnaissance de la fragilité humaine, mais illustre aussi l'impuissance humaine devant les forces qui la dépasse. Le désir d'union, de symbiose avec une figure masculine de Plath, n'est comblé qu'en un premier temps lors de sa rencontre avec Richard Sassoon et avec Ted Hughes, à Cambridge. Elle perçoit dans sa figure « colossale » un homme qu'elle croit digne d'elle, par sa faculté de dépasser la puérilité des hommes sans intérêt rencontrée à Smith. L'union entre les deux écrivains prend toutefois une tournure fusionnelle, mais cette rencontre ne se produira que bien des années plus tard. Entre-temps, la volonté d'avoir une relation avec un homme, voire au détriment de soi, est forte :

Je pourrais, par exemple, fermer les yeux, me boucher le nez, et sauter aveuglément *dans* un homme, me laissant recouvrir par les eaux de son fleuve, jusqu'à ce que ses buts deviennent les miens, sa vie la mienne, etc. Un beau jour, je remonterais à la surface en flottant, totalement noyée et ravie d'avoir trouvé ce nouveau moi sans moi.¹⁴² (Hiver 1952)

L'auteure souligne à nouveau ses préoccupations par le recours aux figures métaphoriques aquatiques. Ces nouvelles métaphores montrent que les facteurs autodéterminants n'ont pas changé depuis les entrées mettant en scène le « dieu de la nature, » qui, auparavant, lui donnait naissance en la rejetant de l'océan. Afin de naître, son corps doit « plonger » *dans* un homme, c'est-à-dire qu'elle doit perdre son identité et son corps, afin de prendre substance dans l'homme. Elle propose, par fatalisme, un effacement de sa singularité afin d'éviter la solitude, par le fait qu'elle doit se « laisser recouvrir des eaux du fleuve masculin. » L'issue tragique de l'union prend la forme d'une « noyade » nécessaire, il s'agit du seul moyen pour l'auteure d'éviter la

¹⁴² S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p.877.

domination masculine et de revenir vers une subjectivité qui lui est propre. Ce qu'elle désire, c'est trouver un semblant de bonheur, comme les autres jeunes femmes de son âge : « Tous les autres sont très mariés et très heureux, et on se retrouve très solitaire et très amère de devoir manger son œuf bouilli insipide toute seule tous les matins, et se peindre la bouche en rouge pour faire des sourires-si-charmants au monde.¹⁴³ » (mai 1953) Plath exprime aussi des sentiments analogues de scission identitaire, dont l'origine provient de l'absence de reconnaissance de « l'Autre, » dans une entrée datée du 29 janvier 1953 : « Et puis, il y a l'autre, en plus, de tout temps et à jamais, il a toujours été prévu qu'il y aurait un grand Autre. Sinon, il n'y a pas de je parce que je suis ce que les autres pensent que je suis, et ne suis rien s'il n'y a personne.¹⁴⁴ » Sous le poids des contraintes sociales, utiliser le « je » s'avère impossible. La puissance écrasante de l'Autre ne peut que disqualifier ses tentatives d'expression de soi. Le sujet n'éprouve plus les autres comme des objets, mais se voit lui-même en tant qu'objet. Plath, malgré tous ses efforts pour se distancier de la rigidité des codes sociaux de l'époque, de rompre avec la discrimination sexuelle, ne peut donc que ressentir un immense vide. La remise en question des origines, soit par la création d'un passé basé sur un « dieu universel de la nature » lui donnant naissance, ne pourrait être sans danger. Selon Morin : « La déification de soi-même, naît l'angoisse extrême de la mort qui apporte la tentation extrême de la mort : le suicide.¹⁴⁵ » Lorsque s'éprouver ne sert plus à rien, que tenter de rejoindre l'absolu par l'écriture est un échec et que la subjectivité semble inexprimable, que reste-t-il alors? L'angoisse d'être.

2.2.4. La tentative de suicide

Le printemps et l'été 1953 seront des périodes particulièrement noires pour la jeune auteure. Durant son expérience désastreuse pour la revue *Mademoiselle* en tant qu'éditrice invitée en juin 1953, elle fait part, avec dégoût, de l'indifférence de ses collègues et de l'Amérique devant l'électrocution sans fondements des Rosenberg :

Ça y est, les gros titres claironnent la nouvelle qu'ils vont tous les deux [les Rosenberg] être exécutés ce soir à 11 heures. Et j'en ai mal au ventre. Je me souviens du récit fait par un journaliste de l'électrocution d'un condamné, avec une précision à

¹⁴³ *Ibid.*, p.915.

¹⁴⁴ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 910.

¹⁴⁵ E. MORIN. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, [1970] 1976, p 65.

soulever le cœur, décrivant la fascination non dissimulée sur le visage des spectateurs, et tous les détails, les données physiques choquantes à propos de la mort – le hurlement, la fumée – un rapport nu et honnête, sans émotion, qui prenait aux tripes par ce qu'il ne disait pas.¹⁴⁶ (Juin 1953)

L'article évoque peu les circonstances, laisse place à l'imagination de la lectrice. Plath ne peut que ressentir une grande compassion envers des victimes de la terreur « rouge » que produit le maccarthysme. Elle est désillusionnée, tant par le rôle de subalterne qu'elle occupe, que par les promesses rompues de rencontrer ses auteurs préférés lors de son stage. Son été, partiellement ruiné, crée tout de même l'enthousiasme, à l'idée de suivre les cours de création littéraire de Frank O'Connor à Harvard. À cette époque, la création littéraire s'exprime comme l'un de ses besoins fondamentaux : « Je veux écrire parce que je ressens le besoin d'exceller dans un moyen d'expression et de traduction de la vie. Je ne peux me contenter de ce travail colossal que représente le fait de simplement vivre.¹⁴⁷ » (Mai 1953) La littérature rend possible une maîtrise sur le monde. S'exprimer, c'est se rapprocher d'une vérité fondamentale, qui ne permettrait pas seulement de vivre, mais de *bien* vivre par les différentes voies d'accès qu'offre l'écriture sur le « travail colossal que représente le fait de simplement vivre. »

Les cours de Frank O'Connor constituent la promesse, plus ou moins implicite, de pouvoir retranscrire et saisir la vie. Lorsqu'elle reçoit la lettre de refus, elle ne peut cacher son désespoir, mais elle ne s'avoue pas pour autant vaincue. Sylvia tente en un premier temps se lancer par elle-même dans la création : « Néanmoins, je veux quand même prendre l'occasion d'écrire par moi-même, même si la perspective me fait une peur bleue parce que cela veut dire penser et travailler seule.¹⁴⁸ » L'auteure planifie un nouvel emploi du temps, pense suivre des cours de sténographie, comme le suggère sa mère, ce qui lui permettrait des nouvelles perspectives de carrière. Sylvia est désormais persuadée que la création littéraire sera reléguée au second plan. Elle souffre de dépression. Un psychiatre lui prescrit une série d'électrochocs, sans suivi médical. La jeune auteure est laissée à elle-même : « Obsédée par le suicide, Plath se livre à des journées d'errance sur les lieux de son enfance.¹⁴⁹ »

¹⁴⁶ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 918.

¹⁴⁷ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 917.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 921.

¹⁴⁹ P. GODI. Sylvia Plath : *Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 89.

Durant cette période, elle a une réflexion intéressante sur le « je » utilisé dans ses *Journaux* : « Demain est un autre jour vers la mort (qui ne pourra jamais m'arriver parce que je suis "je" – qui s'écrit comme invulnérable). Avec du jus d'orange et du café, même un embryon de suicide s'éclaire sensiblement.¹⁵⁰ » (Mai 1953) Ce qu'elle propose ressemble aux propos tenus par Lejeune, qui rattache le journal intime au vécu. Toutefois, le « je » invulnérable s'enracine dans l'individualité, il se construit par l'expression d'un « moi » bien présent comme témoin face à une mort inévitable¹⁵¹ : « Le temps d'écrire, je me survise. Et puis au moment où mon corps se détruit, je me reconstruis par l'écriture, en notant cette destruction.¹⁵² » Noter la mort à venir agit en tant que repoussoir de la mort et ne peut conférer à l'écriture que le statut d'un « je » invulnérable au moment de l'écriture.

Les pensées à propos du suicide se concrétisent et, selon Edgar Morin, ce ne serait pas un hasard : « l'individu conteste une société qui, détachée de sa vie, ne peut lui faire oublier sa mort.¹⁵³ » Détachée d'un monde qui ne semble plus lui laisser la liberté de vivre, qui ne la reconnaît pas en tant qu'individu, elle a le désir de vaincre les pensées sur la mort : « Tu es morte de peur depuis trois *mois*, est-ce que tu te rends compte? Il faut que tu appelles ce type¹⁵⁴. Tu as gagné assez d'argent pour aller le voir. Pourquoi n'y vas-tu pas? Arrête de penser égoïstement à des rasoirs, des blessures et de mettre fin à tout ça. Ta prison, c'est toi, pas ta chambre.¹⁵⁵ » (6 juillet 1953) La diariste se donne des impératifs pour l'aider à réintégrer le monde. Les *Journaux* de Plath sont témoins de l'angoisse qui la pousse aux limites de la rupture de soi :

Très bien, tu as franchi la limite – tu as essayé aujourd'hui, en ayant dormi seulement deux heures les deux nuits précédentes, de te couper complètement de toute

¹⁵⁰ S. PLATH. *Œuvres*, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 917.

¹⁵¹ Il y a aussi une ambiguïté frappante avec le sens de « s'éclaire », S'agit-il du sens tirer de la noirceur, par apposition de lumière, où plutôt ne serait-ce pas « prend tout son sens ? », par la banalité du quotidien ? Je ne saurais dire.

¹⁵² P. LEJEUNE. *Autogénèse : Les Brouillons de soi*, 2, Coll. « Poétique », Éditions du Seuil, Paris, 2013, p. 368.

¹⁵³ E. MORIN. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, [1970] 1976, p. 64.

¹⁵⁴ L'ambiguïté sur la figure du type laisse présager qu'il s'agirait d'un psychiatre, car Plath se plaignait initialement des coûts élevés se rattachant aux consultations : « Personne à qui parler. Personne à qui demander conseil. Le psychiatre est le dieu de notre époque. Mais il coûte cher. » (S. PLATH. *Œuvres*, Coll. « Quarto », Gallimard, Paris, 2011, p. 899) N.B. Retour d'une figure déïque,

¹⁵⁵ S. PLATH. *Œuvres*, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 924.

responsabilité : tu as regardé autour de toi, vu tout le monde marié ou affairé, heureux, pensant, créatif, tu t'es sentie terrorisée, écœurée, léthargique, et pire que tout, n'ayant pas envie de faire face. Tu as eu des visions de toi en camisole de force, une charge financière énorme pour ta famille, tuant en réalité ta mère, détruisant l'édifice d'amour et de respect construit au fil des ans dans le cœur des gens.¹⁵⁶ (14 juillet 1953)

Dans la même entrée, l'auteure recherche désespérément Dieu, qui, elle l'espère, pourra lui apporter un certain apaisement sous l'effet d'un « pur choc nihiliste.¹⁵⁷ » Si elle ne peut obtenir l'amour ni la reconnaissance des gens, une figure hors du monde et omnipotente pourrait lui permettre de se raccrocher à la vie : « Oh Dieu, Dieu, Dieu, où êtes-Vous? Je vous cherche, j'ai besoin de Vous, de croire en Vous, en l'amour, en l'humanité. Il ne faut pas chercher à fuir ainsi. Il faut réfléchir.¹⁵⁸ » Fuir, comme le dirait Martin Heidegger, est l'effet de l'angoisse qui prend forme sur l'être¹⁵⁹. L'angoisse, par son pouvoir « possibilisant » pourrait en un premier temps pousser Sylvia vers l'introspection afin de se protéger, de vaincre le danger qui la menace, mais la situation semble impossible et l'auteure est vouée à elle-même. Cette entrée agit en tant qu'ultime appel à la reconnaissance, avant sa tentative de suicide du 24 août 1953. La jeune femme choisit de se donner la mort avec un flacon de somnifères, que sa mère, consciente de son état, gardait sous verrou. La jeune auteure se réfugie dans une crevasse sombre dans les fondations de la maison de sa mère pour éviter qu'on ne la découvre. Elle y passe plusieurs jours, à peine consciente, avant qu'on ne la retrouve. Sylvia passe un temps en convalescence au *Massachusetts General Hospital*, puis au *Belmont Hospital*. Dès son réveil : « Elle se plaint de troubles de langage et d'être incapable de réfléchir. Dans un premier temps, elle fera le réapprentissage du langage avec l'aide patiente et dévouée de Wilbury Crocket.¹⁶⁰ » Pour une écrivaine, la perte du langage revient à la perte temporaire de soi, de son rapport avec le monde. Elle doit le réapprendre, se reconstruire, elle qui a, pendant quelques jours, fait l'expérience de ce qui se rapproche de la mort : « C'est trop tard pour revenir en arrière, en vie. Trop tôt pour

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 924-925.

¹⁵⁷ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 925.

¹⁵⁸ *Idem.*

¹⁵⁹ M. HEIDEGGER. *Être et temps*, traduit par F. Vézin, Paris, « Bibliothèque de philosophie », Gallimard, [1986] 2012, p. 234.

¹⁶⁰ P. GODI. Sylvia Plath : *Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 94.

mourir, ne reste donc que l'entre-deux-mondes, le pire. Les deux rives sont là, mais lointaines, et toutes deux rejettent le corps, ne le laisseront pas aborder¹⁶¹ ».

2.2.5. Le combat pour la reconnaissance

Après un certain temps, elle retourne au Smith College afin de continuer son cursus universitaire, toutefois, les *Journaux* demeurent muets à propos de cette période. Les seules entrées sont des retranscriptions de lettres envoyées à Richard Sassoon de la fin juillet 1953 jusqu'au 31 décembre 1955. Sylvia, par après, reprend de manière plus assidue l'écriture de son journal intime. La question des relations amoureuses y est tout aussi présente, mais cette fois, les convenances sociales ne viendront pas à bout de sa détermination. Elle veut toujours désespérément faire la rencontre d'un homme, tout aussi grand et « colossal » qu'elle. S'ensuivent de nombreuses soirées d'ébriété et de rencontres décevantes. En 1954, elle fréquente plusieurs garçons, les délaisse parce qu'ils ne représentent pas ce qu'elle recherche. La relation avec Richard Sassoon dure quelque temps, il s'agit d'un étudiant à Yale d'origine britannique. L'écrivaine obtiendra une bourse *Fullbright*, ce qui lui permettra de poursuivre ses études en Angleterre, à Cambridge. La relation prend abruptement fin lors du voyage de Plath à Paris, en mars 1956, où il ne daigne même pas la rencontrer. Sans réponse, elle va à son appartement dans l'espoir de discuter avec lui et découvre avec horreur que les lettres qu'elle lui envoie depuis des semaines traînent dans sa boîte aux lettres. La pensée de Sassoon la hante, elle désire se trouver un homme qui est, tout comme lui, orienté vers l'écriture. Elle fait toutefois la rencontre de son futur mari, Ted Hughes, avant ce périple à Paris, et ce dernier lui laisse des impressions favorables :

Le seul homme dans la pièce qui était aussi grand que ses poèmes, immense, des tronçons de mots massifs et dynamiques : ses poèmes sont forts et tonitruants comme un grand vent soufflant dans des poutres d'Acier. Et je hurlais intérieurement : oh, je pourrais me donner à toi en un combat violent.¹⁶² (Février 1956)

Elle le connaît par ses textes, elle admire sa prose. Pendant quelques jours, elle désespère à l'idée de ne jamais le revoir après cette unique soirée où elle lui a mordu la joue jusqu'au sang : « Des

¹⁶¹ S. DOIZELET. *La terre des morts est lointaine : Sylvia Plath*, Paris, Coll. « L'un et l'autre, Gallimard, 1996, p. 30.

¹⁶² S. PLATH. *Œuvres*, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 954.

voix d'hommes en bas. Je suis complètement malade. De cette fureur désespérée. Dieu sait ce qui m'attend à Paris. Tout – amour, désir – tourne à l'envie de mort. Mon amour s'est enfui et j'ai envie d'être violée. "C'est la nuit."¹⁶³ » À nouveau, le désir « d'être violée » fait surface, qui, semble une fois de plus, coïncider avec le désir de joindre un homme (qui, cette fois, n'ont pas des caractéristiques divines ; il s'agit d'un groupe d'hommes anonymes, dont on ne peut percevoir que le son de leurs voix) dans une symbiose unificatrice. Le lendemain, elle apprend qu'Hughes était de passage avec des amis, et sera déçue de ne pas l'avoir rencontré. Une amie lui dit qu'ils ont été la voir, alors que Sylvia dormait : « Ils ont jeté de la boue sur sa fenêtre en criant mon nom – les deux mêlés, la boue et mon nom : car mon nom est boue.¹⁶⁴ » (11 mars 1956) Boue, dans la mesure où, Sassoon à cette époque ne daignait même pas répondre à ses dernières lettres. Boue, du fait qu'elle ressent le besoin qu'un homme lui donne forme, selon les convenances sociales, tandis qu'elle s'évertue à crier à pleins poumons son indépendance et son droit à la reconnaissance :

Avant de connaître Plath, Hughes avait entendu parler de sa beauté, de ses mœurs libres, de l'épisode d'une course folle à cheval dans Cambridge qui avait failli lui coûter la vie. Pour lui, comme pour ses amis poètes, elle est américaine, elle a donc naturellement une forte tendance à l'idéalisation et à la naïveté. De plus, elle est une femme dans un milieu universitaire et littéraire presque essentiellement masculin.¹⁶⁵

Le premier regard de Hughes et de ses amis de la *St. Botolph's Review* n'est pas des plus flatteurs. Ils la réduisent à des stéréotypes, à un objet de désir masculin plutôt que de souligner ses talents de poète. C'est seulement plus tard « [qu']il ne tardera pas à découvrir que cette femme partage avec lui un engagement inconditionnel dans l'écriture, de même qu'une vaste culture littéraire classique.¹⁶⁶ » Hughes, devant les démonstrations de sa vaste culture, ne pourra que lui accorder le respect dû aux littéraires de son entourage. Le manque de reconnaissance initiale pourrait justifier pourquoi, au départ, comme le souligne Lydie Salvayre dans *Sept femmes*, Sylvia craint de perdre son statut d'écrivaine pour celui d'épouse :

¹⁶³ *Ibid.*, p. 971.

¹⁶⁴ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 971.

¹⁶⁵ P. GODI. Sylvia Plath : *Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 126.

¹⁶⁶ *Idem.*

Le désir d'écrire, qui est l'affaire des hommes, serait-il inconciliable avec une vie d'épouse exemplaire? Ce sentiment perpétuel d'avoir à se battre pour être écrivain à part entière et ne pas se laisser confiner dans des tâches subalternes, ce sentiment, disais-je, qui anticipe les grandes heures du féminisme, résonnera souvent dans la poésie de Plath, entre révolte et dérision.¹⁶⁷

Publiée depuis sa tendre enfance, récipiendaire d'une bourse *Fullbright* octroyée sur le mérite, et diplômée du Smith College, Sylvia *sait* qu'elle excelle dans le littéraire. Par une simple question de sexe, on remet en doute son talent, qu'elle doit incessamment affirmer. Selon Godi, la « rencontre avec Hughes marque un nouveau départ pour Plath, qui cherchait sa voie dans l'écriture, le départ d'une quête de la voix propre qui se déploierait lentement, souvent difficilement et douloureusement, sur près de sept ans.¹⁶⁸ »

La relation avec Ted Hughes prend rapidement une tournure fusionnelle. Enfin reconnue par un écrivain, qui deviendra bientôt son mari, Plath est aux anges. Selon Martucelli : « Pour nombre d'individus, le couple semble d'autant plus nécessaire qu'il opère désormais, souvent, comme un tampon face au monde extérieur, tout comme un gage de notre sociabilité intime. [Il est] à la fois un lieu de projection et d'expression de soi.¹⁶⁹ » Les propos de Martucelli toutefois sont axées sur les relations contemporaines, mais ils semblent appropriés pour décrire la symbiose qui se produit dans le couple. Plutôt que de se sentir écrasée par les forces extérieures comme auparavant, Plath a dorénavant un allié de taille, un poète qui la « soutient » dans son travail littéraire :

Toutes mes théories péremptoires contre le fait d'épouser un écrivain ne tiennent plus avec Ted : quand ses poèmes sont refusés, mon chagrin est plus que doublé, et quand ils sont acceptés, je me réjouis plus que pour les miens. Il semble être ma parfaite contrepartie masculine, chacun de nous offrant à l'autre une extension de la vie que nous voulons mener : ne jamais devenir des esclaves de la routine, d'un emploi sûr, ni de l'argent, mais toujours écrire, en marchant dans le monde avec chaque pore de notre peau ouvert, et vivre d'amour et de confiance.¹⁷⁰ (Février 1957)

¹⁶⁷ L. SALVAYRE. *Sept femmes*, Éditions Points, Paris, 2014, p. 89.

¹⁶⁸ P. GODI. *Sylvia Plath : Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 123.

¹⁶⁹ D. MARTUCELLI. *Grammaires de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Paris, Gallimard, 2002, p. 114.

¹⁷⁰ S. PLATH. *Œuvres*, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 1004.

La « zone tampon face au monde extérieur » dont parlait Martucelli prend aussi forme dans le refus de la routine. Les deux poètes vivent ensemble, se soutiennent l'un et l'autre (en théorie) devant la vacuité de la vie quotidienne : « il faut que je revienne au monde de mon esprit créatif, sinon, dans celui des gâteaux et du jarret de bœuf, je meurs.¹⁷¹ » La création, comme le couple, deviennent tous deux le centre de leur vie commune et c'est ce qui leur confère selon Plath une « force colossale¹⁷² ». Selon Jessica Benjamin, dans *The bonds of love* : « *Omnipotence [...] means the complete assimilation of the other and the self. It corresponds to the zero point of tension between self and other.*¹⁷³ » La force qu'en tire Sylvia ne peut parvenir que d'une union qu'elle juge parfaite avec Ted. L'absence de tension, l'assimilation de l'autre dans un cercle restreint, limite les avis divergents, les conflits de personnalités. Ted devient essentiel à sa survie, car le regard qu'elle pose sur lui le rattache *essentiellement* à son être :

Je prends peur quand je pense que tout mon être, avec tous ses refus, et après trois ans d'efforts pour le reconstruire, et qu'il soit souple et fort, s'est développé et mêlé si complètement à celui de Ted, que si quelque chose lui arrivait, je ne vois pas comment je pourrais survivre. Je deviendrais folle ou me tuerais. Je ne peux concevoir la vie sans lui.¹⁷⁴ (Mars 1957)

Elle travaille longuement sur les écrits de son mari. Avec un dévouement hors pair, elle dactylographie et poste ses divers manuscrits, dans l'espoir de l'aider à obtenir un certain rayonnement aux États-Unis. Toutefois, cette relation de symbiose semble être univoque, dans la mesure où Sylvia doit faire abstraction d'elle-même, une fois de plus :

Affirmant qu'il n'existe pas de rivalité entre les deux poètes, elle évoque qu'avec enthousiasme et satisfaction de voir Hughes reconnu par une publication importante avant elle. Cela devrait permettre, affirmait-elle, d'éviter les tensions au moment où son heure à elle viendrait de publier son premier recueil.¹⁷⁵

¹⁷¹ *Ibid.*, p.1007.

¹⁷² Hayman fait part de l'une des dernières discussions de Plath avec un couple d'amis : « *She talked about hating her mother. Ted had been a father substitute, she said, but a reconciliation would make no difference now – her world had been destroyed, desolated, laid to waste. She'd seen herself and him as exceptional, bigger than other people. They made love 'like giants'.* » (R. HAYMAN. *The Death and Life of Sylvia Plath*, Gloucestershire, The History Press, 2003, p. 6)

¹⁷³ J. BENJAMIN. *The Bonds of Love: Psychoanalysis, feminism, and the problem of domination*, Pantheon Books, New York, 1988, p. 67.

¹⁷⁴ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 1006.

¹⁷⁵ P. GODI. *Sylvia Plath : Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 145.

La symbiose parfaite ne peut être accessible dans la mesure où, peu importe quel serait le premier des écrivains publié, l'autre ne pourrait montrer qu'un soutien et un bonheur quant à l'accomplissement de sa contrepartie. Le couple, en 1957, retourne aux États-Unis pour que Plath puisse enseigner la littérature, de manière à leur assurer un revenu stable. Ted, lui, reçoit diverses offres d'enseignement, qu'il refuse, car il désire se consacrer à son travail littéraire. Ce n'est qu'en 1958 qu'il accepte un poste. Toutefois, tous deux éprouvent de la difficulté à enseigner. Sylvia en fait part dans l'une de ses entrées : « Enseigner au jour le jour. Mais se faire dévorer du regard, c'est terrifiant. Comme le Roman est terrifiant. Comme les Examens sont terrifiants. D'heure en heure, de jour en jour, la vie devient impossible. Je suis desséchée et stérile.¹⁷⁶ » (mars 1957) L'enseignement, c'est affronter une classe avide de connaissance, mais c'est aussi l'impossibilité de consacrer l'ensemble de ses forces vives à la création littéraire. La période est aussi, pour la jeune auteure, particulièrement difficile :

Jamais dans ma vie, à l'exception de ces été et automne mortels de 1953, je n'ai traversé de période aussi noire et létale que ces deux dernières semaines. Impossible d'écrire un mot pour parler, alors que je le faisais dans ma tête. L'horreur, plus certaine jour après jour d'être enceinte. Souvenir de mon insouciance grandissante à l'égard de ma contraception, comme s'il était exclu que cela m'arrive en ce moment. Et clac, clac, toutes les portes l'une après l'autre qui se ferment avec fracas, sous cette menace terrifiante qui, je le sais à présent, signifierait ma fin, probablement celle de Ted, et de notre écriture, et de la possibilité de notre union parfaite, invincible.¹⁷⁷ » (août 1957)

Une seconde menace émerge : celle de la maternité. Plath craint, par cette dernière, de devoir se consacrer au : « 'monde des tortures [ménagères] et du jarret de bœuf' » qui la détourne[rait] de l'écriture et [qui] semble en opposition avec l'art.¹⁷⁸ » Il s'agit (à son grand bonheur) d'une fausse alerte. Au début de 1958, on voit poindre dans les *Journaux* un sentiment qui est autre que la symbiose qu'elle vante entre elle et Hughes. Les refus de publication pour Sylvia sont multiples, et elle commence à se décourager. Elle en fait part dans l'une de ses entrées : « Je me suis libérée de ma mélancolie et de mon affliction boudeuse en passant la journée à taper à la machine des liasses de nouveaux poèmes de Ted. Je vis par lui en attendant d'avoir une vie à

¹⁷⁶ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 1006.

¹⁷⁷ *Ibid.* p. 1025.

¹⁷⁸ P. GODI. *Sylvia Plath : Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Lonrai, 2007, p. 147.

moi.¹⁷⁹ » (Janvier 1958) L'expérience de la création littéraire, pour le moment, se fait *par l'entremise* de la figure de Ted. Depuis 1955, Sylvia essuie refus après refus de la part des instances éditoriales. Elle livre son vécu dans les divers écrits qu'elle soumet, sans toutefois obtenir de reconnaissance :

Si l'on transforme ses paradis et ses enfers personnels en quelques paquets de feuilles dactylographiées avec soin, et que les rédacteurs en chef les rejettent poliment, on a tendance, en imagination, à prendre les rédacteurs en chef pour les ministres de Dieu. Et ça, c'est fatal.¹⁸⁰ (Décembre 1955)

Le rejet de ses écrits est ressenti à la fois comme une remise en question de son talent d'écrivaine, mais aussi comme un échec personnel. En effet, la jeune écrivaine éprouve difficilement la séparation qui s'opère entre auteur et récit : « Je m'identifie de trop près avec ce que je lis et ce que j'écris. [...] Je suis aussi bien trop désespérément dépendante de l'acceptation par le *New Yorker* de mes petits poèmes lisses, si courts, si nets.¹⁸¹ » Plath auparavant publiait ses écrits de jeunesse facilement dans les périodiques tels que *Mademoiselle* et le *Ladies Home Journal*, il ne faut pas oublier qu'elle reçut aussi diverses reconnaissances, telles que la bourse *Fullbright* : « Le problème n'est pas seulement de ne pas avoir été traité de la même manière que les autres [(écrivains)], mais surtout d'avoir été nié.¹⁸² » Toutefois, la reconnaissance de son statut préalable était celui d'écrivaine émergente. Cela vient jouer sur la perception de ses nouveaux écrits et rend le refus particulièrement difficile dans la mesure où « La confirmation de soi, qui est toujours une forme d'échange, est souvent un phénomène inflationniste : en voulant chaque fois davantage de reconnaissance des autres, l'individu risque de dépasser un seuil fatidique, où le mécanisme s'enraye.¹⁸³ » En parlant de l'acceptation du *New Yorker*, il s'agit en effet de la reconnaissance d'une revue ayant un capital symbolique littéraire important, sans oublier que la publication est rémunérée. L'éditeur devient le « Dieu » éditorial lorsqu'il agit en tant que figure qui permet l'accessibilité à la vie littéraire ; il est la seule figure qui lui permet de se tirer de l'enseignement (qu'elle abhorre) afin de subsister. Pour l'écrivain, la question de la publication vient confirmer le sentiment de la vocation, car « Toute individualité, aussi radicale se conçoit-

¹⁷⁹ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 1036.

¹⁸⁰ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 931.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 940.

¹⁸² D. MARTUCELLI. *Grammaires de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Paris, Gallimard, 2002, p. 297.

¹⁸³ *Idem.*

elle, requiert, tôt ou tard, une confirmation sociale.¹⁸⁴ » Elle obtiendra cette confirmation de la part du *New Yorker* en 1958, qui acceptera de publier certains de ses poèmes, à sa grande joie.

En attendant de recevoir la reconnaissance qui lui est due, c'est-à-dire la publication de son propre recueil, elle se consacre à l'œuvre de son mari. Toutefois, la perception que Sylvia a de Ted est différente en décembre 1958 :

Tout ce que fais Ted, j'aimerais m'y soumettre aussi, je deviendrais son disciple pour longtemps. Mais pas avant d'être moi-même convaincue d'être un écrivain[e], d'écrire pour mon plaisir et aussi pour formuler des intuitions à l'intention des autres – ni avant d'être sûre que je progresse dans ma technique. Ted et moi avons parlé d'emplois hier, Il est aussi pathologique que moi à sa manière, avec un rejet compulsif de la société qui lui fait considérer l'expression « prendre un emploi » comme l'équivalent de la prison. Mais il reconnaît aujourd'hui que son travail à Cambridge, qu'il considérait comme mortel à l'époque, a été une expérience très riche. (27 décembre 1958¹⁸⁵)

Elle le perçoit comme un mentor. Pour être considérée de même, selon elle, il lui faudrait ajuster sa pratique à celle de son mari. Comme un corps le ferait de sa propre chair : « Je pense que je dois vivre dans sa chaleur et sa présence, pour ses odeurs et ses paroles, comme si tous mes sens se nourrissaient de lui sans le vouloir, et que, privée de lui, au-delà de quelques heures, je me languissais, m'étiolais et mourrais au monde.¹⁸⁶ » Sa présence au monde *pass*e par la présence physique de Ted ; en l'absence de celui-ci, Sylvia disparaît du monde. La noyade *dans* un homme qu'elle craignait tant prend forme dans son couple avec Ted.

La rupture du couple Plath-Hughes n'est pas évoquée pas dans les *Journaux*, mais seulement dans les diverses biographies de l'auteure. Ceux qui correspondent à cette époque ont été détruits par Ted, tout comme les propos qu'elle tient dans ses cahiers à l'égard de ses enfants, Frieda, qui naîtra en 1960 et Nicholas, en 1962. Elle découvre que son mari la trompe lorsqu'elle reconnaît la voix de l'une des amies du couple qui, se faisant passer pour quelqu'un d'autre, appelle tardivement. La rupture est particulièrement violente, Sylvia brûlera des manuscrits de Ted, et fera un bûcher de ses divers rebus organiques (cheveux, ongles, etc.)¹⁸⁷.

¹⁸⁴ D. MARTUCELLI. *Grammaires de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Paris, Gallimard, 2002, p. 246.

¹⁸⁵ S. PLATH. *Œuvres*, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 1132.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 1070.

¹⁸⁷ R. HAYMAN. *The Death and Life of Sylvia Plath*, Gloucestershire, The History Press, 2003, p. 173.

Toute rupture, et notamment celle d'une relation intime, est douloureuse, puisqu'elle ouvre, de par sa nature même, à une situation d'inconnu et de manque, en déstabilisant un support qui nous aidait à nous tenir. Lors des séparations amoureuses, le malaise peut être d'autant plus grand que c'est bel et bien dans leurs relations intimes que bon nombre d'individus cherchent une confirmation de leur propre individualité.¹⁸⁸

Sylvia livre par la suite toute sa rage dans la rédaction de son futur recueil de poèmes *Ariel*, qui est publié de manière posthume. Elle s'inspire notamment de sa rupture avec Hughes, du deuil de son père et des relations avec sa mère comme sources d'inspiration. Selon ce que dit Martucelli des ruptures amoureuses, l'expérience est profitable à son œuvre : « Par l'expérience du choc amoureux, s'affirme toujours la possibilité d'une exploration inédite de soi, dans la vie moderne, sinon toujours contre, au moins à distance du monde.¹⁸⁹ » Ce que Sylvia explore durant cette période, c'est une profonde affirmation de soi, une remise en question des modèles qui ont été, les piliers de son existence. Ses derniers poèmes se transforment en un cri ultime de libération, une soif de s'exprimer contre tout ce qui, durant tant d'années, l'a opprimée. Elle écrit de manière prolifique en 1962, tente d'atteindre son but de rédiger un poème par jour. Elle invite parfois son ami et éditeur, Al Alvarez, à l'entendre réciter ses poèmes : « *I was appalled. At first hearing, the things seemed to be not so much poetry as assault and battery. And because I now knew something about her life, there was no avoiding how much she was part of the action.*¹⁹⁰ » Ses impressions étaient particulièrement positives, malgré la colère et la haine qui constituent les textes. Parmi tous les textes envoyés, qui aujourd'hui sont de grands classiques, Alvarez confie qu'aucun ne fut accepté.¹⁹¹ La thématique du suicide dans ses écrits est récurrente : « *The more she wrote about death, the stronger and more fertile her imaginative world became. And this gave her everything to live for.*¹⁹² » La reconnaissance de l'œuvre de Sylvia Plath ne s'effectuera malheureusement pas de son vivant. La lecture de son œuvre, souvent axée sur les divers moments forts de sa vie et sur ses *Journaux*, par le fait qu'elle s'est donnée la mort, propose en

¹⁸⁸ D. MARTUCELLI. *Grammaires de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Paris, Gallimard, 2002, p. 164.

¹⁸⁹ D. MARTUCELLI. *Grammaires de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Paris, Gallimard, 2002, p. 454.

¹⁹⁰ A. ALVAREZ. *The Savage God: a study of suicide*, Weidenfeld and Nicolson, London, 1971, p. 15.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 16.

¹⁹² *Ibid.*, p. 32.

quelque sorte ce qu'elle désirait : une œuvre qui entremêle la création littéraire et la vérité propre à l'existence.

2.2.6. Le suicide

Selon le propos nietzschéen, le suicide serait l'affirmation de l'homme qui se réapproprie sa toute-puissance au détriment de la vie¹⁹³. Il s'agirait d'une affirmation de soi ultime : vivre de manière à figer ce que l'on croit être. Al Alvarez note, avec regret, ses dernières impressions lors de sa rencontre avec Sylvia Plath : « *It seemed impossible that she was dead. Even now I find it hard to believe. There was too much life in her long, flat, strongly boned body, and her longish face with its fine brown eyes, shrewd and full of feeling.* »¹⁹⁴ Le suicidé est différent, dans la mesure où on ne peut le prononcer mort, car il n'a pas utilisé l'ensemble de ses forces vitales. Il demeure *vivant*, mais il croit avoir épuisé l'ensemble de ses possibilités. Le suicide, selon Blanchot, c'est mourir autrement :

La mort, dans l'horizon humain, n'est pas ce qui est donné, elle est ce qui est à faire; une tâche, ce dont nous nous emparons activement, ce qui devient la source de notre activité et de notre maîtrise. L'homme meurt, cela n'est rien, mais l'homme *est* à partir de sa mort, il se lie fortement à sa mort, par un lien dont il est le juge.¹⁹⁵

Le suicide serait donc une affirmation de la subjectivité, parce que le « l'homme *est* à partir de sa mort » par « un lien dont il est le juge. » Ce que les vivants tentent de déterminer, c'est ce le *lien* qui pousse l'individu à contempler la mort comme la seule solution possible, c'est-à-dire quand il est désespérément à court de recours. La mort, plutôt que d'être une source qui fixe la subjectivité individuelle, serait intégrée à l'identité. Chez Ricœur, « La question de l'être fait que je *dois* m'arracher à l'étant par néantisation, mais aussi que je *puis* apercevoir cette négativité de

¹⁹³ Voici deux extraits, parmi plusieurs autres qui semblent aller dans ce sens dans *Le crépuscule des idoles* de Nietzsche : « La mort librement choisie, la mort au moment voulu, lucide et joyeuse, accomplie au milieu de ses enfants et de témoins, de sorte que de vrais adieux soient possibles, puisque celui qui prend congé *est encore présent*, et capable de peser ce qu'il a voulu et ce qu'il a atteint. » ou « On ne périt jamais que par soi-même. Seulement, c'est mort non libre, une mort au *mauvais moment*, une mort de lâche. Par simple amour de la *vie*, on devrait vouloir une mort différent, libre, consciente, qui ne soit ni un hasard, ni une agression par surprise. » F. NIETZSCHE. *Le crépuscule des idoles*, Coll. « Folio/essais », traduction de J.-C. Hémerly, Paris, Gallimard, [1974] 2014, 152 p.

¹⁹⁴ A. ALVAREZ. *The Savage God: a study of suicide*, Weidenfeld and Nicolson, London, 1971, p. 34.

¹⁹⁵ M. BLANCHOT. *L'espace littéraire*, Coll. « Folio essais », Gallimard, Paris, [1955] 2012, p. 118.

l'homme *sans* fondement de l'être.¹⁹⁶ » Plutôt que de « s'arracher » à la mort, la personne qui désire se suicider embrasse la mort, elle s'y lie intimement, s'il y a concrétisation de l'acte. La « négativité » devient une source d'affirmation de soi, qui, plutôt que de retourner l'homme vers le néant, tente de le repousser vers la vie. Se donner la mort, c'est critiquer la vie, la montrer *inapte* à l'épanouissement de soi. Yankélévitch situe la mort comme étant hors de soi :

L'être n'implique pas sa propre négation. La négation doit venir d'ailleurs : vous avez attrapé une maladie, vous avez reçu une tuile; c'est toujours extrinsèque, extérieur. Ce qui fait que le désespoir, par lui-même, est tellement contraire à l'être qu'il appelle la mort immédiate, ou qu'on se la donne pour anticiper. Il y a donc entre le désespoir et le suicide un lien immédiat, direct, c'est la seule solution qui est l'absence de solution. Un désespéré ne peut avoir envie que de se tuer.¹⁹⁷

Le suicide apparaît donc, pour lui, comme un acte désespéré, sans solution. Ce qui est présent dans les pages des journaux des deux auteurs (chez Kafka, le suicide prend la forme de l'immobilisme et de la défenestration ; chez Plath, la mention de vouloir mourir est plus claire, mais à chaque fois il y a une volonté de trouver une solution) ; c'est qu'il y a toujours, malgré la douleur, une option qui fait surface. La volonté de mort apparaît comme temporaire, comme le résultat d'un instinct de conservation qui pousse l'être à s'éprouver, afin de trouver une solution :

Le suicide exprime la solitude absolue de l'individu, dont le triomphe coïncide alors exactement avec celui de la mort, mais il nous montre que l'individu peut, dans son autodétermination, aller jusqu'à anéantir à froid son instinct de conservation, et anéantir sa vie qu'il tient de l'espèce, afin de se prouver par là l'impalpable réalité de sa toute-puissance.¹⁹⁸

La relation serait donc contradictoire, d'une part, l'individu réfute l'instinct, qui le pousserait vers ses possibilités les plus propres, et d'autre part, il s'en sert pour s'affirmer en tant que « toute-puissance ». Mon hypothèse, en considérant les ouvrages consultés, serait que l'individu, par l'affirmation d'une volonté de reconnaissance, parviendrait ultimement à figer ce qu'il est, mais aussi sa volonté désirante. Pour Martucelli, la subjectivité est la résistance interne

¹⁹⁶ P. RICOEUR. *Ricoeur*, Textes choisis et présentés par M. Foessel et F. Lamouche, Paris, Coll. « Points Essais », Éditions Points, 2007, p. 254.

¹⁹⁷ V. JANKÉLÉVITCH. *Penser la mort ?*, Coll. « Essai », Éditions Liana Levi, Lonrai, [1994] 2012, p. 99.

¹⁹⁸ E. MORIN. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, [1970] 1976, p. 92.

face au monde¹⁹⁹. Le suicide m'apparaît comme un acte dans lequel la subjectivité s'éprouve et prend tout son sens en se situant hors du monde et *hors de sa portée*. Toutefois, il ne s'agit pas de rejoindre un universel, la mort n'est plus commune, car elle perd son aspect aléatoire : « la subjectivité est justement cette aspiration, par défaut ou par excès, à nier toute signification commune à nos épreuves.²⁰⁰ » Le suicidé aurait une relation particulière avec l'incommunicable. Le mort est hors de portée, nous ne pouvons que spéculer et tenter de comprendre les divers motifs qui l'ont poussé à vouloir s'enlever la vie. Les circonstances autour de la mort de Sylvia Plath poussent aussi à la spéculation, certains attribuent le choix de se donner la mort par le gaz comme d'une forme de légèreté ressentie lors d'une visite chez le dentiste, d'autres l'attribuent au souvenir de la mise à mort d'un oisillon blessé que Ted, pour abrégé ses souffrances, a placé dans le four pour l'asphyxier. Les spéculations ne proposent qu'une relecture de l'œuvre Sylvia en fonction de l'intime, avec une recherche particulière pour le morbide. Qu'aurions-nous appris si les cahiers brûlés par Ted avaient été épargnés? De nouveaux détails, de nouvelles pistes, qui, parmi tant d'autres, nous feraient apprécier l'auteure dans toute sa singularité et qui motiveraient vers une relecture de son œuvre. Ce qui est indéniable, c'est que son œuvre sera toujours empreinte d'un réalisme et d'une ferveur inégalés.

2.3. Lieux communs

2.3.1. À propos du journal intime

Le journal intime se présente au lecteur comme un amalgame de notes, de récits plus ou moins construits qui s'accumulent au fil des jours. Il est possible de croire, d'un premier coup d'œil, que le journal forme un récit complet, ininterrompu, donnant une vue d'ensemble sur le quotidien du diariste. Le livre que nous tenons se présente comme un ouvrage qui se tient en lui-même, ayant, comme chaque œuvre, un début et une fin. Certains événements sont sans suite, mais le lecteur s'y attend. C'est sous-entendu à même le pacte de lecture : lire un journal, c'est souvent se contenter de notes fragmentaires du quotidien d'autrui.

¹⁹⁹ D. MARTUCELLI. *Grammaires de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Paris, Gallimard, 2002, p. 454.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 508.

Lorsque nous lisons le *Journal* de Kafka ou les *Journaux* de Sylvia Plath, il est facile de croire qu'il s'agit d'une copie de ce qu'ils auraient cru bon noter, mais c'est faux. Pourquoi en serait-il ainsi? Selon Lejeune, l'un des fondements du journal intime prendrait forme dès que le jour se termine : le diariste doit accepter que son entrée est terminée et passer à la suivante²⁰¹. Ce présupposé laisse croire à l'impossibilité de toute rature éventuelle, de retravail du texte. En effet, le diariste, s'il modifiait l'une de ses entrées par souci stylistique, trahirait son propre journal intime : changer ce qui a été préalablement écrit revient à *altérer* le jour auquel l'on tente de donner forme sur papier : « Le journal, ce n'est pas spécialement l'écriture de l'intime, c'est l'écriture du temps; s'il y a un invariant, il est là.²⁰² » Les nouveaux détails proviendraient d'une temporalité autre, qui donne sens à une réalité différente. Pour que le diariste soit crédible, il faut aussi croire en sa sincérité, à l'*authenticité* du moment qu'il désire nous léguer. Il ne s'agit pas pour le lecteur de croire que tout ce qui y est écrit est pure vérité, mais plutôt que, sans doute raisonnable, l'écrivain a pris la plume cette journée-là. Le diariste peut mentir, bien sûr, dans une certaine mesure, mais il se doit de répondre à un impératif : me voici aujourd'hui, tel que je prétends être et rien de moins. La seule vérité qui importe, c'est celle à laquelle il désire donner forme, car son journal demeurera le dépositaire des fragments qui constitueront ultimement son identité par accumulation. Toute intimité devient rapidement une fiction, même si l'on prétend écrire des vérités. Ce qui se dresse devant nous est le résultat d'une multitude de choix, effectués à chaque entrée. Il s'agit d'un exercice, d'une *monstration* de la liberté d'écrire du diariste. Son contenu est ce qui se trouvait à portée de main, pour une durée révolue.

Le lecteur peut donc croire, justement, que ce qu'il lit dans les versions publiées reprendrait, tel quel, et dans le même ordre, les entrées écrites par le diariste, mais il ne pourra jamais prétendre lire l'intégralité du quotidien. Si Kafka se lasse de son *Journal*, c'est justement parce qu'il fait l'expérience des limites de tout ce qu'il peut y écrire : « Je n'ai même pas envie de tenir mon Journal, peut-être parce qu'il y manque déjà trop de choses, peut-être parce que je ne pourrai jamais d'écrire que des façons d'agir incomplètes – et nécessairement incomplètes, semble-t-il.²⁰³ » Tout ce qui se situe hors du journal intime fait partie d'un quotidien qui sera

²⁰¹ P. LEJEUNE. *Signes de vie : Le pacte autobiographique 2*, Éditions du Seuil, Paris, 2005, p. 69.

²⁰² P. LEJEUNE. *Écrire sa vie : du pacte au patrimoine autobiographique*, Éditions du Mauconduit, Paris, 2015, p. 84.

²⁰³ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 313.

toujours hors de portée du lecteur. Prétendre connaître l'intimité d'un diariste par la lecture de son journal s'avère trompeur, car il ne s'agit que d'une représentation partielle de sa vie intérieure et de ses faits et gestes. Selon Lejeune, il y a très peu de ratures dans les journaux intimes, car le diariste laisse cogiter sa réflexion. Toute entrée serait le fruit d'une médiation laborieuse que l'auteur désire alors consigner sur papier²⁰⁴. Si le diariste évite généralement la tentation modifier ce qu'il a écrit, pourquoi alors douter du contenu des journaux intimes ?

2.3.2. Le journal intime et la censure

Dès que les cahiers ont quitté les mains de leur propriétaire, deux autres instances peuvent en modifier le contenu : les proches et les éditeurs. Les grandes critiques que l'on peut leur adresser se situent au niveau de la censure, du non respect de la forme et du remaniement stylistique. Prenons par exemple les journaux de Franz Kafka : Claude David indiquera dans le troisième tome des *Œuvres complètes* de la Bibliothèque de la Pléiade les diverses fictions qui en ont été retirées pour être publiées dans un autre tome intitulé « Fragments narratifs ». On parle donc d'une modification structurelle du journal, car initialement, le *Journal* de Kafka consigne les traces de ses réflexions littéraires. Certaines entrées, comme la suivante, deviennent difficilement compréhensibles :

Ce qui me gêne, en outre, c'est que j'ai feuilleté mon journal ce matin pour chercher ce que je pourrais lire à M.²⁰⁵ Or, en faisant cet examen, je n'ai pas trouvé que ce que j'ai écrit jusqu'ici soit particulièrement précieux, ni que cela mérite non plus d'être mis au rebut²⁰⁶. (31 décembre 1911)

On pourrait croire que Kafka tente de partager des entrées de son journal intime avec son ami, or il s'agit plutôt d'amorces de nouvelles ou de romans. Ce que l'on prétend avoir sous la main ne ressemble donc en rien au *Journal* de Kafka. On l'a retiré de sa substance, de sa propriété de « laboratoire créatif » comme la critique aime le dire²⁰⁷ : « Un journal corrigé ou

²⁰⁴ C. BOGAERT et P. LEJEUNE. *Le journal intime : histoire et anthologie*, Les Éditions Textuel, Paris, 2006, p. 123.

²⁰⁵ Il s'agit de Max Brod.

²⁰⁶ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 207.

²⁰⁷ Certaines éditions allemandes du *Tagebuch* de Kafka conservent telle quelle la structure des cahiers. Ces derniers auraient été pertinents pour l'analyse, mais ma compréhension limitée de l'allemand m'en empêche. Je m'en

élagué par la suite gagnera peut-être en valeur littéraire, mais il aura perdu l'essentiel : l'authenticité de l'instant.²⁰⁸ » Les éditeurs peuvent aussi couper les parties jugées plus monotones ou inutiles – il ne faut pas oublier que le journal intime, lorsqu'il est publié, demeure un livre, c'est-à-dire un bien de consommation : « Toutes les éditions sont des compromis plus ou moins heureux, rarement expliqués aux lecteurs, dont le plaisir, malgré tout, est de croire avoir sous les yeux la chose originale elle-même – ce qui est impossible.²⁰⁹ » Milan Kundera, dans *Les testaments trahis*, soulignait que Max Brod, ami et exécuteur testamentaire de Franz Kafka, avait procédé à une réécriture au niveau des répétitions présentes dans l'essentiel des récits, mais aussi au niveau du contenu du journal intime : « Brod a édité le journal de Kafka en le censurant un peu; il en a éliminé non seulement les allusions aux putains, mais tout ce qui concernait la sexualité,²¹⁰ » ne serait-ce que par la volonté de changer la perception que nous pourrions avoir de Kafka ou par refus de faire subir à ses proches une certaine « réprobation » sociale ou de l'embarras²¹¹, Brod efface ce qui peut sembler préjudiciable à son défunt ami ou à l'image qu'il désire en donner : « Max Brod choisit [initialement] de publier le *Journal* dans son intégralité, sélectionnant les seuls passages où Kafka apparaît comme un homme déchiré et souffrant.²¹² »

Les interventions extérieures posent aussi problème par le détournement du pacte de vérité dont le journal intime se prétend être le témoin : « Si les familles aiment la mémoire familiale, elles aiment beaucoup moins les écrits autobiographiques de leurs membres, les versions individuelles, dissidentes, indiscrettes de l'histoire du groupe. Cela crée de la gêne.²¹³ » En effet, les *Journaux* de Sylvia Plath ont été majoritairement censurés à la demande de Ted Hughes, du moins jusqu'aux rééditions récentes pour diverses raisons. On ne pourra jamais avoir accès à

tiendrai, pour le besoin de l'analyse, au *Tome III* des *Œuvres complètes* de l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade, puisqu'il s'agit de la version française la plus exhaustive du *Journal*.

²⁰⁸ C. BOGAERT et P. LEJEUNE. *Le journal intime : histoire et anthologie*, Les Éditions Textuel, Paris, 2006, p. 24.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 209

²¹⁰ M. KUNDERA. *Les testaments trahis*, Paris, Coll. « Folio », Gallimard, [1993] 2012, p. 57.

²¹¹ Selon Pascale Casanova, Max Brod aurait contribué à maintenir une certaine image de Kafka : « Max Brod notamment, dans un portrait qui a été très influent parce qu'il prétendait au statut de témoignage, a fait de [Kafka] un saint et un sage, champion de bonté et de patience dont la douceur et l'équanimité d'âme n'auraient eu d'équivalent que l'indulgence distante et calme. » P. CASANOVA, *Kafka en colère*, coll. « Fictions et cie », Éditions du Seuil, Paris, 2011, p. 12

²¹² F. BANCAUD. *Le Journal de Franz Kafka ou l'écriture en procès*, CNRS éditions, Paris, 2001, 480, p. 58.

²¹³ P. LEJEUNE. *Signes de vie : Le pacte autobiographique 2*, Éditions du Seuil, Paris, 2005, p. 31.

l'ensemble des écrits de la diariste, car Hughes affirme avoir brûlé le dernier, par volonté de « protéger » sa famille. Sylvie Doizelet en fait état dans sa biographie de l'auteure américaine :

Cette violence, lui seul a pu la mesurer. Lui seul a lu le dernier cahier de son *Journal*. Il l'a lu, et aussitôt brûlé. Maintes fois il essaiera de justifier cet acte : « Je ne voulais pas que ses enfants le lisent. À l'époque, je considérais l'oubli essentiel à la survie. » Ce qu'il n'a pas détruit fait partie des archives interdites.²¹⁴

La censure varie dans les premières éditions, il peut s'agir du retrait de pages complètes ou de l'omission de certains événements. L'un des exemples d'importante censure est celui où Hughes et Plath se rencontrent pour la première fois. Voici l'extrait de la première version publiée chez Gallimard, dans la collection « Du monde entier », sous le titre *Journaux 1950-1962* :

Je trépignais et lui aussi, et puis, crac, il m'a embrassée en plein sur la bouche [omission] Et quand il m'a embrassée dans le cou, je lui ai mordu la joue violemment et longuement, et quand nous sommes sortis de la pièce, son visage ruisselait de sang. [Omission.] Et je hurlais intérieurement : oh, je pourrais me donner à toi, en un combat violent.²¹⁵

Les mentions « omission » sont écrites telles quelles dans le textes, pour ces parties. Parfois, il ne peut s'agir que [...] lorsque l'intervention se veut plus discrète. Les Éditions Gallimard, pour la collection « Quarto », ont repris l'édition des *Unabridged Journals of Sylvia Plath* de Karen V. Kukil, et la nouvelle version, traduite par Patricia Godi, se lit comme suit :

Je trépignais, et lui aussi, et puis, crac, il m'a embrassée en plein sur la bouche et arraché mon serre-tête, mon ravissant serre-tête foulard rouge qui a connu le soleil et beaucoup d'amour et que je ne pourrai jamais remplacer, et mes boucles d'oreilles en argent préférées : ha, je le garde, a-t-il aboyé. Et quand il m'a embrassée dans le cou, je lui ai mordu la joue violemment et longuement, et quand nous sommes sortis de la pièce, son visage ruisselait de sang. Son poème : « Je l'ai fait, moi. » Tant de violence et je comprends pourquoi les femmes se couchent pour les artistes. Le seul homme dans la pièce qui était aussi grand que ses poèmes, immense, des tronçons de mots massifs et dynamiques : ses poèmes sont forts et tonitruants comme un grand vent

²¹⁴ S. DOIZELET. *La terre des morts est lointaine : Sylvia Plath*, Paris, Coll. « L'un et l'autre, Gallimard, 1996, p. 102.

²¹⁵ S. PLATH. *Journaux 1950-1962*, Coll. « Du monde entier », Nouvelle Revue Française, traduction de C. Savinel, Éditions Gallimard, Paris, 2010, p. 143.

soufflant dans des poutres d'acier. Et je hurlais intérieurement : oh, je pourrais me donner à toi, en un combat violent.²¹⁶

Hughes a censuré la partie où il était en état d'ébriété et où il a empoigné violemment la jeune fille, à un point tel qu'elle en a perdu ses boucles d'oreilles. Si la morsure à la joue semble plutôt injustifiée dans la première partie, dans la seconde, je l'interprète comme une réponse à un sentiment d'agression et à la brusquerie dont a fait preuve Hughes. La relation est codifiée autrement, l'une repose sur l'échange baiser/morsure tandis que l'autre partie, un respect lié à l'œuvre littéraire et à l'intensité dont fait preuve Hughes. Pour une raison obscure, toute mention de poésie est retirée du premier extrait. Un autre exemple de malaise ressenti par Hughes, face au dévoilement de sa vie privée, est présent dans la préface à l'édition « Du monde entier » :

[Ted] est resté longtemps réfractaire à l'idée de publier [l]es carnets [de Sylvia]. Aux raisons très évidentes de discrétion, d'une répugnance à livrer un document parfois si indiscret, en pensant notamment à leurs deux enfants, s'ajoutait le sentiment que ces carnets étaient, forcément, d'une qualité inégale. [...] Dans l'édition anglaise, les manuscrits originaux ont fait l'objet d'une sélection drastique, puisqu'elle n'en présente qu'un tiers. C'est Frances McCullough qui a opéré ces choix, sous la supervision de Ted Hughes, en effectuant de très larges coupures.²¹⁷

Pour éviter toute suspicion, on mentionne que les choix ont été fait par McCullough « sous la supervision » de Hughes. Je doute que ces coupures sont l'œuvre de McCullough, car on voit dans un premier temps que Hughes tente de discréditer les *Journaux* en soulignant la « qualité inégale » des cahiers. De plus, la structure proposée des « derniers cahiers » laissent présager le délaissement progressif du journal intime au profit de la création littéraire. Toutefois, Hughes confirme ce qu'affirmait Doizelet :

Il y avait au départ deux autres carnets, des grands cahiers à la couverture marron, comme celui des années 1957-1959, dans lesquels elle a continué à tenir son journal, de fin 1959 jusqu'à trois jours avant sa mort. Le plus tardif des deux couvrait plusieurs mois, et je l'ai détruit, car je ne voulais pas que ses enfants aient à le lire un jour (à cette époque, je pensais que l'oubli est nécessaire à la survie. L'autre a disparu.²¹⁸

²¹⁶ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p.954.

²¹⁷ S. PLATH. *Journaux 1950-1962*, Coll. « Du monde entier », Nouvelle Revue Française, traduction de C. Savinel, Éditions Gallimard, Paris, 2010, p. 10.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 18.

La nouvelle édition « Quarto » des *Journaux* se termine en 1959 ; les dernières pages présentes (environ 65), intitulées « L'Angleterre 1961-1962 », sont en fait un amalgame d'écrits personnels et de notes²¹⁹ qui se situent hors du journal. La nouvelle traduction se veut des plus justes : Godi mentionne au lecteur l'ajout des extraits provenant de sources autres plutôt que de laisser le lecteur en plan, comme c'est le cas dans l'édition de la collection « Du monde entier. » Ce qui constitue le chapitre « L'Angleterre 1961-1962 » ne sera pas conservé à des fins d'analyse. Ces événements semblent inspirés du quotidien, mais il est difficile d'affirmer s'il s'agissait ou non d'anecdotes, car ils figurent hors des *Journaux*.

2.3.3. Le journal d'un point de vue formel

Les principes du journal intime, tel que mentionné auparavant, sont plutôt simples : le journal est ce que désire et ce qu'à le temps de conserver le diariste de son quotidien. Sa fonction est essentiellement personnelle²²⁰. Le journal est écrit pour soi, comme référent ultérieur témoin de la vie quotidienne ou comme simple aide-mémoire. Sa portée serait unificatrice, selon Gusdorf :

L'écriture journalière poursuit la recherche du fondement; il s'agit de trouver la parole « racine » et non une parole qui prenne les choses par le mauvais bout, ou par le milieu. Le discours écrit doit permettre au rédacteur de rétablir la vision du monde et de soi-même dans la conformité de son équilibre ontologique.²²¹

La pratique aurait donc pour fonction de conserver les événements du quotidien, afin de rétablir une cohérence personnelle. Alors, en quoi la possibilité de retranscrire sa vie permettrait-elle au diariste de mieux se saisir? Il pourrait être facile d'affirmer que le diariste trouve sa cohérence dans une liste exhaustive de faits et gestes. On y verrait une retranscription de ce qui constitue le quotidien habituel de l'auteur, mais sans plus. Cela ne prendrait pas en considération, la « parole racine » dont fait mention Gusdorf. Si Kafka et Plath prennent la plume et écrivent leurs journaux intimes, ce n'est pas seulement pour retranscrire la banalité, mais pour y livrer les événements les

²¹⁹ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 1183.

²²⁰ Toutefois, la publication de journaux intimes pourrait avoir changé le rapport que l'on entretient avec le genre littéraire. P. LEJEUNE. *Écrire sa vie : du pacte au patrimoine autobiographique*, Éditions du Mauconduit, Paris, 2015, p. 353.

²²¹ G. GUSDORF. *Les écritures du moi : Lignes de vie I*, Éditions Odile Jacob, Paris [1991] 2011, p. 393.

plus marquants du quotidien. Mon hypothèse est que la « parole racine », qui est la représentation de la « recherche du fondement » se situerait dans une quête de vérité. Elle mettrait en relation le diariste avec l'essence même de ce qu'il a vécu durant sa journée. Le journal intime permettrait-il donc d'unifier ultérieurement un « moi » divisé face à des événements qui ont perdu de leur clarté au fil du temps, par sa possibilité de conserver ce qui constitue à l'écrit la représentation même du réel pour soi? Cela expliquerait aussi en quoi la banalité du quotidien, les moments vides, sont essentiels au journal. Les entrées partagent l'ordinaire, la banalité côtoie de nouvelles expériences stimulantes. Tout dans le journal intime peut-être dit – nulle censure, hormis celle qu'on s'inflige soi-même par pudeur ou par souci que les autres découvrent notre for intérieur, tant que le journal demeure secret²²². Le quotidien et le routinier y prennent forme, par la répétition au fil des entrées. Relations marquantes, échanges quotidiens et banals avec les proches, tout prend sa forme dans les différentes identifications qu'en tire le protagoniste.

Dans cette même logique, les événements seraient donc transcrits par le diariste dans sa subjectivité la plus entière. D'un point de de la vue proximité, la distance entre le diariste et lui-même est presque nulle. On choisit librement ce qui prendra forme dans les entrées – les seules obligations proviennent du *soi* et se dirigent vers le *soi*, par exemple on y trouvera des directives pour avoir une meilleure vie, divers impératifs, des réflexions à propos de la vie, du travail de la famille, etc. Tout comme l'écrivain qui tente de recréer un monde fictif, l'écriture journalière pousse le diariste à créer un univers; mais cette fois, pour lui-même. S'il désire avoir en main un outil efficace, l'obligation de transcrire le réel l'oblige, par le pacte de sincérité, à transcrire la vie et les échanges tels quels. Le diariste doit se plonger dans une possibilité infinie de tout ce qu'il *pourrait* dire, chaque omission est un choix, et un choix bien déterminé qui caractérise une vision bien tangible d'un être en relation avec le monde et qui a l'obligation de le retranscrire tel qu'il lui apparaît. Au fil du temps, il deviendra possible de représenter avec une certaine fidélité *son* monde. Béatrice Didier en fait l'un des points importants de l'écriture journalière :

[Le] journal [intime] signifie d'abord œuvre écrite au jour le jour. Mais toute œuvre est écrite au fil des jours : *nulla dies sine linea*. Dans le journal, la marque des jours

²²² C. BOGAERT et P. LEJEUNE. *Le journal intime : histoire et anthologie*, Les Éditions Textuel, Paris, 2006, p. 179.

n'est pas effacée par la rédaction, mais au contraire est soulignée par le discontinu de l'écriture et même par l'inscription de la date.²²³

Toute expérience prend sa signification dans la mesure où elle est retraceable par une date, qui agit aussi en tant qu'attestation à la vérité de l'écriture « journalière » de l'intime. Il devient alors possible pour le diariste de réfléchir à ses entrées d'une perspective diachronique et de permettre divers retours rétrospectifs sur soi. La date atteste aussi de la logique inhérente de chaque entrée, en plus de permettre l'observation de certains sujets par accumulation. L'auteur peut lui-même, par les référents dont il dispose, faire les liens logiques sans les expliciter. Lorsque les dates semblent peu cohérentes, les éditeurs n'hésitent pas à tenter d'en expliquer les causes afin de rendre claire toute rupture dans la logique. Cela permet de faciliter la compréhension des entrées, et, de comprendre pourquoi le journal est tenu de manière discontinue.

2.3.4. L'introspection et le langage

Le diariste pose une série de mots sur papier, tous liés de près ou de loin à l'intime. Écrire à propos de soi, c'est tenter de reproduire une certaine vérité, qui n'est pas la vérité essentielle du corps (du ressenti physique) : « Le monde intérieur peut seulement se vivre, non se décrire.²²⁴ » (Kafka, 19 octobre 1917). Le rôle du langage serait de *matérialiser* (donner forme) à des émotions tout en n'étant qu'un simulacre de la vraie chose. On pourrait croire en une portée cathartique, mais la vérité est beaucoup plus complexe : « Quand je dis quelque chose, cette chose perd immédiatement et définitivement son importance ; quand je le note, elle la perd toujours aussi, mais en gagne parfois une autre.²²⁵ » (Kafka, 21 juillet 1913) Écrire peut devenir problématique dans la mesure où il y a banalisation du sujet initial et variabilité de son sens à long terme. Le danger réside dans le fait que le diariste, par l'entremise de son journal, se soumet à un dialogue intérieur, avec la « conviction que l'on peut s'observer et que l'on doit se connaître.²²⁶ » L'écriture diaristique pourrait permettre une maîtrise et une connaissance de soi, car l'écriture fige ce que l'on perçoit de soi-même de manière permanente. Toutefois, cette

²²³ B. DIDIER. *Le journal intime*, Presses universitaires de France, Paris, 1976, p. 27.

²²⁴ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 441.

²²⁵ *Ibid.*, p. 302.

²²⁶ M. BLANCHOT. *Le livre à venir*, Folio essais, Gallimard, Paris, [1959] 2012, p. 257.

aptitude a un effet de double tranchant : ce que l'on pense de soi est variable, il peut devenir difficile de « maîtriser » les diverses lectures quotidiennes que l'on peut faire de soi.

D'un point de vue stylistique, on peut observer chez Kafka l'utilisation d'infinitifs servant à relancer le diariste vers l'écriture de l'intime : « Tenir ferme le Journal à partir d'aujourd'hui! Écrire régulièrement! Ne pas se déclarer perdu! Et quand bien même la délivrance ne devrait pas venir, je veux à tout instant être digne d'elle.²²⁷ » (25 février 1912) Si Kafka désire tenir son *Journal*, c'est qu'il est à la fois une promesse de création littéraire, par le rapport de « laboratoire créatif » qu'il entretient avec ses cahiers, et une proposition fugitive de maîtrise de soi, par la possibilité de s'observer. Le *Journal* de Kafka est, selon l'auteur, une représentation matérielle faussée de ce qu'il prétend être, de même que de la possibilité de « pouvoir mourir content » :

Ce que j'ai écrit de meilleur tient à cette capacité que j'ai de mourir content. Dans tous ces passages réussis et fortement convaincants, il s'agit toujours de quelqu'un qui meurt, qui trouve très dur de devoir mourir, qui voit là une injustice ou à tout le moins une rigueur exercée contre lui, de sorte que cela devient émouvant pour le lecteur, du moins, à mon sens. Mais pour moi, qui crois pouvoir être satisfait sur mon lit de mort, de telles descriptions sont secrètement un jeu, car je me réjouis de mourir dans la personne du mourant, j'exploite de façon bien calculée l'attention du lecteur concentrée sur la mort et je suis bien plus lucide que lui, qui, je le suppose, gémira sur son lit de mort. Si bien que ma plainte est aussi parfaite que possible, elle n'est pas non plus interrompue brusquement comme pourrait l'être une plainte réelle, elle suit son cours dans l'harmonie et la pureté. C'est ainsi que je me plaignais toujours à ma mère de maux dont l'intensité n'était pas, à beaucoup près, aussi grande que mes plaintes le laissaient supposer.²²⁸ (13 décembre 1914)

La création littéraire proposerait un terrain neutre, dans lequel l'auteur pourrait « s'exercer » à mourir. Il ne suffit pas de définir la mort, il faut en outre, par l'entremise du *Journal* et des courts récits qui le constitue, de s'exercer pour *mieux* y parvenir. L'objectif ultime, grâce aux diverses simulations, serait d'atteindre « l'harmonie et la pureté, » de savoir *bien* mourir plutôt que de craindre le trépas.

²²⁷ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 232.

²²⁸ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 372.

La tenue d'un journal intime peut aussi aider le diariste dans les situations désespérantes, car ce journal propose un soutien émotionnel lorsque les réflexions sont sans issues. Selon Sartre, « L'homme, sans appui et sans secours, est condamné à chaque instant à inventer l'homme.²²⁹ » L'écriture de l'intime offre la possibilité de se créer fictivement, tandis que d'un point de vue ontologique, la recherche de soi est la clé pour parvenir à se définir, à mettre l'humain en relation avec ce qu'il est ou ce qu'il peut être. Le langage, par le rapport qu'il offre avec les choses, pose un regard qualitatif sur le moi. Il propose une définition fixée, arbitrairement (certaines représentations peuvent varier d'un individu à l'autre) par l'utilisation du code qu'il met à la disposition du locuteur : « Parler, c'est essentiellement transformer le visible en invisible, c'est entrer dans un espace qui n'est pas divisible, dans une intimité qui existe pourtant hors de soi.²³⁰ » Parler entame nécessairement un dialogue. Si l'on prend la parole, c'est pour exprimer une intention ou un besoin quelconque. On voit sensiblement la même chose dans le journal intime lorsque le diariste amorce un dialogue introspectif. Il place des mots sur ses émotions, sur sa quête identitaire. La parole permet l'élaboration de soi, le retour réflexif sur soi et l'introspection par le questionnement personnel, qui peut tourner véritablement au procès de soi : « À l'intérieur de nous, il y a une parole qui se fait sentence, affirmation absolue. Cela est dit, et ce dire premier, soustrait à tout dialogue, est parole de justice que nul n'a le droit de contester.²³¹ » On tente alors de fixer l'identité, qui est mouvante et varie par les expériences accumulées au fil des jours.

L'introspection proposée par le journal n'est donc pas sans danger; « Celui qui entreprend la tâche de la connaissance de soi se livre, dans l'ordre psychologique et spirituel, à une sorte de vivisection, ou même de biopsie.²³² » Les métaphores de la « biopsie » ou de la « vivisection » me semblent appropriées, pour des raisons différentes. Du côté de la « biopsie », l'expression est inspirée du fait de tirer un tissu vivant d'un organisme vivant. Il s'agit donc de prélever d'un être un souvenir, une mémoire *vivante* afin de l'étudier. L'auteur du journal découperait ces fragments, par les questionnements introspectifs, afin d'en extraire ce qui en semble le plus probant et le plus significatif à ses yeux. Du côté de la « vivisection littéraire », c'est ce qui se

²²⁹ J.-P. SARTRE. *L'existentialisme est un humanisme*, Coll. « Folio essais », Gallimard, Paris, [1996] 1998, p. 40.

²³⁰ M. BLANCHOT. *L'espace littéraire*, Coll. « Folio essais », Gallimard, Paris, [1955] 2012, p. 182.

²³¹ M. BLANCHOT. *Une voix venue d'ailleurs*, Coll. « folio essais », Gallimard, Paris, [2002] 2005, p. 134.

²³² G. GUSDORF. *Les écritures du moi : Lignes de vie I*, Éditions Odile Jacob, Paris [1991] 2011, p. 290.

rapproche le plus de l'immédiat dans la transcription quotidienne du vécu. L'auteur, avec très peu de recul s'analyse, tente de déchiffrer, par diverses opérations (par questionnements introspectifs), à même sa *chair* (son « soi »), ce qui le constitue pour découvrir une certaine *vérité* sur soi. L'hypothèse, comme stratagème de « vivisection », serait la création d'un dialogue introspectif entre deux instances : l'une, supérieure et effacée, qui remet en question le « moi » quotidien et subjectif, tandis que la biopsie serait une auto-observation du « moi » qui tire ses conclusions à même ses observations.

Selon Lejeune, le diariste écrirait l'intime pour « Se vider, se décharger du poids des émotions et des pensées en les mettant sur le papier. Cette pulsion peut être associée à celle de conserver, mais elle a des affinités plus fortes encore avec la pulsion de *détruire*.²³³ » La pulsion de conserver s'associe de manière claire avec le fait que l'écriture permet de figer un « je » introspectif donné, mais c'est aussi dans la pulsion de « *détruire* » que l'écriture prendrait tout son sens. En un bref instant, *je* m'éprouve afin de mieux me saisir. Lorsque je m'écris, « je » transcrit l'Autre, si ce n'est que la perception que l'Autre (ou selon ce que me dicte un code moral implicite) peut avoir de moi. « Je » me place dans un dialogue presque impossible avec moi-même, j'entre en dialogue avec une instance plus ou moins objective, un « je » distant et froid qui demeure « moi » et qui se situe hors de moi en me conservant comme sujet. Ce « je » pourrait poser la question heideggérienne du « on », relatif à la rumeur, aux conventions sociales, par la possibilité qu'il m'offre de me conformer avec ce que l'on peut attendre socialement de moi. La démultiplication du « je » peut être dangereuse, mais demeure essentielle pour atteindre une compréhension relative et juste du monde : « La désintégration du sujet et de son monde est donc un mal nécessaire, qui permet de remettre en question les idées convenues, de dissiper les illusions du langage qui, jusque-là, faisait obstacle entre le moi et le monde.²³⁴ » Malgré tout, le rapport entretenu entre l'écrit et l'introspection demeure paradoxal, en raison de l'utilisation du langage : « La parole des hommes est vidée de sa substance de vie, réduite à l'état abstrait et décomposée en système de signes qui ne signifient rien, ou plutôt se signifient eux-mêmes, tout en renvoyant à d'autres signes en vertu de codes dûment établis.²³⁵ » Ne serait-ce que par la possibilité illusoire de placer un code établi hors de soi sur un éventail de sentiments, l'écrivain

²³³ P. LEJEUNE. *Signes de vie : Le pacte autobiographique 2*, Éditions du Seuil, Paris, 2005, p. 364.

²³⁴ F. BANCAUD. *Le Journal de Franz Kafka ou l'écriture en procès*, CNRS éditions, Paris, 2001, p. 101.

²³⁵ G. GUSDORF. *Les écritures du moi : Lignes de vie 1*, Éditions Odile Jacob, Paris [1991] 2011, p. 9.

pourrait se croire en pleine possession de ses moyens. La maîtrise d'un signe qui ne signifie rien montre l'essence d'une réflexion, une volonté de rationaliser, de « s'approprier » ce qui est hors de soi :

L'homme est lié aux choses, il est au milieu d'elles, et s'il renonce à son activité réalisatrice et représentative, s'il se retire apparemment en lui-même, ce n'est pas pour congédier tout ce qui n'est pas lui [...], mais plutôt pour les entraîner avec lui, pour les faire participer à cette intériorisation où elles perdent leur valeur d'usage, leur nature faussée et où elles perdent aussi leurs étroites bornes pour pénétrer dans la vraie profondeur.²³⁶

L'introspection permettrait ce repli sur soi, non pour s'isoler ni pour s'éloigner de ce qui se rattache au monde tangible, mais pour se rapprocher de la vérité même. Ce que semble proposer Blanchot, c'est une certaine transcendance qui se situe hors de l'objectivation et qui se rapproche du monde de l'affect. La « vraie profondeur » se situe hors du langage et s'ancre dans la vérité des choses. Il s'agirait d'une zone floue, propre à soi, se situant plus ou moins vers la *néantisation* de l'objet ou de la représentation : « Se représenter quelque chose, c'est l'assimiler à soi, l'inclure en soi, donc en nier l'altérité.²³⁷ » Il ne s'agit pas de détruire, mais de les intégrer intimement, de manière à ce que leur sens devienne propre à soi. On pourrait dire de même avec les relations interpersonnelles. Ce que je suis prend forme par une négation de l'Autre, dans la mesure où je ne peux m'identifier avec lui qu'en m'éprouvant moi-même pour vérifier ce que je suis ou non. Il en serait de même avec l'essence des choses. Le retour vers soi est une intériorisation qui semble plus intime que le langage lui-même ; il se situe hors de l'expression, car les objets perdent « leur nature faussée [...] pour pénétrer dans la vraie profondeur. » Cette vraie profondeur s'apparente étrangement à la mort, dans la mesure où la mort elle-même est hors du langage et se situe dans l'incommunicabilité. La mort n'a pas de substance, ni n'est représentative d'un statut quelconque, hormis le non-être, qui est *négation*.

Nommer est cette violence qui écarte ce qui est nommé pour l'avoir sous la forme commode d'un nom. Nommer fait seul de l'homme cette étrangeté inquiétante et

²³⁶ M. BLANCHOT. *L'espace littéraire*, Coll. « Folio essais », Gallimard, Paris, [1955] 2012, p. 179.

²³⁷ P. RICOEUR. *Ricoeur*, Textes choisis et présentés par M. Foessel et F. Lamouche,, Coll. « Points Essais », Éditions Points, Paris, 2007, p. 240.

bouleversante qui doit troubler les autres vivants et jusqu'à ces dieux solitaires qu'on dit muets.²³⁸

Nommer la mort, c'est coller un mot à une absence innommable, c'est affubler de manière référentielle la fin d'une vie humaine et attester de l'absence d'autrui qui a été et qui n'est plus. C'est également définir ce qui demeure dans l'intériorité, mais qui demeure hors d'atteinte. Les morts sont éternels et vivants dans la « vraie profondeur » blanchotienne, condamnés à être « entraînés » au sein des vivants : « Si étrange que cela puisse paraître pour la pensée moderne, c'est lors de notre mort que notre subjectivité existe le plus intensément.²³⁹ » L'absence, l'incommunicabilité avec l'être cher qui vivait pousse la réflexion vers le *manque*, vers ce qu'il a pu déjà être de son vivant, tant qu'il pouvait exercer les choix qui lui étaient propres. Une question perdure : pourquoi écrire, utiliser la langue pour s'exprimer alors que l'intimité réelle semble s'offrir en faisant abstraction du langage ? Écrire dans son journal intime, c'est essentiellement raconter sa vie, et « « Raconter sa vie, c'est tenter de sauver le sens de sa vie, tenter de donner sens à sa vie, dans un combat contre toutes les évidences attestant que la destinée des individus représente une quantité négligeable dans le "tintamarre de l'histoire universelle." »²⁴⁰ » La portée du geste se situerait donc dans le désir de conserver l'éphémère, de recréer ce qui s'est auparavant fait. Il s'agit donc de partager une expérience avec soi, voire de tenter de recréer sa singularité par l'écrit : « J'écris, donc je suis ; si je prends la parole, si je prends la plume, c'est que j'existe à part moi et que ma vie doit avoir un sens.²⁴¹ » Toutefois, il ne faut pas oublier qu'en dehors du diariste, le monde ne s'arrête jamais. C'est pourquoi l'Autre y est omniprésent, tant pour les considérations portant sur soi que sur le monde. Mais une question demeure : pourquoi réfléchir à propos de la mort, dans le quotidien ?

2.3.5. L'angoisse face à la mort

La mort, c'est l'incommunicable. Elle se dresse à un moment où un autre devant quiconque qui ose affronter l'existence. Elle est la finalité de tout être, et d'une perspective heideggérienne,

²³⁸ M. BLANCHOT. *Le livre à venir*, Folio essais, Gallimard, Paris, [1959] 2012, p. 48.

²³⁹ D. MARTUCELLI. *Grammaires de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Paris, Gallimard, 2002, p. 551.

²⁴⁰ G. GUSDORF. *Les écritures du moi : Lignes de vie I*, Éditions Odile Jacob, Paris [1991] 2011, p. 180.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 250.

l'accomplissement en soi du *Dasein*. On peut craindre la mort, la vivre à distance de manière cathartique, mais :

Ce qui ne varie pas, c'est la nécessité pour [l'homme] d'être dans le monde, d'y être au travail, d'y être au milieu d'autres et d'y être mortel. Les limites ne sont ni subjectives ni objectives ou plutôt elles ont une face objective et subjective. Objectives parce qu'elles se rencontrent partout et sont partout reconnaissables, elles sont subjectives parce qu'elles sont *vécues* et ne sont rien si l'homme ne les vit.²⁴²

Toute activité prend son sens dans la mesure où l'homme peut se situer « hors du monde », c'est-à-dire dans la mort. Pourquoi selon Heidegger les possibilités infinies qui se révèlent au *Dasein* le sont-elles seulement par la mort ? C'est probablement parce que l'être est forcé à agir en ce sens. Le *Dasein*, par ses relations avec les *étants*, permet à l'homme d'entretenir une relation avec ce qui l'entoure. Ces relations peuvent être vécues d'une multitude de façons, mais demandent toujours une participation active : « C'est parce que l'homme est indéterminé (participant) que ses possibilités de déterminations sont infinies, et parce qu'il s'autodétermine que ses possibilités d'évolution sont infinies.²⁴³ » La participation prend forme lorsque l'être *vit* sa quotidienneté, c'est-à-dire qu'il agit en tant qu'élément *participatif*. Pour Morin, l'être, tant qu'il est actif, se situe hors de sa mort : « C'est parce que la finitude est disjointe de la mort que la liberté est possible. La mort échappant à mes projets, mes projets en quelque sorte lui échappent²⁴⁴. » Dans un premier temps, il situe l'activité comme étant la source des « déterminations infinies », mais, dans un deuxième temps, Morin illustre la liberté en un concept aussi vague qu'un « projet » puisse être. L'homme situerait ses possibilités d'avenir parmi les occasions qui s'offrent à lui dans une temporalité future. Il s'agirait d'une *participation* prévue, l'être grâce à sa volonté d'agir, repousse la mort. Les actions qui se dressent devant lui et la possibilité de les concrétiser ne font que confirmer sa présence. L'immobilisme, au contraire, se rapproche de la mort comme on peut le voir dans les *Journaux* de Plath : « Besoin de sortir. Tout est tranquille. Peut-être dort-il. Ou est-il mort. Comment savoir ce qu'il reste de temps avant la mort.²⁴⁵ » Idem. chez Kafka. Une journée passée dans l'immobilisme c'est une « journée passée en pure perte [...] [F]orces qui s'épuisent en attente et, malgré toute cette oisiveté, violentes, lancinantes douleurs dans la

²⁴² J.-P. SARTRE. *L'existentialisme est un humanisme*, Coll. « Folio essais », Gallimard, Paris, 1996, p. 60.

²⁴³ E. MORIN. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, [1970] 1976, p. 114.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 357.

²⁴⁵ S. PLATH. *Œuvres*, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p.994.

tête.²⁴⁶ » Le besoin de sortir, de se mêler au quotidien des autres est la volonté d'un rapprochement avec la vie, afin de confirmer sa présence dans le monde. L'immobilisme pousserait toujours vers l'action, le vide suscite l'angoisse par l'idée qu'il faut toujours demeurer actif pour être vivant. On pourrait y voir un mécanisme de défense contre la mort, car, selon Gusdorf, l'immobilisme et la mort vont de pair : « La tentation de l'immobilisme est dénoncée comme suicidaire et contradictoire; elle met en œuvre une solidarité avec la mort.²⁴⁷ »

Donc, l'homme, sous l'emprise du quotidien, repousserait la mort et finirait par oublier qu'elle pourrait survenir à tout moment. L'homme se situe dans l'action, qui *repousse* la mort. Selon Lejeune, cette affirmation serait aussi propre au journal intime : « Le diariste est protégé de la mort par l'idée de suite. L'écriture de demain, par sa reduplication indéfinie, vaut pour l'éternité.²⁴⁸ » Toute entrée demeure ouverte, par la possibilité d'y transcrire le lendemain. On pourrait noter toutefois que le diariste ne pourrait « terminer » son journal intime que s'il en fait la mention explicitement dans une entrée. En théorie, le journal peut donc se supposer sans fin, à moins qu'il n'y ait une rupture explicite des liens.

2.3.6. La crainte de la mort et le moi

D'un point de vue identitaire, la non fixité du « moi » permettrait donc à l'individu une adaptabilité. Certes, on pourrait croire que la mouvance identitaire causée par l'angoisse ne serait présente qu'en danger de mort, or elle se manifeste aussi par la crainte *paralysante* que ressent l'individu et qui prend forme dans les décisions quotidiennes importantes : « Certes, il existe une peur du choix, une peur de la décision, une angoisse devant les possibles qui vont se détruire. Mais cette angoisse de la détermination ne recouvre qu'un domaine de l'angoisse. Et elle est liée également aux angoisses de la mort.²⁴⁹ » Si l'angoisse du choix est liée aux « angoisses de la mort », c'est que les décisions sont le résultat d'une possibilité, propre à une liberté d'agir contingente aux influences extérieures. Chaque choix revêt une finalité : il est le résultat d'une participation, qui montre l'activité de l'humain en tant que *vivant* et se situe dans une temporalité

²⁴⁶ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 409.

²⁴⁷ G. GUSDORF. *Les écritures du moi : Lignes de vie I*, Éditions Odile Jacob, Paris [1991] 2011, p. 345.

²⁴⁸ P. LEJEUNE. *Autogenèses : Les Brouillons de soi*, 2, Coll. « Poétique », Éditions du Seuil, Paris, 2013, p. 357.

²⁴⁹ E. MORIN. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, [1970] 1976, p. 360.

finie. Ce qui est fait appartient désormais au passé, la possibilité se transforme en action (même l'inaction demeure une action). L'angoisse suscitée par le choix peut s'avérer paralysante, et parfois, de manière extrême. L'être reste prisonnier dans une inaction totale, par crainte d'agir. Toutefois, la vie elle-même peut s'avérer paralysante : « Si par conséquent c'est le rien, c'est-à-dire le monde comme tel qui s'avère être le devant-quoi de l'angoisse, cela veut alors dire : *ce devant quoi l'angoisse s'angoisse est l'être-au-monde même*.²⁵⁰ » Le rien, c'est à la fois la mort, dans sa possibilité *néantisante*, par le silence même qu'elle impose, et l'infinité de possibles qui empêche l'être d'agir. Trop de choix, trop de possibles, aucune solution n'est choisie et la crainte devient totalisante.

L'impossibilité d'agir peut aussi prendre la forme d'une crainte de choisir quelque chose qui est *fautif*, tant dans le domaine social que privé. Ce qu'on pourrait rattacher au domaine social se rapproche de ce que Martin Heidegger définit comme le « on », ou la rumeur. L'être ressent généralement l'appel de ses propres impératifs, mais peut en ressentir d'autres qui lui sont externes, et qui proviendraient de codes sociaux préalablement établis. Selon la phénoménologie heideggérienne, ces derniers sont source de « soucis », et l'angoisse et le souci sont intimement liés : « C'est l'angoisse, cette possibilité d'être du *Dasein* étroitement unie au *Dasein* qui se découvre en elle, qui apporte la base phénoménale permettant de saisir explicitement l'entièreté d'être originale du *Dasein*.²⁵¹ » Une brève définition du *Dasein* a été donnée auparavant, toutefois, il m'apparaît important de la préciser. Selon Grondin : « Le *Dasein* [...] est l'étant que nous sommes et qui est destiné par l'être à séjourner dans l'éclaircie de l'être. Le *Dasein* se définit comme l'existant, celui qui "ex-siste", qui séjourne en dehors ("ex") de l'étant, s'ouvrant ainsi à l'être.²⁵² » S'il « séjourne dans l'éclaircie de l'être », c'est pour parvenir à sa propre cohérence par la recherche ontologique. Heidegger renchérit que « l'être de celui-ci [(du *Dasein*)] se révèle être le souci.²⁵³ » Le souci pousserait l'être vers sa découverte, dans la mesure où il doit prendre position entre l'appel du « on » (qui peut constituer un faux appel vers soi,

²⁵⁰ M. HEIDEGGER. *Être et temps*, traduit par F. Vézina, Paris, « Bibliothèque de philosophie », Gallimard, [1986] 2012, p. 236.

²⁵¹ M. HEIDEGGER. *Être et temps*, traduit par F. Vézina, Paris, « Bibliothèque de philosophie », Gallimard, [1986] 2012, p. 231.

²⁵² J. GRONDIN. *Le tournant dans la pensée de Martin Heidegger*, Coll. « Épiméthée », Presses universitaires de France, Paris, 1987, p. 18.

²⁵³ M. HEIDEGGER. *Être et temps*, traduit par F. Vézina, Paris, « Bibliothèque de philosophie », Gallimard, [1986] 2012, p. 231.

selon Heidegger) de l'impératif social, résultant en une fausse promesse d'atteinte de liberté : « L'appel de la conscience morale a le caractère de l'*interpellation* adressée au *Dasein* sur son pouvoir-être-soi-même le plus propre et cela de la manière qui *en appelle* à son être-en-faute le plus propre.²⁵⁴ » Lorsque le *Dasein* choisit divers comportements à adopter, qui sont hors de lui et qui correspondent à des normes sociales, il est influencé par l'« être-en-faute le plus propre. » La faute, ou le questionnement lié à la faute, selon Heidegger, serait la cause du souci, tout comme l'est l'angoisse²⁵⁵. La portée qu'a l'autre dans les définitions posées peut faire que le *Dasein* tente de trouver ses possibilités les plus propres dans des situations qui se situent hors de lui, car l'Autre est l'un des facteurs probants dans la définition de ce que serait l'être : « L'être, que Heidegger veut faire accéder à la parole, n'est rien d'autre que sa relation à l'homme.²⁵⁶ » Lorsque Grondin aborde la « relation à l'homme », c'est à la fois la relation individuelle (avec soi-même, par la quête de soi) et la relation à l'entière des humains. L'être prend tout son sens dans les multiples relations et les échanges entre « étants. » Si « Le *Dasein* se distingue lui-même de tout autre étant²⁵⁷ », c'est parce qu'il s'agit d'une définition de soi par *négation* de l'autre ; cette notion de la philosophie heideggérienne, commune aux diverses théories du moi, est aussi présente chez Gusdorf.

Morin soulève aussi un point intéressant quant à la philosophie heideggérienne : « Il n'est pas question pour Heidegger de songer à l'horreur du cadavre ou à la résurrection. Il s'agit, à travers le choix nécessaire de l'authenticité, de devenir "libre pour la mort".²⁵⁸ » En effet, Heidegger stipule que la définition du *Dasein* se pose du vivant de l'homme. La mort ne fait que faire ressortir les diverses possibilités auxquelles le *Dasein* pourrait trouver sa définition la plus propre, avant sa propre fin : le *Dasein* est l'élément essentiel à toute élaboration ontologique, il est « celui qui jouit de la possibilité de poser des questions.²⁵⁹ » Il entame diverses relations avec les « étants », ces dernières prenant tout leur sens tant que l'être est « vivant » et possède la

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 325.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 339-341.

²⁵⁶ J. GRONDIN. *Le tournant dans la pensée de Martin Heidegger*, Coll. « Épiméthée », Presses universitaires de France, Paris, 1987, p. 25.

²⁵⁷ M. HEIDEGGER. *Être et temps*, traduit par F. Vézin, Paris, « Bibliothèque de philosophie », Gallimard, [1986] 2012, p. 36.

²⁵⁸ E. MORIN. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, [1970] 1976, p. 354.

²⁵⁹ J. GRONDIN. *Le tournant dans la pensée de Martin Heidegger*, Coll. « Épiméthée », Presses universitaires de France, Paris, 1987, p. 50.

faculté de se mettre en relation : « Si le *Dasein* se fait du souci à propos de *son* être, c'est parce qu'il se sait fini. L'existence du *Dasein* se trouve limitée dans par le temps.²⁶⁰ »

La question du temps est particulière, car elle semble limiter la liberté. Le *Dasein* ne peut se définir que tant que l'être est vivant. Selon moi, c'est ce qui constitue la source de la liberté de l'homme. Si l'être ne pouvait s'éprouver qu'éternellement, l'angoisse possibilisante du choix n'aurait aucune portée. En sachant que le temps qui lui est alloué est compté, l'homme prend ses décisions en conséquence. Selon Jankélévitch :

La mort, non seulement nous empêche de vivre, limite la vie, et puis un beau jour l'écourte, mais en, même temps nous comprenons bien que sans la mort l'homme ne serait même pas un homme, que c'est la présence latente de cette mort qui donne aux grandes existences, leur ferveur, leur ardeur, leur tonus. On peut donc dire que ce qui ne meurt pas ne vit pas.²⁶¹

La mort est la menace « latente », elle pousse vers l'action, chaque moment qui passe en est un qui ne reviendra jamais. On pourrait donc revenir sur la question de *participation*, car qui s'engage activement dans la vie éprouve directement sa propre subjectivité. Les discussions en lien avec les morts soulignent généralement ce qu'ils ont été par l'ensemble de leurs actions, accumulées au fil d'une vie : « La mort est irrévocable et irréversible, mais cet événement scelle pour toujours l'existence de quelqu'un, le fait que ce quelqu'un a été, un fait qui est inaliénable, indestructible.²⁶² » Les défunts acquièrent toute leur subjectivité grâce à la perception que les Autres auront d'eux. Si le travail introspectif s'effectue pour soi, ses conséquences sont majoritairement ressenties *hors de soi*, car seuls les vivants maintiennent en vie la mémoire d'une personne décédée. Selon Edgar Morin : « [La mort] accède avec Kierkegaard à la dignité philosophique suprême; elle devient noyau de toute vérité, communication véritable avec le péché, révélation même du péché de l'existence. [...] Effectivement, sous l'enveloppe du péché kierkegaardien, Heidegger retrouvera la mort.²⁶³ » Chez Kierkegaard, la notion de péché est liée à la religion ; ce ne sera pas le cas dans la phénoménologie heideggérienne. Le philosophe allemand situe la source de la faute dans la non-conformité à un code établi. Le « moi » se remet

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 52.

²⁶¹ V. JANKÉLÉVITCH. *Penser la mort ?*, Coll. « Essai », Éditions Liana Levi, Lonrai, [1994] 2012, p. 21.

²⁶² *Ibid.*, p. 38-39.

²⁶³ E. MORIN. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, 1970, [1976], p 339.

en question par l'entremise des codes sociaux érigés et respectés par l'ensemble. S'il diffère, l'inadéquation ne peut que se produire. Toutefois, même si l'individu n'est pas directement mêlé aux Autres, il peut tout de même ressentir leur influence immédiate :

Il n'est pas nécessaire que tu sortes de ta maison. Reste à table et écoute. N'écoute même pas, attends seulement. N'attends même pas, sois absolument silencieux et seul. Le monde viendra s'offrir à toi pour que tu le démasques, il ne peut faire autrement, extasié, il se tordra devant toi.²⁶⁴

Kafka souligne par cette affirmation que le monde, d'un côté, continue d'être actif même si le sujet ne quitte pas son chez-soi. De l'autre, malgré le fait que le sujet demeure immobile à la maison, le monde se présentera à lui de manières diverses : que ce soit par les échanges avec les membres de sa famille, ou par une représentation fantasmée de l'extérieur. Lorsque Grondin affirme que : « le monde n'est pas l'autre, mais le même que le *Dasein*.²⁶⁵ », il souligne que malgré la néantisation de l'Autre effectuée pour s'éprouver, le monde demeure essentiellement une partie de soi. *L'être-là* y est présent, que le sujet le veuille ou non, et entrera toujours en relation avec les hommes : « L'être, que Heidegger veut faire accéder à la parole, n'est rien d'autre que sa relation à l'homme.²⁶⁶ » Une ambiguïté demeure dans le propos de Grondin, par la « relation à l'homme » peut-il s'agir non seulement de la relation à soi-même, mais aussi de la relation à l'ensemble des humains par généralisation du substantif? Dans la perspective heideggérienne, cette relation s'affirme dans la recherche ontologique qui mènera l'homme à la découverte de soi, face à l'angoisse d'une mort à venir. L'origine de cette philosophie serait dans un premier temps attribuable à Sören Kierkegaard, mais Heidegger dépassera la notion de « péché » et attribuera l'angoisse causée par la mort au souci, dont les sources sont variables. Le souci causerait l'angoisse, mais l'angoisse est essentiellement l'autodétermination à l'œuvre devant la mort. Elle est l'affirmation d'une possibilité pour l'être :

Le possible ne désigne pas une quelconque non-réalité qui pourrait un jour se réaliser et cesser ainsi d'être "simple possibilité". Dans l'esprit d'Heidegger, l'être possible

²⁶⁴ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 485.

²⁶⁵ J. GRONDIN. *Le tournant dans la pensée de Martin Heidegger*, Coll. « Épiméthée », Presses universitaires de France, Paris, 1987, p. 52-53.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 25.

du *Dasein* ne se départira jamais de son caractère de possibilité. On devine aisément pourquoi : le pouvoir-être est continuellement en danger s'il est vrai que le *Dasein*, être fini, peut fuir à tout moment devant ses possibilités d'existence.²⁶⁷

La finalité du *Dasein* heideggerien ne peut provenir que de la mort, car cette mort cesse de le mettre en relation avec les divers « étants » du monde. Il se situe dorénavant « hors du monde », car nulle relation n'est possible. Le *Dasein* s'expérimente sous l'effet de ce que j'appellerais un *dialogue* avec son entourage. Il ne s'agit pas nécessairement d'un échange vocal, mais plutôt d'une tentative de compréhension de soi dans un échange avec l'Autre qui s'avère constitutif pour soi. Lorsque « Heidegger, [...] parle de la mort comme possibilité absolument propre, ce qui veut dire la mort comme possibilité extrême, ce qui arrive au Moi de plus extrême, mais aussi bien, l'événement le plus personnel du Moi, celui où il s'affirme le plus lui-même et le plus authentiquement²⁶⁸ », il insinue que le *Dasein* devient figé. Il n'entre plus *activement* en relation et il devient propre, dans la mesure où il peut seulement s'éprouver en fonction de ce qu'il a été. L'absence de possibilité le fige dans ce qu'il sera dorénavant et cette subjectivité, il ne peut l'obtenir que dans ce qu'il signifie pour les vivants.

Pour en revenir au journal intime, l'exercice de la liberté est, selon Edgar Morin, « [vécue] dans l'instant du choix des possibles, n'existe que par rapport à ces possibles infinis et se sait indéterminable à l'avance.²⁶⁹ » Le journal se veut un endroit, qui dans les meilleures conditions possibles, est exempt de censure – la liberté d'y raconter tout ce que l'on y désire est l'un des attraits majeurs du genre. L'on peut se censurer pour diverses raisons, sachant bel et bien qu'un jour, on le léguera ou que les êtres chers qui auront le plaisir (ou le déplaisir) de le lire pourront faire de bien étranges découvertes, mais une question demeure : le diariste pourrait-il écrire afin de repousser la mort ? « L'intelligence rationnelle est si confiante et si enthousiaste de sa propre force qu'elle dédaigne cette mort qui échappe à tout savoir possible.²⁷⁰ » Si la quête de soi pousse l'individu à se définir, à tenter de se découvrir malgré la réflexion ontologique qui en découle, peut-elle permettre à l'individu, par l'instinct de conservation qui émane de l'angoisse, de le protéger contre une destruction éventuelle?

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 50.

²⁶⁸ M. BLANCHOT. *L'espace littéraire*, Coll. « Folio essais », Gallimard, Paris, [1955] 2012, p. 195.

²⁶⁹ E. MORIN. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, [1970] 1976, p. 358.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 397.

2.4. Conclusion de la partie réflexive

L'écriture du quotidien dans le journal intime serait à la source même d'un conflit identitaire, car elle offre, par le manque de distance, la possibilité de transcrire le quotidien dans ses moindres détails : « Chaque jour nous dit quelque chose. Chaque jour noté est un jour préservé. Double opération avantageuse. Ainsi l'on vit deux fois.²⁷¹ » Selon Blanchot, il serait possible d'utiliser le journal à la fois comme « repoussoir » de la mort, dans la mesure où le jour noté est préservé, témoin de ce qui a été vécu et de s'en servir pour revivre une seconde fois de vivre ce qui a été vécu. Kafka en fait état dans son *Journal* :

Ouvert le Journal dans l'intention précise de me procurer le sommeil. Mais je tombe justement sur ma dernière notation, qui était fortuite, et je puis imaginer mille notations analogues écrites au cours des trois ou quatre dernières années. Je m'épuise de façon insensée, je serais ivre de bonheur si je pouvais écrire, et je n'écris pas. Je ne peux plus me débarrasser de mes maux de tête. Je me suis vraiment détruit.²⁷²» (25 décembre 1915)

Plutôt que de faciliter l'écriture, les notations passées, après quatre ans de tenue sporadique des carnets qui constituent son *Journal*, forment un passé discordant et paralysant. Kafka n'écrit pas ce moment précis en fonction de ce qu'il pourrait raconter de son quotidien, il ajuste son discours en conséquence de ce qui a été fait. Plutôt que de conférer un aspect sécurisant par l'accumulation, il semble troublé par la précision de ses souvenirs. Souvenirs durant lesquels, bien sûr, il écrivait insouciamment dans les pages vides de son journal. Une année auparavant, il faisait part de ses difficultés à tenir son *Journal* pour son manque de contenu :

Je suis peut-être réellement perdu, la tristesse de ce matin reviendra, je ne pourrai pas lui résister longtemps, elle m'enlève tout espoir. Je n'ai même pas envie de tenir mon Journal, peut-être parce qu'il y manque déjà trop de choses, peut-être parce que je ne pourrai jamais décrire que des façons d'agir incomplètes – et nécessairement incomplètes, semble-t-il, peut-être parce que le fait même d'écrire contribue à ma tristesse.²⁷³ (20 octobre 1913)

²⁷¹ M. BLANCHOT. *Le livre à venir*, Folio essais, Gallimard, Paris, [1959] 2012, p. 254.

²⁷² F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 410.

²⁷³ *Ibid.*, p. 313.

Il s'agit de l'une des grandes failles du journal : que doit-on y écrire? Si la banalité du quotidien peut sembler comme un gaspillage de temps, il faut que la *possibilité* de le mentionner subsiste, par souci de véracité. Le pacte doit être maintenu coûte que coûte : le journal doit attester le réel. Mais, chaque instant, chaque minute éloignent le diariste du vrai, de la vie et suggère que l'introspection, la réflexion sur un moment ultérieur mérite le droit de citer à titre mémoriel ou élogieux :

Le diariste est deux : il est celui qui agit et celui qui se regarde agir, qui écrit. Ce deuxième personnage est souvent doué d'une sorte de supériorité par rapport au premier. Mais quelle que soit la hiérarchie, ce qui reste fondamental dans le journal c'est que le diariste est perpétuellement à la fois sujet et objet de son discours.²⁷⁴

Omettre le banal et ne manifester de l'intérêt que pour ce qui est singulier va à l'encontre même des intérêts du diariste. En soulignant son caractère unique, c'est-à-dire sa singularité, il s'éloigne de ce qui fait de lui un être humain comme les autres. Il vit hors de la société, le « moi objet » pose son regard sur le « moi sujet » et lui dicte une ligne de conduite irréprochable. Le degré de proximité entre ces deux entités est variable, selon Gusdorf : « Chaque homme est pour lui-même l'être le plus proche et tout ensemble le plus lointain.²⁷⁵ » Le journal offre au diariste la possibilité de se mettre en scène, car il s'agit d'un univers soumis au joug de la langue et nul être ne peut comprendre le sens de la vie : « Le Je qui tient la plume, comme aussi le *je* en question, né tel jour de telle année à tel endroit, sont des relais d'un autre Je, à la fois intelligible et inaccessible en sa pure essence, que visent et implorent les comportements maladroits de l'individualité empirique.²⁷⁶ » La seule maîtrise, aussi illusoire soit-elle, paraît de se croire maître de soi. Tenir un journal ne peut que mener vers une rhétorique sans solution, car la vérité du monde est *dans* le monde, hors de soi. Le « Je » qui tient la plume ne sera jamais le *je*, bien vivant, qui déambule quotidiennement dans les rues et qui se rend au travail, qui se situe dans l'immédiateté. Un autre prend le relais, et cet autre n'est qu'une partie de soi qui se remet en question par un processus sans fin qui n'aboutit à rien de concret : « Celui qui s'engage sur la voie du retour à soi, du retour sur soi, opère une remise en question des significations du langage,

²⁷⁴ B. DIDIER. *Le journal intime*, Presses universitaires de France, Paris, 1976, p. 116.

²⁷⁵ G. GUSDORF. *Les écritures du moi : Lignes de vie I*, Éditions Odile Jacob, Paris [1991] 2011, p. 128.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 305.

équivalent à une inversion des priorités. Au lieu de me laisser aller au fil de ma vie, je veux maîtriser le sens de ma vie.²⁷⁷ » L'individu pourrait se comprendre par la possibilité de se créer sur papier, mais comme le disait si bien Blanchot : « L'écrivain a une sorte de honte préalable. Il faut qu'il ait mauvaise conscience.²⁷⁸ » Ce qui lui est accessible, en dehors de ses faits et gestes quotidiens, peut prendre source dans la mauvaise conscience, sa perception de la faute. L'écriture ne peut que la consacrer tout en reconnaissant qu'il en est l'auteur : « *Quand Kafka écrit au hasard la phrase : 'Il regardait par la fenêtre', il se trouve, dit-il, dans un genre d'inspiration tel que cette phrase est déjà parfaite. C'est qu'il en est l'auteur – ou, plus exactement, grâce à elle, il est auteur : c'est d'elle qu'il tire son existence, il l'a faite et elle le fait, elle est lui-même et il est tout entier ce qu'elle est.*²⁷⁹ » Le mouvement qui s'opère entre la réflexion intime, puis lorsqu'elle est transcrite par l'auteur conserve momentanément une partie de l'expérience qui définit l'identité. Elle souligne ce qui a été, ce qui est remis en question et la résolution planifiée, à un moment donné. La vraie « résolution » à un conflit se situe dans l'action concrète, qui se situe hors de l'écriture, plutôt que dans l'interprétation fantasmée. Le diariste pourrait donc partager ses angoisses, au fil de ses entrées, sans nécessairement trouver une solution à l'éventail des conflits qui le déchire.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 126.

²⁷⁸ M. BLANCHOT. *Le livre à venir*, Folio essais, Gallimard, Paris, [1959] 2012, p. 47.

²⁷⁹ M. BLANCHOT. *La part du feu*, Gallimard, [1949] 1984, p. 297

Conclusion

Mes recherches m'avaient poussé à croire, tout d'abord, que le journal intime était une source de danger pour le diariste, mais je n'en suis plus si sûr. Le genre littéraire propose une série d'événements, une relecture du quotidien qui se situent hors de la temporalité dans laquelle elle a été inscrite, une relecture sur le moment, sans entremise. Ce que j'ai surtout retiré du journal, c'est que les entrées sont longuement réfléchies au fil des jours. On puise ce qui semble important, on laisse de côté ce qui l'est moins, faute de temps. Toutefois, toute expérience, même si elle n'a pas été consignée, est autodéterminante pour celui qui la vit. Si on partage généralement ce qui n'est pas routinier, cela n'écarte pas l'influence elle-même que peut avoir la banalité sur la perception de soi du diariste. Du quotidien au bureau de Kafka, on en sait très peu. Ses diverses tâches ne sont jamais décrites, la seule mention qui subsiste est lorsqu'il éprouve son travail en conflit avec sa pratique d'écriture. Les pages du *Journal* sont peu bavardes ; elles comprennent peu des entretiens avec Janouch, Löwy et Brod (hormis les premières années et la découverte du théâtre yiddish). Il comporte toutefois de courtes descriptions des moments passés avec Felice ou Milena. Ce qu'il contient principalement, c'est l'angoisse de Kafka à propos du mariage, de la volonté de sortir de la faute, de trouver une réponse à la vie. Il y a parfois des retranscriptions des lettres marquantes de sa correspondance, à titre d'aide-mémoire individuel. Si son *Journal* dissimule l'Autre, c'est surtout dans les petits détails qu'on les retrouve, c'est-à-dire dans la mention d'une promenade au parc, de l'observation d'un rabbin qui effectue une circoncision ou même des représentations données par les acteurs du théâtre yiddish qu'il affectionne particulièrement.

Le *Journal* de Kafka est la recherche d'une vérité ; il s'agit d'une quête de réponse à trouver, pour soi ou de manière universelle, le salut. Effectivement, tout ce qui y est présent agit comme laboratoire des particularités du monde. S'il confie ses craintes, ses angoisses, c'est essentiellement pour les dépasser. Pour vaincre l'immobilisme, il faut parfois s'ancrer dans ce qui est réel et tangible pour affirmer sa présence. Selon Gusdorf : « Celui qui prend la plume obéit au désir de se distinguer et de se distancer d'autrui ; il entend affirmer sa spécificité, sa différence, et cette œuvre est pour lui une œuvre de salut.²⁸⁰ » Je crois que le *Journal*, par sa spécificité inhérente et par son désir de s'éprouver parmi et par les Autres parvient en quelque sorte à transcender la simple néantisation de l'Autre. Certes, Kafka se définit à partir de ce qu'il peut

²⁸⁰ G. GUSDORF. *Les écritures du moi : Lignes de vie I*, Éditions Odile Jacob, Paris [1991] 2011, p. 25.

observer chez son prochain, mais l'introspection prend la forme d'un tribunal axé sur *soi et pour soi* ; c'est par la recherche d'une transcendance (ou son absence) qu'il atteint la singularité. Le journal intime, par les divers jeux pronominaux, permettrait de ressentir sa subjectivité lorsque cela semble opportun, mais aussi de la réprouver, parfois dans des tentatives de conformisme ou tout simplement pour se rapprocher des traits universels de l'homme : « Plus un individu s'éprouve comme effectuant une trajectoire homogène, plus son identité apparaît comme revêtue des traits de l'universel.²⁸¹ » L'universel n'est certes pas condamnable. On mise toujours sur sa propre spécificité, sur le désir d'être unique, mais un retour vers ce qui est commun propose une assise stable, quand cela est nécessaire. Chez Kafka, l'universel peut se tourner vers des réflexions liées à la foi, mais c'est aussi ce qui le rend tributaire d'une faute. La faute prend naissance dans une mauvaise conscience, que ce soit envers l'Autre, le père, la fiancée ou le judaïsme. L'angoisse y puise sa source, car Kafka voudrait éviter cette position fâcheuse, cette culpabilité latente qui ronge les meilleurs esprits. Les craintes de Kafka se manifestent de diverses façons, mais c'est surtout par l'introspection qu'elle est observable :

Tout me paraissait perdu et aujourd'hui encore, je n'ai pas l'impression que les choses aient sensiblement changé. On peut concevoir cet état de deux manières [...] Premièrement : effondrement, impossibilité de dormir, impossibilité de veiller, impossibilité de supporter la vie ou plus exactement le cours de la vie. Les pendules ne sont pas d'accord, la pendule intérieure se livre à une poursuite diabolique ou démoniaque, inhumaine en tout cas, la pendule extérieure va au rythme hésitant de sa démarche ordinaire. [...] Il y a sans doute bien des raisons à ce rythme effréné de la vie intérieure, la plus évidente est l'introspection qui ne laisse parvenir au repos aucune idée, poursuit chaque idée et la fait remonter à la surface par une nouvelle phase de l'introspection, dès qu'elle est elle-même devenue idée.²⁸² (16 janvier 1922)

Si l'introspection, la recherche de l'être est exaltée, c'est que, selon ce qui a été vu jusqu'à présent dans le mémoire, la *vie intérieure* dont fait part Kafka est toujours à la recherche de représentation et de fixité. L'angoisse pousse l'homme à se soutirer de la faute, de se tirer vers ses possibilités les plus propres, pour reprendre la philosophie heideggérienne. Le repos par l'introspection semble impossible, car le diariste se tient hors de la vie, de l'action, pour examiner les possibles qui s'offrent à lui :

²⁸¹ D. MARTUCELLI. *Grammaires de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Paris, Gallimard, 2002, p. 375.

²⁸² F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 519.

Enfin, après cinq mois de ma vie pendant lesquels je n'ai rien pu écrire dont je fusse satisfait, cinq mois qu'aucun pouvoir ne me rendra bien qu'ils fussent tous dans l'obligation de le faire, l'idée me vient de m'adresser à nouveau la parole. Toutes les fois que je me suis réellement interrogé, j'ai toujours répondu à cet appel, il y avait toujours quelque chose à faire sortir de moi.²⁸³ (1910 – non daté)

Il s'agit de la première entrée que Kafka consignera dans son *Journal*. Durant toutes ses années, il retournera vers le journal intime pour tenter d'illustrer la vérité du quotidien, sinon pour trouver des réponses à ses tourments. Comme dans toute recherche ontologique, il n'y a aucune fin possible. Sa dernière entrée sera elle aussi consacrée à la recherche de soi, mais en tant que critique du processus par lequel il se déchire au fil du temps : « Chaque mot, retourné dans la main des esprits – ce tour de main est leur geste caractéristique – se transforme en lance dirigée contre celui qui parle. [...] La seule manière de se consoler serait de se dire : cela arrivera, que tu le veuilles ou non.²⁸⁴ » On peut toujours se demander si cette entrée de Kafka est réellement la dernière, s'il ne tenait pas un *Journal lorsqu'il vivait avec Dora Dymant*. J'aimerais bien croire que non. J'aimerais penser que Kafka a peut-être pu, durant ses derniers moments, retrouver une certaine paix d'esprit en compagnie de ses proches²⁸⁵. Sinon, selon ce que l'on sait déjà, Kafka consacrait ses dernières forces à ses romans, à son legs littéraire. Son temps était compté, il aurait pu tout simplement décider d'en délaissier l'écriture pour terminer les autres œuvres qu'il avait entreprises.

Kafka, par ses cahiers intimes, trouvait le moyen de s'interroger, de répondre à cet appel constitutif qu'est le souci ontologique. Le « moi » n'est pas une forme fixe, il évolue avec le temps et avec les circonstances quotidiennes qui le forcent à se mêler au monde. Cela serait trompeur de croire qu'un retour vers soi par le retrait ou l'isolement est une solution. Il s'agit de se déplacer vers l'inaction, on ne peut revivre qu'indéfiniment une catharsis basée sur une série de possibilités. La recherche du moi dans le journal intime n'aboutira jamais à une conclusion ; c'est s'induire en erreur, selon Lejeune et Bogaert : « L'autoportrait [dans le journal] n'a rien de

²⁸³ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 6

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 531.

²⁸⁵ F. KAFKA. *Lettre à ses parents : 1922-1924*, traduit de l'allemand par R. Simon, précédé de *Une année dans la vie de Franz Kafka* de P. CITATI, traduit de l'italien par B. Pérol, Coll. « Arcades », Gallimard, Paris, 1990, p. 38.

définitif, et l'attention à soi est toujours à la merci des démentis qu'apportera demain.²⁸⁶ » Les soucis, au jour le jour, proviennent de maux différents, c'est pourquoi il m'apparaît impossible de fixer définitivement un portrait de soi. Toute expérience, nouvelle ou non, apporte quelque chose de nouveau. Ce n'est pas seulement valide pour le vécu lui-même, mais aussi pour *la possibilité de vivre une chose* qui est tout aussi définitive, selon la lecture que Grondin fait d'Heidegger : « La possibilité est plus réelle et plus haute que la réalité.²⁸⁷ » Toute possibilité en soi entraîne une autre, aucune situation n'est sans issue, hormis la mort elle-même. Selon ce que je comprends d'Heidegger : le *Dasein*, c'est-à-dire l'être-là, se situe dans le monde tant qu'il demeure apte à être en relation avec une *possibilité possibilisante*.

Pour être plus clair, la possibilité elle-même met l'être en participation et le pousse hors de lui, en relation avec le monde, dans lequel il figure et prend place pour affirmer cette possibilité, même si elle ne peut être que fantasmée, dans la mesure où le fantasme lui-même demeure le fruit du travail d'un être bien vivant, qui s' imagine une possibilité dans laquelle des êtres entrent en action les uns avec les Autres. La possibilité se tourne vers l'intériorité, elle est la simulation de l'être, qui s'éprouve par la relation qu'entreprend le soi fictif avec le for intérieur. Tant que l'être peut s'éprouver, il vit. Il repousse la mort de jour en jour et le journal intime en conserve la trace. L'auteur y ligue ses pensées, se dresse devant le vide, pour une fois de plus, prendre position contre le néant : « Le possible ne désigne pas une quelconque non-réalité qui pourrait un jour se réaliser et cesser ainsi d'être "simple possibilité".²⁸⁸ » Dans l'esprit d'Heidegger, l'être possible du *Dasein* ne se départira jamais de son caractère de possibilité. On devine aisément pourquoi : le pouvoir-être est continuellement en danger s'il est vrai que le *Dasein*, être fini, peut fuir à tout moment devant ses possibilités d'existence.²⁸⁹ » Donc, quel semblerait bien être le rôle de simulations, si le soi s'implique de manière fantasmée ? Si l'on parle parfois de catharsis, d'économie d'affect lié à des représentations artistiques ou introspectives, il demeure tout de même que l'être s'éprouve. Selon Ricoeur : « Le *soi* de la connaissance de soi est le fruit d'une vie examinée, selon le mot de Socrate dans l'*Apologie*. Or

²⁸⁶ C. BOGAERT et P. LEJEUNE. *Le journal intime : histoire et anthologie*, Les Éditions Textuel, Paris, 2006, p. 29.

²⁸⁷ J. GRONDIN. *Le tournant dans la pensée de Martin Heidegger*, Coll. « Épiméthée », Presses universitaires de France, Paris, 1987, p. 116.

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 55.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 50.

une vie examinée est pour une large part, une vie épurée, clarifiée par les effets cathartiques des récits tant historiques que fictifs véhiculés par notre culture.²⁹⁰ » Je crois que l'angoisse ressentie, par la relation du *Dasein* avec le « on » de la rumeur sociale permettrait à l'individu de s'éprouver par l'introspection. Elle est l'un des facteurs d'angoisse individuelle, si l'on considère que toute possibilité devient en soi un récit propre. L'univers interne de Kafka est toujours propulsé vers une possibilité, mais elle peut s'avérer paralysante. Ses diverses relations qu'il aura au fil du temps prennent forme dans l'impossibilité d'être assumées : « Assurément, il existe des possibilités pour moi, mais sous quelle pierre sont-elles cachées ? [...] Absurdité de la jeunesse. Peur de la jeunesse, peur de l'absurdité, de la croissance absurde de cette vie inhumaine.²⁹¹ » La peur, le pousse vers l'action.

Au départ, j'ai cru que la perspective d'être atteint de tuberculose chez Kafka serait le signe même du désespoir, mais c'est tout le contraire : il semble prendre vie dès qu'il peut se séparer de Felice Bauer. La promesse rompue, il peut désormais assumer sa vocation littéraire. Dans les *Journaux* de Sylvia Plath, il en va de même, mais l'auteure américaine désire incarner d'autres moi, afin de se rapprocher des Autres pour éprouver leur vérité par le biais de la littérature. Elle mêle son « moi » à ses écrits littéraires pour explorer les limites de l'individualité : « Ça recommence, je ne peux m'empêcher de méditer sur la manière dont l'individu est prisonnier dans la cellule de ses propres limites.²⁹² » Les barrières dont elle souhaite s'affranchir sont sociales. Elle est restreinte dans son désir de la littérature comme les hommes de manière libre et sans discrimination. L'écriture prend tout son sens pour elle dès le plus jeune âge, elle ressent rapidement l'appel de la littérature et publie ses poèmes alors qu'elle est une adolescente. La société de l'époque encourage le talent de la jeune écrivaine, mais lui retire toute légitimité lorsqu'elle désire en faire une vocation. Ce qui est horrible, c'est qu'il s'agit tout simplement d'une question de sexe : Sylvia est brimée par ce qu'elle n'est pas un homme. Le quotidien, les codes sociaux ne font que la placer dans un statut d'objet de désir masculin, plutôt que de lui permettre de s'exprimer en tant que sujet désirant.

²⁹⁰ P. RICOEUR. *Ricoeur*, Textes choisis et présentés par M. Foessel et F. Lamouche, Coll. « Points Essais », Éditions Points, Paris, 2007, p.232.

²⁹¹ F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 331.

²⁹² S. PLATH. *Œuvres*, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 903.

Pour Sylvia Plath, écrire, c'est s'affirmer dans toute sa singularité : « Son art constituait aussi pour elle un moyen de s'imposer ; voir de vaincre – comme s'il fallait être la meilleure pour avoir le droit d'exister, comme si le moindre faux pas, la moindre erreur, ne pardonnaient pas.²⁹³ » Le travail, la perfection qu'exige chaque poème, est issu de la volonté même de montrer son droit à vivre de l'écriture. Plath désire s'inspirer de sa vie, de la vérité qui transpire du quotidien pour donner un réalisme à son œuvre littéraire. Si son travail est exigeant, c'est qu'il demande à la fois un souci constant de rapprochement avec une réalité qui lui est propre. C'est pourquoi chaque refus de la part des éditeurs sera si difficile.

Ce que Sylvia a compris, c'est le danger que pose la quête de soi : « J'ai le choix entre deux attitudes : bonheur dans l'action constante, ou passivité et tristesse dans l'introspection. Ou alors je peux devenir folle en ricochant de l'un à l'autre.²⁹⁴ » Comme elle le souligne si bien, le danger est de se retirer de l'un pour se jeter immédiatement dans l'autre. Le journal intime, présenterait ainsi cette possibilité de mélanger indirectement le quotidien et l'introspection. Il s'agit de retranscrire, avec peu de distance, ce qu'est le quotidien, qui se situait dans l'action pour le verser immédiatement dans le monde des idées, sans nécessairement en avoir une compréhension absolue. La vérité qu'exige les *Journaux* n'est pas sans risque aussi : il faut examiner rapidement, prendre note et s'observer dès que tout se produit pour en garder le meilleur souvenir, afin de ne pas omettre le moindre détail. La question de la vérité et de son sens peut être très large, mais les *Journaux* exigent la transcription de l'universel, si le diariste désire une représentation fidèle de sa réalité. Gusdorf, à propos de l'écrivain et de la vérité, écrit que : « La vérité [n']appartient pas [à l'écrivain] ; il appartient à la vérité, ce qui l'autorise à penser que les parcelles de connaissance dont il est détenteur doivent se composer, se réunir quelque part, au delà de son savoir, et en dehors du champ de sa responsabilité.²⁹⁵ » La caractéristique intéressante de cette citation, c'est qu'il mentionne que la vérité se situe en dehors du champ de la responsabilité de l'écrivain. Ce que tente de faire Plath, c'est d'instaurer une vérité propre à soi, mais aussi universelle. Si ses récits s'inspirent de sa vie, c'est qu'il y a une part de vérité qui lui appartient, mais en même temps, cette force est désobjectivisante : « Seul le présent est réel, et je sens déjà le poids des siècles qui m'étouffent. Il y a cent ans vivait une jeune fille comme moi je vis aujourd'hui. Et elle

²⁹³ V. ROUZEAU. *Sylvia Plath : Un galop infatigable*, Coll. « Poésie », Jean Michel Place, Paris, 2003, p. 15.

²⁹⁴ S. PLATH. *Œuvres*, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p.893.

²⁹⁵ G. GUSDORF. *Les écritures du moi : Lignes de vie I*, Éditions Odile Jacob, Paris [1991] 2011, p. 328.

est morte.²⁹⁶ » Le présent se situe dans l'action, se présente comme la temporalité dans laquelle l'être vit et s'éprouve. Le passé propose les assises pour comprendre son identité, en fonction des événements du quotidien ou d'un héritage. Si Plath est étouffée par le poids du passé, c'est que les diverses propositions qui s'offrent à elle ne font que la maintenir dans un état dans lequel la mort lui apparaît comme inévitable. Toute représentation de la mort pousse l'individu à ressentir le poids du passé, car tout le monde meurt et doit affronter, selon les diverses croyances le vide, le néant, le purgatoire, l'enfer, le nirvana, etc.²⁹⁷ Il suffit de se détacher du poids de la généralité pour s'unir subjectivement à sa propre mort. Tel que mentionné auparavant chez Morin, c'est dans la mort que s'affirme une certaine subjectivité absolue. Pour le vivant, la mort doit être personnelle pour être représentative. Ce sont les vivants qui percevront la mort pour ce qu'il est : un individu qui a déjà été et qui prend forme dans les diverses caractéristiques qui lui ont été propres. La faute ne serait qu'une forme de conformisme qui pousse à s'éprouver pour retourner vers des valeurs sociales préconisées, sous l'effet d'une culpabilité inhérente lors du non-respect des conventions. Malheureusement, pour Sylvia Plath, la quête d'authenticité et de vérité aura un dénouement tragique :

Là où le suicide se manifeste, non seulement la société n'a pu chasser la mort, non seulement elle n'a pu donner le goût de la vie à l'individu, mais encore elle est vaincue, niée ; elle ne peut plus rien pour et contre la mort de l'homme. L'affirmation individuelle remporte son extrême victoire qui est en même temps irrémédiable désastre. Là où l'individualité, donc, se dégage de tous ses liens, là où elle apparaît seule et rayonnante, la mort non moins seule et rayonnante se lève comme son soleil.²⁹⁸

La jeune écrivaine ne pouvait ressentir l'envie de vivre dans un univers qui n'était que trop propice au retrait du soi féminin. Il lui était impossible d'être épanouie sans pouvoir assumer sa vocation ni exprimer l'étendue de son désir dévorant. C'est seulement dans la mort que son affirmation de soi peut acquérir toute sa force, une force telle que son ex-mari brûlera l'un de ses derniers *Journaux* afin de se protéger. Si le présent mémoire ne cite pas beaucoup de recherches à

²⁹⁶ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p.841.

²⁹⁷ Toutes les représentations de la mort se basent le vivant, en fonction de ses faits et gestes. La subjectivité est aussi présente dans les diverses relations que les vivants perçoivent du défunt : on peut le voir chez Kafka dans la métaphore du « tribunal de soi » qui revêt un côté absurde ou celle plus présente de la boue qui est présent chez les deux auteurs, comme synonyme de saleté, empêchant la pureté par une faute individuelle.

²⁹⁸ E. MORIN. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, [1970] 1976, p. 65.

propos de Sylvia Plath avant les années 1990, c'est que toute biographie devait préalablement être approuvée par Ted Hughes et sa sœur Olwyn. Par leurs multiples interventions, ils modifient sensiblement le contenu, comme ce fut le cas pour Linda Wagner Martin et Anne Stevenson. Tout ce qui allait à l'encontre des volontés des Hughes était systématiquement menacé de poursuites judiciaires. D'autres, tels Lois Ames, abandonnèrent le projet, même si on lui en avait offert l'exclusivité. Olwyn Hughes rendait tout travail impossible.²⁹⁹ Une biographie juste de l'auteure tardera à arriver : « *Her true voice is to be heard only in the late poems and in her journals, but he destroyed the last volume of the journals and until 2000 allowed none of them to be published in Britain, while only a drastically abridged version was on sale in the United States.*³⁰⁰ » L'œuvre de Sylvia pose un enjeu important relatif au legs littéraire : qui peut décider de ce qui doit être publié ? Censurer le contenu ne laisse qu'une version édulcorée et non représentative d'une vie. C'est une forme d'obscurantisme qui cache la vérité de l'écrit et qui donne, par l'intervention extérieure, une signification tout autre que ce qui avait été préalablement écrit. Il s'agit toutefois d'une question qui m'apparaît essentielle à développer sur les écrits tels que la correspondance et les journaux intimes, mais ce sera dans le cadre d'une autre étude.

3.1. Écrire en me jetant contre le rien qui m'habite

En un premier temps, lorsque j'ai présenté le projet de création littéraire pour mon mémoire, je prévoyais créer un journal intime autofictionnel. Les entrées se voulaient basées sur mon vécu, mais sans nécessairement avoir la proximité qu'a le diariste avec le quotidien. Le projet a été toutefois infructueux : lors de l'évaluation le jury a remis en question la sincérité de la création, car le mémoire étudiait des journaux intimes véridiques. J'ai relu les entrées de mon pseudo journal pour découvrir en effet qu'elles étaient creuses. La recherche ontologique qui y était présente, à défaut d'être réaliste, manquait de l'angoisse propre à la vie, de l'indéterminé. Je me suis questionné sur la sincérité et les propos de Danilo Martucelli m'ont semblé des plus pertinents : « La sincérité est l'exhibition en public de ce que l'on ressent en privé, tandis que l'authenticité est l'exhibition en privé de nos sentiments.³⁰¹ » Ce qui était absent de ma création,

²⁹⁹ R. HAYMAN. *The Death and Life of Sylvia Plath*, Gloucestershire, The History Press, 2003, p. 204-210.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 231.

³⁰¹ D. MARTUCELLI. *Grammaires de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Paris, Gallimard, 2002, p. 447.

c'était le dévoilement d'une intimité. J'ai donc recommencé le projet, en comparant, comme Kafka l'avait fait avec Goethe, mes entrées quotidiennes. Ce que j'ai fait, j'ai copié ce qui serait certaines de mes entrées (rêves, etc.) au jour le jour, mais j'y ai mêlé une portion autobiographique qui n'était pas présente dans le précédent journal. L'exercice fut plus difficile que prévu : je n'imaginais pas revivre de manière cathartique certains événements qui s'étaient produits des années auparavant en y incorporant des bribes aléatoires du quotidien. En y mêlant à la fois mon quotidien, des pensées intimes, et mes soucis, le *Journal* m'apparaissait plus crédible. J'ai donc tenté de faire ce que Kafka avait promis lorsqu'il commença son journal : « Il est impardonnable de voyager – et même de vivre – sans prendre de notes. Sans cela, le sentiment mortel de l'écoulement uniforme des jours est impossible à supporter.³⁰² »

Comme le diariste, je « ruminais³⁰³ » au fil de la journée ce qui serait présent dans mon entrée. La présence des « Autres » m'apparut aussi comme essentielle : je ne pouvais m'affirmer, ou affirmer mon individualité sans qu'ils en fassent partie : « Le journal poursuit une recherche fragmentaire, vérité du sujet, vérité du monde, vérités des hommes et des choses.³⁰⁴ » Les circonstances perdaient toute logique si elles ne faisaient que s'orienter vers moi, car il s'agissait essentiellement d'une recherche, qui voulait à la fois devenir une œuvre et une représentation d'une certaine vérité. Je devais m'inclure en une participation active, au sein des autres, pour me situer adéquatement. De toute la période durant laquelle j'ai tenu le *Journal*, je n'ai malheureusement pas été capable de créer autre chose que les diverses entrées qui le constitue. Ce qui me paraissait essentiel de mon quotidien s'y trouvait imbriqué et, je me sentais indirectement en désaccord avec Blanchot lorsqu'il affirme que : « Le Journal – ce livre apparemment tout à fait solitaire – est souvent écrit par peur et angoisse de la solitude qui arrive à l'écrivain de par l'œuvre.³⁰⁵ » Il s'agit là d'une question de perspective : quand le diariste écrit son intime, le fait-il pour noter son quotidien, au jour le jour et sans plus, ou plutôt pour créer une œuvre qui lui survivra, en tant que legs, comme le ferait un autobiographe ? Ce qui est

³⁰² F. KAFKA. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de M. Robert, Gallimard, Paris, 1984, p. 54.

³⁰³ Formule de Lejeune. « Le diariste commence à écrire son journal en vivant, tout au long de la journée. Le diariste est un ruminant : il vit comme une forme en attente de contenu. » (P. LEJEUNE. *Autogenèses : Les Brouillons de soi*, 2, Coll. « Poétique », Éditions du Seuil, Paris, 2013, p. 342.)

³⁰⁴ P. LEJEUNE. *Autogenèses : Les Brouillons de soi*, 2, Coll. « Poétique », Éditions du Seuil, Paris, 2013, p. 329.

³⁰⁵ M. BLANCHOT. *L'espace littéraire*, Coll. « Folio essais », Gallimard, Paris, 1955 [2012], p. 25.

invariablement vrai, c'est l'angoisse que l'on éprouve en écrivant à propos de soi ; mais toute écriture peut être perçue comme une source d'angoisse. L'auteur se jette, parfois avec violence, contre la page blanche qui se dresse devant et qui ne demande qu'à absorber ses propos, à tout jamais.

La question de la vérité et du jugement d'autrui dans mon journal a été pour moi une source de questionnement. Les dates sont faussées, les événements ne se sont peut-être pas produits exactement tels qu'ils ont été transcrits, etc. Lorsque j'ai remis le projet pour être évalué de ma directrice, j'ai ressenti le poids d'une faute, qu'on devait invariablement me dire si j'étais fautif ou non. S'agissait-il de la possibilité que j'y livrais une partie de moi-même et que j'avais mauvaise conscience d'avoir tout figé par l'écrit ? Je ne pourrais affirmer. Comme le mentionne Didier : « Celui qui retouche ou même seulement recopie son journal [...] opère un va-et-vient entre deux temps, ou même trois : celui du vécu, celui de la première rédaction, celui de la rédaction définitive – ou des rédactions successives.³⁰⁶ » Le crime que je croyais avoir commis était celui d'avoir fait une faute stylistique, que le projet ne soit pas crédible, comme il l'avait été jugé auparavant, car j'opérais un « va-et-vient » entre les diverses temporalités – je n'étais pas directement dans le présent ni dans l'instantané. Je croyais pourtant dire la vérité, comme Sylvia Plath lorsqu'elle écrivait : « Je pourrais écrire “Je ne mens pas.”³⁰⁷ » J'ai ressenti parfois le besoin de m'interroger sur la véracité de mes expériences. La difficulté présente était dans celle de ne pas trop retoucher les entrées au fil du temps. Tout m'apparaît, à la fin, comme une fabrication qui se situe hors de moi, mais dans laquelle se livre une partie de mon vécu. Le *Journal* devient parfaitement autonome au fil de ses entrées fragmentaires qui, au jour le jour, contribuent à sa définition. Le *Journal* est une œuvre, qui se sépare de moi et qui ne prétend pas être la vérité telle quelle, mais une représentation des souvenirs, des instants de mon quotidien. L'expérience, autant qu'elle fut enrichissante, fut particulièrement difficile. J'éprouvais lors de la rédaction les limites de mon intériorité, car je ne pouvais partager rien de moins. Sinon, comment aurais-je pu essayé de recréer l'angoisse qui est si propre aux journaux de Franz Kafka et de Sylvia Plath ? La plus grande difficulté fut de le terminer. Aucune fin ne me semblait valable. Au départ, je croyais finir sur un silence, à la suite d'une entrée onirique, mais c'était trop brutal et

³⁰⁶ B. DIDIER. *Le journal intime*, Presses universitaires de France, Paris, 1976, p. 11.

³⁰⁷ S. PLATH. Œuvres, Coll. « Quarto », traduction de C. Savinel et A. Van de Sandt, Gallimard, Paris, 2011, p. 1048.

manquait de subtilité. Ma directrice m'a proposé d'écrire un récapitulatif de mon expérience, ce qui m'a semblé honnête et, après mûre réflexion, correspondait aux affirmations de Lejeune lorsqu'il précise que tout journal se termine par la mort ou lorsqu'il a atteint son but. J'avais en quelque sorte atteint mon but – m'éprouver au fil de mon mémoire, pour tenter de recréer la vie et la recherche de la vie, me questionner si l'angoisse, devant les possibles qui se dressent sur la page blanche du quotidien, était bien réelle.

4. Bibliographie

Le journal intime

BOGAERT, Catherine et LEJEUNE, Philippe. *Le journal intime : histoire et anthologie*, Les Éditions Textuel, Paris, 2006, 506 p.

DIDIER, Béatrice. *Le journal intime*, Presses universitaires de France, Paris, 1976, p. 27.

LELEU, Michèle. *Les journaux intimes*, Presses universitaires de France, Paris, 1952, 354 p.

LEJEUNE, Philippe. *Écrire sa vie : du pacte au patrimoine autobiographique*, Éditions du Mauconduit, Paris, 2015, 121 p.

LEJEUNE, Philippe. *Le pacte autobiographique*, Coll. « Poétique », Éditions du Seuil, Paris, 1975, 358 p.

LEJEUNE, Philippe. *Les Brouillons de soi*, Coll. « Poétique », Éditions du Seuil, Paris, 1998, 428 p.

LEJEUNE, Philippe. *Autogénèse : Les Brouillons de soi*, 2, Coll. « Poétique », Éditions du Seuil, Paris, 2013, 420 p.

MADORE, Guillaume. *Le journal intime : l'angoisse, la quotidienneté, la mort*, Le Crachoir de Flaubert, <http://www.lecrachoirdeflaubert.ulaval.ca/2017/03/le-journal-intime-langoisse-la-quotidiennete-et-la-mort/> (Site web consulté le 15 août 2017)

Approche philosophique et psychanalytique

BLANCHOT, Maurice. *La part du feu*, Gallimard, 1949, [1984], 331 p.

BLANCHOT, Maurice. *Le livre à venir*, Coll. « Folio/essais », Gallimard, Paris, 1959, 340 p.

BLANCHOT, Maurice. *Une voix venue d'ailleurs*, Coll. « Folio/essais », Gallimard, Paris, 2005, 152 p.

- BLANCHOT, Maurice. *L'espace littéraire*, Coll. « Folio/essais », Gallimard, Paris, 2012, 376 p.
- ELIAS, Norbert. *La solitude des mourants*, Coll. « Titres », n° 154, traduction de S. Muller, Christian Bourgois éditeur, Paris, 2012, 120 p.
- FREUD, Anna. *Le moi et les mécanismes de défense*, traduit par A. Berman, Coll. « Bibliothèque de psychanalyse », Presses Universitaires de France, Paris, [1949] 2013, 164 p.
- FREUD, Sigmund. *Notre relation à la mort*, Coll. « Petite bibliothèque Payot », traduction de P. Cotet, A. Bourguignon et A. Cherki, Éditions Payot et Rivages, Paris, 2012, 84 p.
- FREUD, Sigmund. *Inhibition, symptôme et angoisse*, traduit de l'allemand par M. Tort, Coll. « Bibliothèque de psychanalyse », Presses Universitaires de France, [1951] 1981, 102 p.
- FREUD, Sigmund. *Introduction à la psychanalyse*, Coll. « Petite bibliothèque Payot, Éditions Payot, Paris, 2001, 566 p.
- GIROUX, Aline. *Figures du vivant devant la mort*, Liber, Montréal, 2015, 166 p.
- GRONDIN, Jean. *Le tournant dans la pensée de Martin Heidegger*, Coll. « Épiméthée », Presses universitaires de France, Paris, 1987, 136 p.
- GUSDORF, Georges. *Kierkegaard*, Coll. « Philosophes de tous les temps », Éditions Seghers, Paris, 1963, 215 p.
- HEIDEGGER, Martin. *Basic Writings*, traduit par D. F. Krell avec préface de Taylor Carman, Coll. « Harper Perennial/Modern Thought », New York, 2008, 452 p.
- HEIDEGGER, Martin. *Être et temps*, Paris, « Bibliothèque de philosophie », traduit par F. Vézin, Gallimard, 1986, [2012] 590 p.
- KIERKEGAARD, Sören. *Miettes philosophiques, Le concept de l'angoisse, traité du désespoir*, traduit par K. Ferlov et J.-J. Gateau, Coll. « Tel », Gallimard, Paris, [1990] 2015, 501 p.
- LEVINAS, Emmanuel. *Dieu, la mort et le temps*, Coll. « Biblio essais », Le livre de Poche, Paris, 2014, 286 p.
- MAGNY, Claude-Edmonde. *Lettre sur le pouvoir écrire*, Lonrai, Coll. « Climats », Flammarion, Paris, 2012, 56 p.

NIETZSCHE, Friedrich. *Ainsi parlait Zarathoustra*, Coll. « Folio/essais », traduction de M. de Gandillac, Paris, Gallimard, 2012, 544 p.

NIETZSCHE, Friedrich. *Le crépuscule des idoles*, Coll. « Folio/essais », traduction de J.-C. Hémery, Paris, Gallimard, [1974] 2014, 152 p.

NIETZSCHE, Friedrich. *Le Gai savoir*, édition revue et augmentée, traduction de P. Wotling, Paris, Flammarion, 2007, 446 p.

JANKÉLÉVITCH, Vladimir. *Penser la mort?*, Coll. « Essai », Éditions Liana Levi, Lonrai, 1994 [2012], 136 p.

SARTRE, Jean-Paul. *L'existentialisme est un humanisme*, Coll. « Folio essais », Gallimard, Paris, 1996, 109 p.

TROVATO, Vincent. *Le concept de l'être-au-monde chez Heidegger*, L'Harmattan, Paris, 2008, 118 p.

Le « moi » et le « soi »

BENJAMIN, Jessica. *The Bonds of Love : Psychoanalysis, feminism, and the problem of domination*, Pantheon Books, New York, 1988, 304 p.

DE M'UZAN, Michel. *De l'art à la mort*, Coll. « Tel », Éditions Gallimard, Paris, [1977] 1997, 203 p.

GUSDORF, Georges. *Les écritures du moi : Lignes de vie I*, Éditions Odile Jacob, Paris, 1991, [2001] 504 p.

LE RIDER, Jacques. « De l'illusion à l'œuvre : De Kafka et Goethe à Paul Nizon », *De soi à soi, l'écriture comme autohospitalité*, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2004, 284 p.

MARTUCELLI, Danilo. *Grammaire de l'individu*, Coll. « Folio/essais », Gallimard, Paris, 2002, 304 p.

MORIN, Edgar. *L'homme et la mort*, Coll. « Points : essais », Éditions Seuil, Paris, [1970] 1976, 384 p.

MORIN, Edgard. *Nul ne connaît le jour qui naîtra*, Coll. « L'intégrale des entretiens NOMS DE DIEUX d'Edmond Blattchen », Les éditions internationales Alain Stanké, Montréal, 2000, 88 p.

RICŒUR, P. *Soi-même comme un autre*, Coll. « Essais », Points, Éditions du Seuil, Paris, 1990, 428 p.

RICŒUR, P. *Anthologie (textes choisis et présentés par Michaël Foessel et Fabien Lamouche)*, plus précisément « L'affirmation originaire » et « La mémoire obligée », textes choisis et présentés par M. Foessel et F. Lamouche, Coll. « Bibliothèque/essais », Éditions Points, Paris, 2007, 430 p.

TROVATO, Vincent. *Je est un autre : l'écrivain et son double*, Coll. « Amarante », L'Harmattan, Paris, 2012, 69 p.

Franz Kafka

BANCAUD, Florence. *Le Journal de Franz Kafka ou l'écriture en procès*, CNRS éditions, Paris, 2001, 480 p.

BLANCHOT, Maurice. *De Kafka à Kafka*, Coll. « Folio/essais », Gallimard, Paris, 1983, 248 p.

BEGLEY, Louis. *Franz Kafka « Le monde prodigieux que j'ai dans la tête »*, Odile Jacob, Paris, 2009, 229 p.

BENJAMIN, Walter. *Sur Kafka*, traduit de l'allemand, édité et présenté par C. David et A. Richter, Éditions Nous, Caën, 360 p.

CASANOVA, Pascale. *Kafka en Colère*, Coll. « Fiction et Cie », Seuil, Paris, 2011, 472 p.

DAVID, Claude. *Franz Kafka*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1989, 340 p.

KAFKA, Franz. *Journal*, traduit de l'allemand par M. Robert, Éditions Bernard Grasset, Paris, [1954] 2012, 684 p.

KAFKA, Franz. *Lettre au père*, traduction de Marthe Robert, Coll. « Folio plus classiques », Gallimard, Paris, [1957] 2009, 146 p.

KAFKA, Franz. *Lettre à ses parents : 1922-1924*, traduit de l'allemand par R. Simon, précédé de *Une année dans la vie de Franz Kafka* de P. CITATI, traduit de l'italien par B. Pérol, Coll. « Arcades », Gallimard, Paris, 1990, 143 p.

KAFKA, Franz. *Œuvres complètes tome III*, « Bibliothèque de la Pléiade », Nouvelle Revue Française, traduction de Marthe Robert, Gallimard, 1984, Paris, 1695 p.

KUNDERA, Milan. *Les testaments trahis*, Coll. « Folio », Gallimard, Paris, [1993] 2012, 324 p.

ROBERT, Marthe. *Seul comme Franz Kafka*. Coll. « Agora », Calmann-Lévy, Paris, 1978, 254 p.

ROBERT, Marthe. *Introduction à la lecture de Franz Kafka*, Coll. « Éclats », Éditions de l'éclat, Paris, 2012, 59 p.

Sylvia Plath

ALVAREZ, Al. *The Savage God : a study of suicide*, Weidenfeld and Nicolson, London, 1971, 249 p.

BEAUDRY, Jacques. *Le cimetière des filles assassinées*, Montmagny, Éditions Nota bene, Montréal, 2015, 150 p.

BENNETT, Paula. *My life a loaded gun : Female Creativity and Feminist Poetics*, Beacon Press, Boston, 1986, 300 p.

BOVIN-MOFFET, Jacinthe. *L'expression de la révolte chez Sylvia Plath dans son Journal et The Bell Jar*, Mémoire (M.A.), Université du Québec à Montréal, Août 2010, 128 p.

DOIZELET, Sylvie. *La terre des morts est lointaine : Sylvia Plath*, Coll. « L'un et l'autre », Gallimard, Paris, 1996, 118 p.

GODI, Patricia. *Sylvia Plath : Mourir pour vivre*, Éditions Aden, Croissy-Beaubourg, 2007, 365 p.

HAYMAN, Ronald. *The Death and Life of Sylvia Plath*, Gloucestershire, The History Press, 2003, 224 p.

NEAU, Françoise. « "Vivre et écrire" dans les *Journaux* de Sylvia Plath », *Le Coq-héron*, vol. 219, n° 4, 2014, p. 98-104 [En ligne], <http://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2014-4-page-98.htm> (Page consultée le 27 octobre 2015)

PLATH, Sylvia. *Journaux 1950-1962*, Coll. « Du monde entier », Nouvelle Revue Française, traduction de C. Savinel, Éditions Gallimard, Paris, 2010, 482 p.

PLATH, Sylvia. *Œuvres*, Coll. « Quarto », Gallimard, Paris, 2011, 1286 p.

ROUZEAU, Valérie. *Sylvia Plath : Un galop infatigable*, Coll. « Poésie », Jean Michel Place, Paris, 2003, 120 p.

SALVAYRE, Lydie. *Sept femmes*, Éditions Points, Paris, 2014, 225 p

TUHKUNEN-COUZIC, Taïna. *Sylvia Plath : une écriture embryonnaire*, L'Harmattan, Paris, 2002, 394 p.

WAGNER-MARTIN, Linda. *Sylvia Plath : A biography*, Simon and Schuster, New Jersey, 1978, 282 p.